10660[4]

VOYAGES

DU

CAPITAINE COOK.

SECOND VOYAGE.

IV.

Se trouve aussi chez

DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.
BRUNOT-LABBE, Libraire, Quai des Augustins.
M.me ARLAUD, Libraire, Galerie Delorme.

Les exemplaires d'usage ont été déposés conformément à la loi.

VOYAGES
DU CAPITAINE COOK,

DANS LA MER DU SUD, AUX DEUX PÔLES,

ET AUTOUR DU MONDE,

PREMIER, SECOND ET TROISIÈME, ACCOMPAGNÉS

DES RELATIONS DE BYRON, CARTERET ET WALLIS,

ET

D'UNE NOTICE, ou NOUVEAUX DÉTAILS EXTRAITS DE DIFFÉRENS VOYAGES PLUS RÉCENS,

Sur la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les Iles de la Société, les Iles des Amis, les Iles Sandwich, l'Indien Omaï, et la révolte de l'Équipage d'un vaisseau pour se fixer à Taïti.

De 1764 à 1804.

TRADUCTION NOUVELLE, réduite à la partie historique; précédée d'un Coup d'œil général sur l'intérêt des Voyages qui composent cette Collection, et d'un Petit Vocabulaire des termes de Géographie et de Marine.

Par M. G.....t.

Ornée de la Carte générale et de 30 figures.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
LEROUGE, LIBRAIRE, COUR DU COMMERCE,
FAUBOURG SAINT-GE...

1811.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5152574

Pol. Tow. Geograficzne w W-wie
BIBLIOTEKA CENTRALNA
10660 [4]
NH-46004/TMK

Flotte de Taïti.

Des pavillons, des banderolles, décoroient les pirogues.....

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

SECOND VOYAGE
DU CAPITAINE COOK.

NAVIGATION autour du monde et au pôle austral, sur les vaisseaux la *Résolution* et l'*Aventure*. — Années 1772, 1773, 1774 et 1775.

CHAPITRE XVII.

FORCES navales de Taïti. — Costumes et pirogues de guerre. — O-Too. — L'amiral. — Valeur extraordinaire attachée aux plumes rouges. — Récits d'Edidée. Son mariage. — Voleur puni. — Expressions d'amitié adressées à M. de Bougainville. — Notice sur les événemens politiques survenus à Taïti et sur la famille de ses princes. — Vol nouveau qui jette l'alarme.

JE saisis l'occasion, en entrant sur ma chaloupe, d'examiner la flotte de Taïti. Les bâtimens de guerre consistaient en cent soixante grosses doubles pirogues de quarante à cinquante

pieds de long, toutes bien équipées et bien approvisionnées. Les chefs, et tous ceux qui occupaient la plate-forme de combat, étaient revêtus de leurs habits militaires, c'est-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes de diverses couleurs, et de cuirasses d'osier couvertes de dents de goulus et de plumes. Ils étaient coiffés de casques, ou lourds bonnets cylindriques, qui avaient cinq pieds de haut, et devaient être fort embarrassans : leur accoutrement paraissait mal imaginé pour un jour de bataille, et plus convenable à la représentation qu'au service. Les principaux officiers se distinguaient par de longues queues rondes, composées de plumes vertes et jaunes, qui leur tombaient sur le dos, et nous rappelaient celles des bachas; j'avais remarqué que l'amiral en portait cinq, au bout desquelles flottaient des cordons de bourre de cocos, entremêlés de plumes rouges. Il n'avait point de casque, mais un turban qui siéait très-bien à sa figure noble et imposante : c'était un homme de soixante ans, mais robuste et d'une haute stature.

Des pavillons, des banderolles, etc. décoraient les pirogues, et formaient un spectacle majestueux, que nous ne nous attendions pas à trouver dans ces parages. Cette marine avait pour armes des massues, des piques et des pier-

res. Les bâtimens étaient rangés les uns près des autres, la proue tournée vers la côte : celui de l'amiral occupait le centre.

Entre les bâtimens de guerre, il y avait cent soixante-dix doubles pirogues plus petites, qui toutes portaient un petit pavillon, et de plus un mât et une voile, qui manquaient aux pirogues de guerre. Ces petits bâtimens nous parurent destinés au transport des vivres et des munitions. J'observai que sur ces trois cent trente bâtimens, il se trouvait au moins sept mille sept cent soixante hommes : nombre qui paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'ils appartenaient aux seuls districts d'Attahourou et d'Ahopatéa. Ce calcul suppose quarante hommes dans chaque grande pirogue, et huit dans chaque petite. Quelques-uns de nos messieurs portèrent plus haut le nombre de tous ces guerriers, et ils pourraient avoir mieux jugé. Tupia nous avait dit que toute l'île ne levait que six ou sept mille hommes, mais il ne parlait sans doute que de la milice sur pied, et non de toutes les forces que l'île pouvait réunir au besoin.

Quelques-unes des petites pirogues étaient remplies de feuilles de bananes; nous apprîmes qu'elles étaient destinées à recevoir les morts: ces bâtimens étaient appelés *evaa no t'Eatua*, pirogues de la Divinité. A la vue de tant de tra-

vaux considérables, exécutés dans l'espace de huit mois, nous ne pouvions revenir de notre surprise, en songeant que ces Indiens n'avaient d'autres outils qu'une hache de pierre, un ciseau, un morceau de corail et une peau de raie. Nos haches leur avaient sans doute été d'un grand secours.

Après avoir bien examiné cette marine imposante, je desirais beaucoup revoir l'amiral, afin d'aller avec lui à bord des pirogues de guerre. Je demandai inutilement de ses nouvelles. Je descendis même à terre pour m'en informer; mais la foule était si nombreuse et si bruyante, que personne ne m'entendait : enfin Tée arriva, et me dit à l'oreille qu'O-Too était parti pour Matavaï. Il me conseilla de m'en retourner, et d'aller débarquer dans un autre endroit. Je suivis son conseil, qui excita, dans notre esprit, différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha était un chef puissant et révolté contre son souverain; nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raison de quitter O-Parée.

Arrivés à Matavaï, nous apprîmes de nos amis que la flotte faisait partie d'un armement destiné contre l'île d'Eiméo, dont le chef avait secoué le joug de Taïti, et s'était déclaré indépendant. On nous dit encore qu'O-Too n'était pas à Matavaï, et qu'il n'y était même point venu; de

sorte que nous ne savions à quels motifs attribuer sa fuite. Nous crûmes devoir retourner l'après-midi à O-Parée : nous l'y trouvâmes alors, et nous apprîmes qu'il avait évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ses sujets ayant volé plusieurs de mes vêtemens qu'on lavait à terre, il craignait que je n'exigeasse qu'ils me fussent restitués. Il me demanda, à diverses reprises, si je n'étais pas fâché : je l'assurai que non ; j'ajoutai même que les voleurs pouvaient garder mes effets, et il parut satisfait. Le même sujet alarmait également Towha. Il crut que le mécontentement m'empêchait d'aller à son bord, et que je n'aimais pas voir dans mon voisinage tant de forces, dont j'ignorais la destination. Ainsi un mal-entendu me fit perdre l'occasion d'examiner mieux les forces navales de cette île, et de connaître leur manière de manœuvrer. O-Too nous conduisit à ses habitations à travers une campagne délicieuse. Nous passâmes plusieurs heures fort agréables avec le prince. La société était composée de ses parens et des principaux personnages de sa suite : les femmes surtout riaient et causaient avec une grande gaîté ; elles jouaient souvent sur les mots ; leurs saillies nous divertissaient beaucoup.

Le 27, au matin, Towha m'envoya deux

gros cochons et des fruits. Ses domestiques avaient ordre de ne rien recevoir ; et, en effet, ils ne voulurent rien accepter. J'allai bientôt à O Parée, où je trouvai ce chef avec le roi. Je les emmenai dîner à bord, ainsi que Tarevatoo, frère du roi, et Tée. A l'approche du vaisseau, l'amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faisait les honneurs, et lui expliquait tout. Après dîner, Towha laissa, sans que je le susse, un cochon dans les entreponts. Comme il s'était retiré aussitôt, je ne pus reconnaître ce présent, ni celui qu'il m'avait fait le matin.

O-Too avait beaucoup de déférence pour ce chef, et desirait que je lui en témoignasse ; cependant il en était devenu jaloux, je ne sais à quelle occasion, et nous avait avoué, la veille, que Towha n'était pas son ami. Tous deux me sollicitèrent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât entre les deux royaumes, et qu'on m'eût dit que tout cet armement allait marcher contre Eiméo. Je ne sais s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins et leurs alliés, si je promettais des secours ; ou seulement pour me sonder. O-Too eût, sans doute, saisi volontiers

une occasion de conquérir ce royaume, qui avait autrefois fait partie du sien. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, et je ne dis rien qui pût les y encourager.

Nous fûmes tous frappés de l'extrême attention avec laquelle Towha examina chaque partie de notre bâtiment. Il admirait la force, la grosseur des couples, des mâts et des cordages; il trouvait nos manœuvres et nos machines si supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda des câbles et des ancres. Il était alors découvert jusqu'à la ceinture, à cause de la présence du roi. Le prince prenait plaisir à l'instruire de nos manières: il lui apprit à se servir du couteau et de la fourchette, à manger du sel avec la viande et à boire du vin. L'amiral plaisantait sur la couleur rouge de cette boisson; en remplissant son verre, il disait que c'était du sang. Ayant bu d'une de nos liqueurs, composée d'eau-de-vie et d'eau (du *grog*), il voulut goûter de l'eau-de-vie seule, et l'appela *evaï no Pretanne*, (eau de la Grande-Bretagne.) Il en but un verre plein sans faire de grimace. Notre manière de vivre et d'apprêter les alimens, parut très-agréable à nos deux illustres hôtes.

Le lendemain, Waheatua, roi de Tiarrabou, nous envoya un cochon; il me demandait en retour quelques plumes rouges, que je remis, avec

d'autres présens, à son député. Ces plumes étaient toujours fort recherchées; des chefs de districts venaient sans cesse nous en demander pour ce qu'ils avaient de plus précieux. Ces ornemens procurèrent aux matelots, qui en avaient fait provision, l'avantage de pouvoir choisir parmi les plus jolies Taïtiennes, celles qui leur plaisaient davantage. Il pensa même s'ensuivre une révolution dans la législation de ces peuples, en faveur de la fidélité conjugale. Un chef vint m'offrir sa femme, et j'observe avec peine que ce fut l'honnête Potatow qui descendit à cet excès de dégradation. Je lui exprimai vivement mon indignation, et il rougit de sa faiblesse: il nous apporta un casque monstrueux, pour lequel il nous pria de lui donner de ces plumes. Heureusement les matelots avaient vendu la plus grande quantité aux Marquises; si tant de richesses eussent été apportées à Taïti, il est probable que la valeur des provisions se fût accrue au point de nous priver de rafraîchissemens: une seule plume formait un présent d'un prix infiniment supérieur à celui d'un grain de verre ou d'un clou; le plus petit morceau d'étoffe, qui en était revêtu, produisait une ivresse de joie comparable à celle qu'éprouverait un Européen, s'il trouvait le diamant du Grand-Mogol. Nos gens achetèrent ainsi des boucliers, et quel-

ques-uns se procurèrent même de ces singuliers habits de deuil, qu'en 1769 les Insulaires avaient refusé d'échanger : ces vêtemens fantasques et effrayans sont composés des productions les plus rares du pays et de la mer qui l'environne, et travaillés avec un soin et une adresse extrêmes. Ils ont excité en Angleterre une telle curiosité, qu'un matelot en a vendu un vingt-cinq guinées.

Lorsque Œdidée eut raconté tout ce qu'il savait des pays qu'il avait vus, les chefs nous demandèrent sans cesse des curiosités des îles d'Amsterdam, de Pâques et de Sainte-Christine. Ils les préféraient aux marchandises d'Angleterre. Ils achetaient avec empressement les nattes d'Amsterdam, quoiqu'en général elles fussent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos matelots profitèrent de cette fantaisie pour les tromper : ils leur vendaient, sous le nom d'Amsterdam, des nattes achetées aux îles de la Société. Ainsi, dans tous les pays, il y a dans les goûts des hommes, une parfaite analogie : la nouveauté les charme. Ce rapprochement nous parut encore plus frappant, en voyant ces Indiens écouter avidement leur compatriote Œdidée. Ils le suivaient toujours en foule ; les vieillards lui témoignaient beaucoup d'estime, et les premiers personnages de l'île, sans excepter la famille royale, recherchaient sa société.

Cependant ses récits paraissaient quelquefois trop merveilleux. Les Taïtiens nous demandaient alors s'il disait la vérité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs, les montagnes solides que nous convertissions en eau douce, et le jour perpétuel du cercle antarctique, leur semblaient des choses si inconcevables, que nous eûmes peine à les leur persuader. Ils crurent plus aisément ce qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zélande, quoique cet usage les remplît d'horreur. OEdidée amena, sur la *Résolution*, une troupe de Naturels, pour leur montrer la tête du Zélandais, que M. Pickersgill conservait dans l'esprit-de-vin. Je fus étonné qu'ils eussent, dans leur langue, un terme qui exprimât *mangeurs d'hommes* (te taë aï). Comme ils le prononçaient tous au premier abord, je leur fis plusieurs questions; et ils me dirent qu'ils savaient, par tradition, que très-anciennement il y avait eu sur leurs îles des mangeurs d'hommes, d'une taille robuste, et qui causèrent de grands ravages dans la contrée; mais que depuis long-tems cette race abominable était éteinte.

Le 29, O-Too, Towha et plusieurs chefs nous apportèrent à bord des provisions et quelques-unes des curiosités les plus précieuses de l'île. De mon côté, je leur fis tous les dons qui

pouvaient leur être le plus agréables, et je m'acquittai surtout envers l'amiral. Un Naturel que nous avions surpris à voler une de nos futailles à l'aiguade, avait été envoyé à bord, et mis aux fers. O-Too me demanda sa liberté; mais je la lui refusai, en disant que, puisque je punissais les hommes de mon équipage, quand ils commettaient la moindre offense envers ses sujets, il était juste aussi d'infliger à ce Taïtien un châtiment qui servirait d'exemple à ses compatriotes, et sauverait peut-être la vie à quelques-uns d'entr'eux, en les détournant de commettre de pareilles fautes. O-Too se rendit à mes arguments, et me supplia seulement que l'Indien ne fût pas *mattéerou* (mis à mort). Le voleur fut conduit à terre, sous nos tentes, et en présence d'une foule nombreuse, il reçut vingt-quatre coups de fouet, qu'il supporta avec beaucoup de courage.

Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courut après eux, les rappela et leur fit une longue harangue. La grâce de ses gestes et l'attention de ses auditeurs, lui donnèrent parmi nous la réputation d'orateur. Dès qu'il eut parlé, j'ordonnai aux soldats de marine de faire l'exercice à feu, et de tirer des volées à balles. Comme les manœuvres furent exécutées avec promptitude et précision, il est plus aisé de concevoir

que de décrire l'étonnement des Insulaires.

Towha revint l'après-midi avec sa femme, qui était fort âgée. Ils emmenèrent dans leur pirogue M. Hodges et M. Forster fils, à O-Parée. Pendant la route, Towha leur fit différentes questions sur la nature et la constitution de la Grande-Bretagne. Il croyait que M. Banks était au moins frère du roi, et moi grand-amiral; il fut extrêmement étonné quand on le détrompa. Mais apprenant que notre pays ne produisait ni noix de cocos, ni arbres à pain, il en conçut une très-mauvaise opinion, malgré tous les autres avantages qu'on lui exposait d'ailleurs. Il fit dîner ces messieurs, quoiqu'ils sortissent de table. On apporta des bâtons de bambous pour tenir lieu de fourchettes; lui-même s'en servit, et mangea un morceau de fruit à pain à chaque bouchée de poisson, pour montrer qu'il n'avait pas oublié nos usages. Sa femme dîna séparément, suivant la coutume invariable du pays. Ces messieurs, pour s'en revenir, louèrent une double pirogue, moyennant un clou.

Tous les soirs, les prostituées se divisaient en plusieurs troupes, qui dansaient sur les gaillards et sur le grand pont. L'originalité et la bizarrerie de leurs idées nous amusaient quelquefois. Un de nos scorbutiques, dont les nourritures végé-

tales avaient rétabli les forces, excité par l'exemple, fit sa cour à une Taïtienne, la mena sur le soir dans son poste, et alluma une chandelle. L'Indienne alors regarda son amant en face; s'apercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main, le conduisit sur le pont, auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, et elle lui dit : *Celle-ci vous convient; quant à moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.*

Le premier mai, M. Forster père rencontra Ereti, chef d'O-Hiddéa, district et havre où mouilla M. de Bougainville. Ce chef m'avait déjà demandé si, à mon retour en Angleterre, je verrais M. de Bougainville, qu'il appelait *Poutaveri*; j'avais fait une réponse négative; il adressa la même question à M. Forster, qui lui dit que cela était possible, quoiqu'il ne fût pas habitant du même royaume. *Alors*, répliqua Ereti, *dites-lui que je suis son ami, et que je desire le revoir à Taïti. Pour que vous vous souveniez de ma commission, je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi.* Il raconta ensuite que M. de Bougainville avait deux vaisseaux, et sur l'un d'eux une femme laide; il appuya fortement sur cette circonstance. Il trouvait extraordinaire qu'une femme seule s'embarquât dans une pareille ex-

pédition (1). Il parla aussi du vaisseau espagnol dont, pendant notre dernière relâche, nous avions appris l'arrivée. Il nous assura que ni lui ni ses compatriotes ne ressentaient beaucoup d'affection pour ces étrangers. Ereti était un

(1) M. de Bougainville ignorait alors qu'il y eût une femme dans ses équipages. Il n'en fut instruit que quelque tems après. C'était une orpheline née en Bourgogne, et nommée Baré, qui, réduite à la misère, par la perte d'un procès, avait déjà, sous des habits d'homme, servi différens maîtres, sans qu'ils se fussent aperçus de son déguisement. L'occasion de faire un voyage autour du monde avait piqué sa curiosité; elle s'était embarquée avec M. de Commerçon, qu'elle servait avec tant de force et de courage dans ses excursions botaniques, au milieu des neiges et des monts glacés, que loin de deviner son sexe, il appelait ce domestique, *sa bête de somme*. Cependant les Taïtiens ne purent s'y tromper comme les Français. Baré eut à peine mis pied à terre dans l'île, que les Indiens l'entourèrent en criant que c'était une femme. Depuis ce tems les matelots ne cessaient plus d'alarmer sa pudeur. Elle se fit connaître enfin, et réclama les égards dus à son sexe. « Je lui dois la » justice, dit M. de Bougainville, qu'elle s'est toujours » conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Il » faut convenir, ajoute-t-il, que si les deux vaisseaux » eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce » vaste Océan, la chance eût été fort singulière pour » Baré. » Elle n'était ni laide, ni jolie, et n'avait pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. (*Voyez* la Relation de M. de Bougainville, édit. in-4°., pag. 253 et 254.)

beau vieillard. Sa physionomie annonçait un caractère vif, gai et généreux; il avait, à plusieurs batailles, reçu diverses blessures dont il nous montra les cicatrices, entr'autres, un coup de pierre, qui lui avait laissé sur la tempe une trace profonde. Il combattait à côté de Tootahah, le jour où périt ce brave guerrier.

Le 3, nous apprîmes qu'OEdidée venait d'épouser la fille de Toperrée, chef de Matavaï. L'un de nos volontaires avait assisté à ce mariage, et avait vu faire un grand nombre de cérémonies; mais il n'eut pas l'intelligence de nous en rendre compte. OEdidée amena son épouse à bord; elle était fort jeune, d'une petite taille, et n'était pas remarquable par sa beauté. Elle allait sur chaque partie du vaisseau, rassemblant de tous côtés des grains de verre, des clous, des chemises et des plumes rouges. Chacun lui faisait un présent, parce que nous aimions tous son mari. OEdidée nous annonça qu'il desirait beaucoup s'établir à Taïti, parce que ses amis lui offraient des terres, une maison, et des propriétés de toute espèce. L'un d'eux lui avait cédé un domestique ou towtow, qui ne le quittait jamais, exécutait ponctuellement ses ordres, et enfin, par sa soumission et son obéissance, ressemblait à un esclave. OEdidée renonça donc au projet de venir en Angleterre.

Un autre Indien se présenta pour le remplacer; mais je ne me souciai plus d'en recevoir (1).

Tarrée-Watow, frère du roi, voulut passer une nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême plaisir. A souper, il nous raconta l'histoire de sa famille et celle de Taïti. Omaï nous a depuis confirmé tous ces détails, que je vais rapporter.

O-Amo, Happaï et Tootahah, étaient trois frères: O-Amo, comme l'aîné, avait la souveraineté de toute l'île. Il épousa Obéréa, princesse du sang royal, et il en eut Tarrée-Derre,

---

(1) MM. Forster avaient présenté Hoono, jeune Taïtien fort intelligent, et qui consentait même, s'il le fallait, à ne plus revoir sa patrie, pourvu qu'il visitât l'Angleterre. Le capitaine refusa de s'en charger. M. Forster fils rapporte cette circonstance avec un peu d'amertume. « Ce jeune homme, dit-il, fut obligé de rester à Taïti. » Comme nous nous proposions de lui faire apprendre » l'art du charpentier et celui du serrurier, il serait re» tourné dans son île imbu de connaissances au moins » aussi utiles qu'Omaï, qui, après un séjour de deux » ans en Angleterre, sera en état d'amuser ses compa» triotes avec la musique d'une orgue portative, ou avec » des marionnettes. » Cette présomption est exagérée: Voyez, sur le retour d'Omaï dans sa patrie, le troisième Voyage de Cook, dans le cinquième volume, et la Notice à la fin du sixième.

qui fut appelé, dès le moment de sa naissance, Earée-Rahie, roi de Taïti. C'est sous le règne d'O-Amo que le capitaine Wallis visita l'île; il trouva Obéréa revêtue de l'autorité souveraine. Environ un an après son départ, une guerre s'éleva entre O-Amo et son vassal Wahéatua, roi de la plus petite péninsule. Celui-ci débarqua à Paparra, où O-Amo résidait, mit son armée en déroute, en massacra une grande partie, et, après avoir brûlé les plantations et les cabanes, emmena tous les cochons et toutes les volailles qu'il put trouver. O-Amo et Obéréa, avec toute leur suite, s'enfuirent dans les montagnes. Le conquérant consentit enfin à la paix, mais il voulut qu'O-Amo se dépouillât du gouvernement, et que le droit de succession, qui appartenait à son fils, fût cédé à O-Too, fils aîné de son frère Happaï. Cette condition ayant été acceptée, Tootahah, frère cadet d'O-Amo, fut nommé régent. Obéréa avait de fréquentes querelles avec son mari. Comme elle le battait, ils se séparèrent. O-Amo prit pour maîtresse une jeune femme très-belle, et Obéréa, de son côté, eut plusieurs favoris, entr'autres, Obadée. Ces infidélités furent la source de toutes les brouilleries.

Après le départ de l'*Endéavour* en 1767, Tootahah, devenu fort riche par les présens qu'il

avait reçus des Anglais, persuada aux chefs de Taïti-Nue, ou de la grande péninsule, de marcher contre Wahéatua, qui avait si cruellement outragé sa famille. Ils équipèrent une flotte, et se rendirent à Tiarrabou, où Wahéatua se prépara à les recevoir; il était vieux et desirait finir paisiblement ses jours: il envoya des députés assurer Toatahah qu'il était son ami, qu'il lui resterait toujours attaché, et le conjurait de retourner dans son pays, sans attaquer ceux qui l'aimaient. Tootahah fut inflexible, et donna ordre de livrer la bataille: la perte fut à peu près égale des deux côtés. Tootahah résolut d'attaquer l'ennemi par terre: Happaï et toute sa famille, désapprouvant cette entreprise, restèrent à O-Parée; mais le régent emmena O-Too, et plaça ses troupes entre les deux péninsules, où Wahéatua vint à sa rencontre. Il y eut un combat sanglant. Tootahah périt, son armée fut dispersée. O-Too se retira en hâte au fond des montagnes avec un petit nombre d'amis choisis, et Wahéatua, suivi de ses forces victorieuses, marcha sur-le-champ à Matavaï et à O-Parée. A son arrivée, Happaï prit la fuite; mais Wahéatua lui fit dire qu'il n'avait aucun différend avec lui ni avec sa famille, et qu'il avait toujours souhaité la paix. O-Too vint rejoindre son père, et une

paix générale fut conclue. Ce fut alors qu'O-Too prit les rênes du gouvernement : les améliorations en tout genre que nous remarquions, après une absence de huit mois, prouvaient avec quelle intelligence il travaillait au bien-être de ses sujets.

Le 7, ce prince vint nous voir dans nos tentes, et je lui demandai la permission de couper du bois de chauffage. Comme il ne me comprenait pas bien, je le pris par la main, et le menai près du rivage, au pied d'un arbre ; là, je lui expliquai plus clairement ce que je desirais : il y consentit. Je lui promis en même tems de ne couper aucun arbre fruitier : il fut si charmé de cette attention, qu'il la publia tout haut, à différentes reprises, aux Taïtiens qui se trouvaient autour de nous. L'après-midi, il vint sur notre bord, avec toute la famille royale, c'est-à-dire son père, son frère et ses trois sœurs ; il m'offrit en présent un habit complet de deuil, curiosité que nous estimions beaucoup. Je lui donnai, en retour, tout ce qu'il desira, et ses desirs ne se bornèrent pas à peu de choses.

Dans la nuit du 7 au 8, une des sentinelles à terre fit une faute qui manqua troubler la bonne intelligence qui régnait entre les Insulaires et nous. Elle s'endormit ou quitta son poste, et un Naturel profita de l'occasion pour

lui enlever son fusil. Tée vint tout exprès m'en instruire de la part du roi. O-Too me priait de me rendre près de lui, parce qu'il était *mataoued* (effrayé); je trouvai en débarquant que tous les Naturels avaient pris l'alarme. La plupart s'enfuyaient; Tée seul resta près de moi. Je m'efforçai de calmer les craintes du peuple, mais en même tems j'insistai sur la restitution du fusil.

Lorsque nous eûmes fait quelque chemin dans l'intérieur du pays, Tée s'arrêta tout-à-coup, et me conseilla de revenir sur mes pas, disant qu'O-Too s'était réfugié au milieu des montagnes, qu'il irait seul le trouver, et lui dirait que j'étais toujours son ami. Il promit en outre, de faire tous ses efforts pour rapporter le fusil. Je fus convaincu qu'il serait inutile de m'avancer davantage; quoique je fusse seul, et sans armes, le prince était si effrayé, qu'il n'osait me voir. Je profitai de l'avis de Tée, et retournai à bord. J'envoyai ensuite OEdidée vers O-Too, pour lui persuader que ses craintes étaient mal fondées, et que je ne demandais autre chose que l'arme qui avait été dérobée.

Après le départ d'OEdidée nous observâmes six grandes pirogues qui s'approchaient de la pointe de Vénus. Quelques matelots, que j'avais chargés d'examiner la conduite des habitans

des environs, m'apprirent qu'elles étaient chargées de fruits, de cochons, etc. Ceux qui les montaient m'assurèrent qu'O-Too était dans nos tentes : mais j'appris bientôt qu'il n'y était pas même venu; les chaloupes qui m'avaient trompé s'enfuyant, je fis courir sus, et on en saisit cinq ou six.

Sur l'une de ces pirogues se trouvait un chef, ami de M. Forster, qui jusques-là s'était donné fastueusement le titre d'Earée; je voulus le dépêcher à O-Too, mais il s'en défendit sous divers prétextes : il dit n'être que *manahouna*; qu'un Earée avait seul le droit de parler à un Earée, et que l'Earée de l'île ne pouvait être entretenu que par moi, qui étais l'Earée du vaisseau. Tous ces beaux raisonnemens eussent été inutiles, si Tée et Œdidée, arrivant à bord, n'eussent donné un nouveau tour à l'affaire, en déclarant que le voleur était de Tiarrabou, et qu'il était rentré dans ce royaume; de manière qu'il n'était plus sous la puissance d'O-Too. Je doutai de la vérité de ce rapport, jusqu'à ce que, m'engageant à envoyer une chaloupe à Wahéatua, roi de Tiarrabou, ils s'offrirent à se charger de la députation et à rapporter le fusil.

Quoique leur récit ne m'eût pas entièrement satisfait, il paraissait cependant probable. Je

jugeai qu'il fallait oublier cette affaire, et je relâchai les pirogues. Je chargeai Tée de dire à O-Too que je ne ferais plus de recherches; mais, sur la brune, trois hommes qui avaient poursuivi ce voleur, rapportèrent le fusil à nos tentes, avec quelques autres choses qu'on nous avait volées sans que nous le sussions. J'ignore s'ils se donnèrent volontairement cette peine, ou s'ils exécutèrent l'ordre d'O-Too. Je les récompensai d'une manière convenable.

Tous les Insulaires, qui vinrent ensuite nous voir, prétendirent qu'ils avaient eu quelque part à la restitution, et demandèrent une récompense; mais personne ne joua aussi bien son rôle qu'un vieillard nommé Nuno. Il s'approcha de nous avec un air farouche, et la fureur peinte sur le visage; il tenait à la main une grosse massue, et s'escrimait autour de lui, pour nous montrer comment à lui seul il avait tué le voleur: nous savions tous que Nuno n'était pas sorti de sa maison.

Ainsi finit la journée tumultueuse du 8; le 9, dès le grand matin, Tée, fidèle ambassadeur d'O-Too, revint à bord, m'avertir qu'O-Too était allé à O-Parée, et le lendemain j'allai accompagné de quelques officiers et de Tée à O-Parée pour voir le roi. Je le trouvai selon l'usage, assis à l'ombre d'un arbre. Je lui dis qu'il

s'était alarmé sans raison, puisque je m'étais déclaré son ami, et que je n'étais aucunement fâché contre lui ni contre ses sujets, mais que j'en voulais aux habitans de Tiarrabou, auteurs du vol. Il me demanda alors pourquoi nous avions tiré dessus ses pirogues. Je répondis que cela s'était fait par hasard; qu'au surplus ces bâtimens appartenaient à Maritata, l'un des chefs de Tiarrabou, dont les sujets avaient volé le fusil et occasionné tout ce trouble; que si je reprenais ces pirogues, je les mettrais en pièces, ainsi que toutes les autres de ce royaume. Cette déclaration réussit comme je l'avais espéré, parce qu'il avait pour ses voisins une aversion naturelle. Nous retournâmes, avec lui, à sa maison d'O-Parée, et là nous examinâmes quelques-uns de ses chantiers (je puis bien leur donner ce nom). Nous y vîmes de grandes pirogues, les unes achevées depuis peu, et d'autres que l'on construisait. Deux de ces bâtimens étaient les plus grands que j'eusse jamais vus jusques alors dans ces mers. Ils avaient cent huit pieds de long. J'offris au roi un grapin et une corde, et le priai de donner à l'une de ces *pahies* le nom de *Britannia*. Elle le reçut aussitôt.

O-Too s'étant rendu dans nos tentes l'après-dîner, desira voir l'explosion des gros canons

du vaisseau, j'en fis tirer douze du côté de la mer. Ce spectacle absolument neuf pour le prince, lui causa autant de peine que de plaisir. Le soir nous l'amusâmes avec des feux d'artifice, qui le réjouirent beaucoup.

CHAPITRE XVIII.

Visite d'Obéréa. — Œdidée en bonnes fortunes. — Adieux de l'amiral. Ses sentimens héroïques. — Exercice d'une partie des troupes navales. — Propositions d'O-Too à deux Anglais. — Passage à Huaheine, et arrivée à cette île. — Attachement d'Œdidée. — Drame improvisé. — Querelle et ses suites. — Départ de Huaheine.

Le matin du 11, de grandes provisions de fruits nous furent apportées de toutes parts. Towha, l'amiral, nous en envoya, selon sa coutume, par des domestiques qui avaient ordre de ne rien recevoir. Il me fit prier en même tems d'aller le voir à Attahourou, parce qu'une maladie l'empêchait de venir à bord. Ne pouvant alors entreprendre ce voyage, je lui renvoyai ses domestiques et Œdidée chargés de présens. Les réparations les plus essentielles du vaisseau étant finies, je résolus de quitter Taïti sous peu de jours, et en conséquence, on embarqua tout ce que nous avions à terre, afin que les Naturels vissent que nous étions sur le point de partir.

Nous eûmes la visite de la vieille Obéréa, que je n'avais pas vue depuis 1769 : elle nous apporta des cochons et des fruits, et nous dit qu'elle venait chercher des plumes rouges. Elle ne resta que peu de tems à bord, s'apercevant sans doute qu'elle ne jouait plus à nos yeux un aussi grand rôle qu'en 1769, ou lors du voyage du capitaine Wallis. Elle demanda beaucoup de nouvelles de ses amis de l'*Endéavour*. O-Ama vint aussi sur notre bord. Il excita encore moins d'attention qu'Obéréa. Nous le connaissions peu.

OEdidée était incertain s'il devait nous suivre ou rester à Taïti. Je le laissai absolument maître de choisir ; je le prévins que s'il venait avec nous je ne pourrais lui donner aucune assurance de retour, que je doutais même qu'il pût jamais rentrer dans son pays ; mais j'ajoutai que s'il prenait cependant ce dernier parti, il n'eût point d'inquiétude sur son sort, et que je lui tiendrais lieu de père. Il me pressa dans ses bras en pleurant, et m'avoua que ses compatriotes l'engageaient à demeurer parmi eux. Il était généralement aimé, je lui dis de refléchir encore ; mais le lendemain sa résolution fut prise, il restait dans l'île, et je me sus bon gré de n'avoir pas abusé cet estimable Indien, qui aimait véritablement son pays. M. Forster le détermina

à nous accompagner à Uliétéa. Il me présenta plusieurs Insulaires de Bolabola, dont l'un était son frère. Ils demandaient à être transportés aux îles de la Société, j'y consentis de bon cœur. OEdidée nous apprit secrètement et d'un air tout joyeux, qu'il avait la nuit dernière partagé la couche d'Obéréa. Il regardait cette faveur signalée, comme une marque de distinction, et il nous montra plusieurs pièces de la plus belle étoffe qu'elle lui avait données.

Towha voulut nous revoir, malgré son état de souffrance qui provenait de plusieurs anciennes blessures. Comme il ne pouvait monter sur le vaisseau, on laissa tomber un fauteuil soutenu par des cordes, et on le tira en haut, ce qui lui fit un grand plaisir, et surprit beaucoup ses compatriotes. Parmi divers présens que je fis à ce chef-amiral, se trouvait un pavillon anglais, qui le ravit d'autant plus, que je lui en appris l'usage. Nous parlâmes de l'expédition projetée contre Eiméo; Towha nous assura qu'elle aurait lieu immédiatement après notre départ. Malgré ses infirmités, il était déterminé à commander la flotte en personne: il nous dit que sa vie était peu importante, puisqu'il ne pouvait long-tems encore la consacrer à son pays. Sa gaîté n'était pas altérée, ses discours

et ses manières annonçaient la bravoure, la franchise et la cordialité.

Je vis arriver une flotte de quarante voiles, qui appartenait au petit district de Tettaha, et venait, comme la première, passer la revue du roi. O-Too eut la bonté d'ordonner pour moi, à quelques-unes des troupes, de faire une petite guerre. Deux détachemens commencèrent avec des massues; mais cette lutte finit bientôt, et fit place à un combat singulier. Ils paraient fort adroitement les coups : ceux de massues menaçaient les jambes, et étaient évités par un saut perpendiculaire; chaque combattant se courbait un peu, et sautait de côté pour éviter les coups portés à la tête. Une pique qu'ils tenaient droite en avant, et qu'ils inclinaient plus ou moins selon la partie du corps menacée, repoussait les coups de piques et ceux de dards. J'observai que chaque champion restait toujours sur la défensive, et ne profitait jamais du moment de frapper son adversaire, lorsqu'il s'était découvert pour porter un coup. Le commandant avait une baguette à la main. Cette flotte, et cette manière de combattre, nous rappelaient les tems fameux de l'antiquité. On voit dans Homère que les Grecs combattaient sans ordre, et avec des armes aussi simples que celles de Taïti. Les ef-

forts réunis de la Grèce contre Troie ne furent guère plus considérables que l'armement d'O-Too contre l'île d'Eiméo; et il y a apparence que les *mille carinæ*, que l'on a tant célébrées, n'étaient guère plus formidables que ces pirogues qui exigent de cinquante à cent vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassait pas celle des Taïtiens par son étendue. Elle se bornait à de courtes traversées d'une île à l'autre; et si les étoiles dirigeaient pendant la nuit les navigateurs dans l'Archipel, elles guident aussi les Insulaires de la mer Pacifique. Des deux côtés, même bravoure, même intrépidité, attestées par des blessures nombreuses; même force de corps, même héroïsme, qui va jusqu'à la frénésie au milieu des combats. On nous peint les héros d'Homère comme des hommes d'une taille extraordinaire: les chefs de Taïti, comparés au bas peuple, sont si supérieurs, par leur stature et l'élégance de leurs formes, qu'on les croirait d'une race différente. Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, comme ceux des héros du siége de Troie, exigent une immense quantité d'alimens. Du reste, les mœurs chez les deux nations sont d'une égale simplicité. Le caractère est également hospitalier, humain et affectueux. Je pourrais même étendre cette comparaison à leur

constitution politique : les chefs des districts de Taïti sont des princes puissans, qui n'ont guère plus de respect pour O-Too, que les Grecs n'en avaient pour Agamemnon ; et on parle si peu du bas peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de supposer qu'il était d'aussi peu d'importance que les towtows de la mer du Sud. Ce rapprochement ne me portant à aucune idée systématique, je serais fâché qu'il supposât dans mon opinion une origine commune aux Taïtiens et aux Grecs (1).

Towha nous avait donné, en nous quittant, un cochon, et une tortue qui pesait environ soixante livres. Il avait fait déposer secrètement l'un et l'autre dans notre chaloupe, parce que ce don déplaisait à quelques-uns de ses officiers, qui se trouvaient par là privés d'un régal. Il m'avait aussi offert un gros goulu, qu'on tenait prisonnier dans une crique, après lui avoir coupé quelques-unes de ses nageoires, pour empêcher qu'il ne s'échappât ; mais le porc et le bon poisson que nous venions de manger sur cette île, nous rendirent fort indifférens pour un mets si grossier.

Le roi et son premier ministre Tée, revinrent dîner à notre bord, et nous firent des adieux

(1) Cette digression est de M. Forster fils.

très-touchans. Le prince me sollicita sans cesse de retourner encore à Taïti. Avant de sortir du vaisseau, il prit par la main un jeune homme qu'il me suppliait de conduire à Amsterdam, pour qu'il lui rapportât des plumes rouges. Je lui dis que cela m'était impossible, mais que si jamais quelque vaisseau anglais abordait à Taïti, je lui enverrais ou lui apporterais moi-même de ces plumes en abondance. Cette promesse le satisfit. Il proposa à M. Forster père et à M. Hodges de rester à Taïti. Il leur promit sérieusement de les faire Earées ou chefs des riches cantons d'O-Parée et de Matavaï. Ces messieurs, très-sensibles à une offre si généreuse, ne furent cependant pas tentés d'accepter. Nous quittâmes cet aimable prince avec émotion. Trois coups de canon annoncèrent son départ.

Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de l'île et du caractère de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Il attendit que nous fussions sortis de la baie, que les chaloupes fussent rentrées, et la voile déployée. Alors il se jeta à la nage ; mais on le découvrit bientôt. Un bateau le poursuivit et le reprit. On observa à moitié chemin, entre la *Résolution* et le rivage, une pirogue qui paraissait nous suivre, et sans doute était destinée à recevoir notre déserteur. Dès que les Taitiens

qui la montaient aperçurent notre bateau, ils se tinrent à l'écart. Notre matelot avait concerté son plan avec eux. O-Too qui en était instruit, l'avait encouragé, sachant que la possession d'un Européen leur procurerait de grands avantages.

En considérant la position de ce transfuge, il me parut moins coupable : c'était un Irlandais qui avait servi dans la marine hollandaise. Je l'avais pris à Batavia, au retour de mon premier voyage, et il ne m'avait pas quitté depuis. Je ne lui connaissais ni parens ni amis ; peu lui importait le coin de la terre qu'il habitât ; toutes les nations lui étaient indifférentes, et où pouvait-il vivre plus heureux que sur une de ces îles? Je crois que je lui aurais accordé mon consentement, s'il me l'avait demandé avant l'appareillage. Dès qu'il fut ramené à bord, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, et je gouvernai sur Huaheine; mais avant de quitter Taïti, il est à propos de parler de l'état actuel de cette île, d'autant plus qu'elle avait beaucoup changé depuis huit mois.

J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous avaient frappés dans les plaines de Matavaï et d'O-Parée; nous en observâmes également sur tous les autres cantons. J'avais conçu, l'année précédente, une opinion peu favorable des ta-

lens d'O-Too ; les progrès que j'ai remarqués dans l'île depuis cette époque, m'ont fait connaître mon erreur : c'est assurément un homme de mérite, et ce prince est entouré de conseils judicieux. Au fond, je ne sais pas bien jusqu'où s'étend son pouvoir, comme roi, ni quelle autorité il a sur les chefs ; mais tous paraissaient avoir concouru à la prospérité de l'île. Il y a sans doute des divisions parmi les grands de cet état ; autrement, pourquoi le roi nous aurait-il dit que Towha l'amiral, et Potatow, deux principaux chefs, n'étaient pas ses amis ? Peut-être, à ses yeux, jouissaient-ils d'une trop grande autorité, dont les prérogatives le rendaient jaloux?

J'avoue que je serais volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'eusse été sûr que l'expédition aurait lieu ; mais nous jugeâmes qu'ils desiraient notre départ, et ne voulaient pas commencer leur campagne que nous ne fussions éloignés. Nous avons calculé que Taïti peut équiper dix-sept cent vingt pirogues de guerre, et soixante-huit mille hommes, à quarante hommes par chaque bâtiment ; et comme les guerriers ne peuvent pas former plus d'un tiers de la population, y compris les femmes, les enfans et les vieillards, toute l'île contient au moins deux cent quarante mille ames. Rien ne prouve

mieux la fertilité et la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de circonférence.

Les navigateurs qui désormais visiteront cette île, doivent se pourvoir de plumes rouges : les mieux faites et les plus petites, seront les meilleures. Ils doivent se munir aussi d'une provision considérable de grosses et de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, etc. Les draps de lit et les chemises auront du débit, surtout parmi les femmes. Les deux chèvres que le capitaine Furneaux donna au roi O-Too, lors de notre avant-dernière relâche, paraissaient devoir perpétuer leur race. La chèvre avait déjà mis bas deux petits, devenus si gros, que bientôt ils allaient procréer à leur tour, et elle était pleine pour la seconde fois. Les Taïtiens aiment passionnément ces animaux, qui s'habitueront au climat, et dans quelques années se propageront sans doute jusques sur les îles voisines. Il ne restait qu'un mouton de ceux que nous avions laissés ; nous y avions déposé en outre vingt chats, ainsi qu'à Uliétéa et à Huaheine.

Un vent frais nous éloignait de Taïti, et nous ne quittions pas des yeux cette île charmante, lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts. C'était une des plus belles femmes de

l'île, qui avait résolu d'aller avec nous à Uliétéa, sa patrie, pour y revoir ses parens. O-Too ayant expressément défendu à toutes les femmes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la dernière visite de ce prince; mais lorsqu'elle se vit en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. La conversation de cette Indienne et des autres Insulaires que nous emmenions, charma nos instans, et abrégea en quelque sorte notre passage à Huaheine. La Taïtienne ne se fit aucun scrupule de dîner avec nos messieurs, et rit du préjugé de ses compatriotes, avec toute la grace d'une femme du monde. Elle portait l'habit complet d'un de nos officiers. Cet ajustement lui plaisait si fort qu'elle descendit à terre, ainsi vêtue. Nous mouillâmes le 15, dans le havre d'O-Wharre. Durant nos manœuvres, le vieux chef O-Réo vint nous faire une visite, et nous offrit un cochon, avec les cérémonies accoutumées. Le soir, nous jouîmes d'un calme parfait; nous fûmes enchantés de voir et d'entendre les Insulaires, assis dans leurs maisons, autour de leurs flambeaux faits de noix huileuses, enfilées à un bâton très-mince.

Ils commencèrent le lendemain à nous apporter des fruits. Je rendis la visite d'O-Réo, et je lui fis mes présens. Je lui donnai, entre autres choses, des plumes rouges. Il en prit

deux ou trois dans la main droite, et les tint entre le pouce et l'index, en récitant une prière à laquelle il me parut que les spectateurs faisaient peu d'attention. On déposa bientôt après deux cochons dans ma chaloupe. O-Réo et plusieurs de ses amis vinrent ensuite dîner à bord avec nous. Ce chef desira être le distributeur de mes libéralités. J'y consentis, et il s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde. Un jeune homme d'environ dix ou douze ans, son fils ou son petit-fils, me parut surtout en avoir eu sa bonne part.

Poréo, le jeune Taïtien qui s'était embarqué avec nous huit mois auparavant, et qui était resté en liberté à Uliétéa, vint à bord dès le grand matin. Il nous avoua qu'il était demeuré malgré lui. Il aimait une jeune fille, et ils s'étaient mutuellement donné rendez-vous; arrivé à l'endroit indiqué, il fut attaqué par le père de sa maîtresse et d'autres hommes, qui le dépouillèrent de ses vêtemens européens, le battirent et le tinrent enfermé jusqu'à ce que nous fussions sous voile. Il avait profité d'une occasion pour passer à Huaheine, où l'hospitalité de ses amis avait pourvu à sa subsistance.

Nos naturalistes visitèrent les lagunes que la mer forme au nord du havre; elles étaient environnées de marais remplis d'un grand nom-

bre de plantes des Indes Orientales. En revenant, leur domestique, qui portait en outre de leur récolte un sac d'outils de fer, fut attaqué et terrassé par cinq ou six Insulaires qui l'auraient dépouillé, si le docteur Sparmann n'était accouru à son secours. Les voleurs s'enfuirent avec une hache.

J'allai à terre le 17, et me plaignis à O-Réo de cet outrage. Le chef était entouré de plusieurs Insulaires de distinction, avec lesquels il tint conseil. Il me fit ensuite une harangue, et un de ses compatriotes y répondit. Je n'y compris rien, sinon qu'il était question d'un vol commis la veille. O-Réo m'assura que lui et tous les chefs présens n'y avaient eu aucune part, et il m'engagea à tuer les coupables avec le canon. Je protestai que je n'accusais de ce crime, ni lui, ni les Insulaires qui l'entouraient; que je demandais seulement qu'on me livrât les voleurs, afin de les châtier. Il répondit qu'ils s'étaient enfuis dans les montagnes, et qu'il ne pouvait les atteindre.

Quelques-uns de nos messieurs assistèrent le soir à un spectacle dramatique. La pièce représentait une jeune fille qui s'enfuyait avec nous de Taïti. Le fait était vrai : cette même personne vit jouer sa propre histoire; elle en éprouva tant de chagrin, que nos messieurs eurent

toutes les peines du monde à la décider à rester jusqu'à la fin ; elle versa beaucoup de larmes. Le dénouement offrait la réception que lui firent ses amis à son retour, et qui n'était guère favorable à la pauvre Taïtienne. Dans l'occasion, ces peuples composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer qu'ils punissaient cette fille par une satire, pour intimider celles qui voudraient imiter son exemple?

Le 18, O-Réo vint à bord, et m'apporta des fruits. Après le dîner, il voulut voir tirer du gros canon chargé à boulets, exercice qu'Œdidée et nos autres passagers taïtiens avaient vu dans leur île, et dont ils lui avaient sans doute parlé. Il desirait qu'on tirât contre les collines, mais je n'y consentis point, de peur que le boulet, n'y arrivant pas, ne causât des malheurs : d'ailleurs l'effet en était plus visible dans l'eau.

Quelques-uns des bas-officiers, à qui j'avais permis de parcourir la campagne pour leur amusement, emmenèrent deux Naturels pour leur servir de guides et porter deux sacs qu'ils avaient remplis de clous et de haches, afin de faire des échanges en route. Les deux guides eurent l'adresse de s'enfuir avec les sacs ; et voici comment ils s'y prirent. Les officiers avaient deux fusils. Après une ondée de pluie, les Naturels

leur montrèrent des oiseaux qu'ils les pressèrent de tirer : l'un des fusils fit plusieurs fois long feu, l'autre partit. Les Indiens alors virent qu'ils n'avaient plus rien à craindre des armes à feu, et prirent la fuite, laissant nos messieurs tout stupéfaits. Nous retrouvâmes au haiva, ces deux adroits voleurs. Ils avouèrent leur faute, et promirent, si on la leur pardonnait, d'apporter en échange des boucliers de guerre. On y consentit, et ils tinrent parole. A chaque instant les Naturels essayaient de nous voler. Les vêtemens européens de la Taïtienne les tentèrent aussi, plusieurs l'assaillirent dans une maison, au moment où elle y pensait le moins, et se mirent à la déshabiller ; quelques-uns de nos messieurs coururent à son secours, et dispersèrent les brigands. Cette tentative lui causa une telle peur qu'elle ne sortit plus seule du vaisseau.

Le 20, trois officiers, qui étaient à la chasse, furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Instruit de cette aventure, je m'emparai aussitôt d'une grande maison et de ce qu'elle contenait. J'arrêtai entr'autres deux chefs qui s'y trouvaient. Je fus inexorable jusqu'à ce que j'appris que les officiers étaient revenus sains et saufs, et qu'on leur avait tout rendu. L'entre-

mise de quelques chefs amena l'heureuse issue de cette affaire.

Le second lieutenant avoua que les Anglais avaient été les agresseurs. L'un d'eux ayant tué deux canards, voulut qu'un Naturel allât les chercher dans l'eau. Celui-ci avait souvent eu cette complaisance, et refusa cette fois de faire le service d'un chien ; mais un des officiers le frappa jusqu'à ce qu'il obéît. L'Indien se traîna dans la vase ; lorsqu'il eut ramassé les canards, il s'enfuit à la nage, et les emporta à l'autre bord de la lagune. Nos messieurs furent piqués de ce procédé ; l'un d'eux chargea son fusil à balle ; il tira, et heureusement il manqua l'Insulaire ; mais les Naturels s'élancèrent sur son arme, et la lui arrachèrent des mains. Les Anglais accoururent ; après une vive querelle, ils furent également désarmés. Le domestique d'Œdidée, qui accompagnait nos messieurs, se battit courageusement en leur faveur, mais il fut terrassé par le nombre : cette rixe pouvait avoir les plus fâcheux résultats.

Le 21, dès la pointe du jour, nous aperçûmes plus de soixante pirogues sous voiles, qui sortaient du havre, et marchaient vers Uliétéa. J'appris que cette flotte était montée par les Areoys, et que ceux-ci allaient faire une visite

à leurs confrères des îles voisines. J'ai déjà parlé (1) des sociétés de débauche, dont ils sont membres, et où les hommes et les femmes sont en commun. Cette immoralité à part, ils pourraient être comparés aux Francs-Maçons : on dit qu'ils se secourent les uns les autres, quand ils sont dans le besoin ; et ils paraissent pratiquer des usages qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas expliquer. OEdidée et Tupia étaient de ces confréries. Ni l'un ni l'autre n'ont consenti à me donner une idée nette de ces institutions. Selon OEdidée, il est faux que l'on mette à mort les enfans qu'ils ont de leurs maîtresses, comme Tupia et l'autre Taïtien nous l'avaient assuré. Omaï, que j'ai beaucoup interrogé sur cette matière, m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier Voyage.

O-Réo me fit prévenir, par OEdidée, que j'eusse à débarquer, suivi de vingt-deux hommes, pour aller combattre treize voleurs qui se proposaient de nous saisir et de nous détrousser partout où ils nous rencontreraient. Il m'engageait à les détruire, eux et leurs maisons ; mais il me priait d'épargner leurs voisins et les habitations des environs, ainsi que les pirogues et le whennua.

(1) Voyez tome II, pages 96 et 97.

Ce complot pouvait bien provenir d'un ressentiment de la querelle du 20. Je résolus pourtant de me rendre à l'invitation, dans la crainte que mon refus ne laissât commettre de nouveaux excès, et que la réputation d'une trop grande indulgence ne nous nuisît à Uliétéa, où je me proposais de relâcher. Nous marchâmes donc en bon ordre. O-Réo nous accompagna.

Un grand nombre d'Insulaires nous suivait, et la foule s'accroissait à chaque pas. OEdidée en fut alarmé, et soupçonna que tous ces Indiens faisaient partie de la troupe que nous allions attaquer. O-Réo leur ordonna de nous quitter. Ils obéirent. Quelques milles plus loin, OEdidée, voyant qu'il fallait traverser une vallée profonde, bordée, de chaque côté, de rochers escarpés, s'arrêta et soutint qu'on nous tendait un piége ; il disait qu'arrivés dans ce défilé, nous serions de toutes parts assaillis de pierres. Comme nous apprîmes en même tems que nos ennemis s'étaient enfuis au loin dans les montagnes, nous fîmes volte-face. Nous aperçûmes, en rétrogradant, plusieurs des Insulaires qui nous avaient suivis, descendant des flancs des collines; ils tenaient des armes qu'en se voyant découverts, ils cachèrent au milieu des buissons. Ceci justifiait les alarmes d'OEdidée; mais si le peuple avait envers nous de

mauvaises intentions, il est certain que le chef n'en était nullement complice.

De retour à la place du débarquement, je fis tirer plusieurs salves de mousqueterie, pour convaincre les Naturels que nous pouvions faire un feu roulant. O-Réo dîna à bord, et toute la journée les Insulaires nous envoyèrent des fruits et des cochons. Nous les avions certainement épouvantés en pénétrant ainsi en armes dans l'intérieur du pays, et ils venaient de connaître, plus que jamais, la puissance des armes à feu. Jusques-là ils n'en avaient eu qu'une idée assez faible; ils n'avaient vu tirer que des oiseaux par ceux de nos gens qui se promenaient dans leurs champs, et qui, n'étant pas bons tireurs, perdaient communément deux coups sur trois; les fusils d'ailleurs faisaient souvent long feu, et on les chargeait lentement. Ils virent que c'étaient d'autres armes entre les mains de nos soldats de marine.

Nous démarrâmes le 23. O-Réo fut le dernier Insulaire qui sortît du vaisseau : en partant, je lui dis que nous ne nous reverrions plus; il fondit en larmes, et me répondit : *Laissez venir ici vos enfans, et nous les traiterons bien.* Le grand âge de cet excellent Indien encourageait le caractère naturellement impétueux de ses sujets. Je dois dire aussi que mon extrême

douceur envers eux, et quelques imprudences de la part de nos messieurs, portèrent ce peuple à des violences que jamais les Taïtiens n'avaient osé se permettre.

CHAPITRE XIX.

Arrivée à Uliétéa. — Autre spectacle dramatique. — Fiction ingénieuse du vieux O-Réo. — Faux renseignemens sur la marche du capitaine Furneaux — Détails sur les idées religieuses des habitans de toutes ces différentes îles. — Adieux touchans d'O-Réo. — Douleur d'Œdidée.

J'avais gouverné sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Je jetai l'ancre le 24. Mon vieil ami O-Réo, roi de ce pays, vint aussitôt nous voir et nous apporta des présens. J'allai, le 25, avec plusieurs officiers lui rendre sa visite. Nous fûmes reçus dans sa maison par quatre ou cinq femmes âgées qui se lamentaient, en se déchirant la tête avec des instrumens de dents de goulu : il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont le visage nous couvrit de sang. Après cette cérémonie, elles sortirent; et s'étant lavées, revinrent aussi joyeuses que le reste de leurs compatriotes.

Les Arreoys s'établirent dans notre voisinage; ils passèrent plusieurs jours dans les fêtes et dans la débauche, et nous invitèrent souvent à être de leurs festins.

M. Forster, dans ses excursions, trouva l'hos-

pitalité dans toutes les cabanes, et vit un cimetière que les Naturels appelaient *moraï no te oore* (de chiens). Je crois cependant que ce n'est pas chez ce peuple une coutume générale d'inhumer ainsi ces animaux, puisqu'il en est peu qui y périssent de mort naturelle. Communément on les tue pour les manger ou les offrir aux dieux du pays. L'expression *moraï no te oore* ne signifiait probablement qu'un moraï ou autel, où l'on avait mis une offrande de cette espèce.

Le 27, Boba, vice-roi d'Otaha, et Teïna-Maï, la belle danseuse dont M. Hodges eut tant de peine à faire le portrait, vinrent avec O-Réo dîner à bord. OEdidée nous avait souvent dit que Boba était proche parent et seul héritier d'Opooni, dont il devait épouser la fille unique. Boba était Arreoy; il entretenait, comme maîtresse, la charmante Teïna, qui alors était enceinte. Nous nous entretînmes avec elle sur l'affreuse coutume de tuer les enfans des Arreoys. Toute notre rhétorique produisit peu d'effet; seulement Teïna nous dit que «notre Eatua en » Angleterre, se fâcherait peut-être de la con» duite des Arreoys, mais que le leur n'en était » pas mécontent.» Elle ajouta que « si nous vou» lions venir de notre patrie chercher son en» fant, elle nous le conserverait peut-être en » vie, pourvu toutefois que nous lui apportas-

» sions une hache, une chemise et des plumes » rouges. » Elle riait tellement, en nous faisant cette réponse, que nous ne crûmes pas qu'elle parlât sérieusement.

Après dîner, nous les accompagnâmes à terre, où l'on joua pour nous une pièce intitulée *Mididii harramy* (l'Enfant vient.) Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail. On vit tout-à-coup paraître sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille suspendu par une corde à son nombril.

Le rôle de la femme en couches était joué par un homme. Cet acteur fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Vénus Ariadne, près d'Amathie, où l'on célébrait la mémoire d'Ariadne, morte en travail d'enfant (1). Ainsi l'imagination des hommes a dans tous les pays inventé les folies les plus extravagantes. On ne peut exprimer les éclats de rire des Naturels, lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la scène, et poursuivi par des danseuses qui essayaient de l'attraper. Les femmes assistèrent sans rougir à toute la pièce, et ne se

(1) Plutarque, vie de Thésée.

crurent pas obligées, comme nos dames d'Europe, de regarder à travers des éventails.

On joua aussi quelques farces dans lesquelles nous reconnûmes mon nom et ceux de plusieurs personnes de l'équipage, et il nous parut qu'il était question d'un vol commis par un de leurs compatriotes. J'eus occasion de voir une seconde fois la pièce de l'*Enfant vient*; je remarquai qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentait l'enfant, ils comprimèrent et applatirent son nez : j'en conclus que tous leurs enfans, dès qu'ils naissent, sont soumis à la même cérémonie.

O-Réo vint nous voir le 28, et but en dînant une bouteille de vin sans paraître ivre. Il fut très-gai à son ordinaire. Il nous questionna beaucoup sur le pays que nous avions dernièrement visité, et dont Œdidée, son compatriote, lui avait fait la description. Après nous avoir bien écoutés, il nous dit que, quoique nous eussions vu bien des pays, il allait nous citer une île que nous ne connaissions pas encore. « Elle » n'est située, continua-t-il, qu'à peu de journées » de chemin. Les habitans sont des géans monstrueux, aussi hauts que votre grand mât, et » aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ces peuples sont naturellement bons; » mais quand ils se fâchent contre quelqu'un,

» ils le prennent et le jettent dans la mer, comme » si c'était une petite pierre. Si vous abordez » leurs côtes avec votre vaisseau, ils se rendront » peut-être à gué près du bâtiment, et l'empor- » teront à terre sur leur dos. » Il mit dans son discours plusieurs autres détails fort plaisans; et, pour donner plus de poids à ce qu'il avançait, il finit en nous disant que l'île s'appelait *Mirro-Mirro*.

Toute cette histoire nous parut être une ironie contre la partie de notre relation qu'il trouvait invraisemblable, et qu'il croyait inventée à plaisir. Peut-être aussi était-elle fondée sur une des opinions mythologiques de ces peuples. Nous admirâmes l'imagination et le tour ingénieux qui brillaient dans ce conte, et nous crûmes, avec M. de Bougainville, que l'abondance du pays, en procurant à ces Insulaires le contentement et le plaisir, leur donne en même tems ce talent et ce caractère.

Nous passions tous les jours en fêtes. De tous côtés c'étaient des danses, des spectacles et des festins. La présence des Arreoys égayait la contrée. Notre ami Œdidée était peut-être le seul des nobles qui ne se mêlât point aux fêtes tumultueuses de ces sociétés. Il ne recevait pas à Uliétéa les marques de distinction et de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti; il paraît que, même

dans les îles de la mer du Sud, un homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous ses parens, qui n'étaient pas en petit nombre, attendaient de lui des présens, comme une obligation de sa part; tandis qu'à Taïti, sa libéralité lui faisait des amis, et lui procurait sans cesse des avantages. Tant qu'il resta à ce généreux Indien quelques-unes des richesses qu'il avait amassées au péril de sa vie, il fut assailli de sollicitations; et quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, ses connaissances l'accusaient encore d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir nous demander de nouveaux présens; il n'avait plus que quelques plumes rouges, et d'autres curiosités qu'il réservait pour Opooni, son parent, roi de Bolabola.

Il nous emmena, le 29, dîner dans un whennua ou village qui lui appartenait. Nous y mangeâmes un cochon cuit à la manière du pays et dont la chair avait une saveur exquise. En retournant au vaisseau, nous aperçûmes au coin d'une maison quatre figures de bois de deux pieds de long, rangées sur une tablette. Elles avaient une pièce d'étoffe autour des reins, et sur leur tête une espèce de turban garni de longues plumes de coq. Un Naturel qui occupait la cabane, nous dit que c'étaient les *Eatua note toutou* (les dieux des serviteurs ou esclaves).

Il ne s'ensuit pourtant pas que ceux-ci adorent ces figures, et qu'on ne leur permette pas d'avoir les mêmes dieux que les hommes d'un rang distingué. Ce sont d'ailleurs les premières divinités de bois que nous ayons vues dans ces îles, et notre assertion est fondée uniquement sur la parole d'un Insulaire, peut-être superstitieux, ou que nous n'avons pas bien compris.

Le 2 juin, dans l'après-midi, on nous dit que, trois jours auparavant, deux vaisseaux étaient arrivés à Huaheine; que l'un était commandé par M. Banks, et l'autre par le capitaine Furneaux. L'Indien qui donna cette nouvelle, ajouta qu'il s'était enivré à bord de l'un des bâtimens. Il dépeignit si bien la personne de M. Banks et celle du capitaine, que je n'eus pas le moindre doute de la vérité du fait; et je pensais à envoyer le soir même une chaloupe avec des ordres pour M. Furneaux, lorsqu'un autre Naturel, qui vint nous voir, assura que c'était une imposture. L'auteur de cette nouvelle ne reparut point. Nous avons appris en passant au cap de Bonne-Espérance, que le capitaine Furneaux avait abordé à Huaheine long-tems avant l'époque où on supposait qu'il y avait touché. M. Banks n'avait pas quitté l'Europe. Nous avons encore su depuis, que M. de Saint-Denis, navigateur français, a voyagé dans la

mer du Sud avec deux vaisseaux, au milieu de 1774, tems qui se rapporte à celui dont il est ici question.

Nous avions épuisé notre provision de haches et de couteaux. Notre armurier se mit à fabriquer de ces ustensiles, mais d'une forme très-mauvaise et de peu de valeur, surtout les couteaux, qui étaient de morceaux de cercles de fer. Les Naturels s'en contentèrent, parce qu'ils ne s'y connaissaient pas.

Il se trouve parmi les habitans des îles de la Société, un petit nombre d'hommes, qui en réunissant toutes les traditions, possèdent en mythologie et en astronomie, toutes les idées répandues dans le pays. On les nomme *tata-o-rerro*, c'est-à dire, maîtres. Nous rencontrâmes dans le district d'Hamaméno un chef nommé Tootavaï, qui portait ce titre. Il fut charmé de trouver une occasion de déployer ses connaissances, et s'empressa de satisfaire notre curiosité.

Il paraît que la religion de ces Insulaires est un système bizarre de polythéisme. Chaque pays a une théogonie séparée. Tootavaï commença par nous apprendre, que sur chaque île de ce groupe, on donne un nom différent au Dieu suprême, créateur de la terre et du ciel, et que cette divinité, reconnue de toutes, tient parmi elles le premier rang. L'Être-Suprême, à Taïti

et à Eiméo, se nomme *O-Rooahottoo;* Huaheine lui donne le nom de *Tané;* Uliétéa, celui de *O-Roo;* Otaha, celui d'*Orra;* Bolabola, celui de *Taootoo;* Mowrua, celui d'*O-too;* et Tabbooa, ainsi que Mannoo, l'appellent Taroa.

Treize Divinités président à la mer et en ont le gouvernement; mais il en est une autre qui passe pour l'avoir créée; c'est *Oo-Marrào.* De même le soleil a été créé par *O-Mauwée*, dieu puissant qui produit les tremblemens de terre. La divinité qui réside dans cet astre et le dirige, se nomme *Tootoomo-Hororirrée.* Ils lui donnent une forme très-belle, et des cheveux qui lui descendent jusqu'aux pieds. Les morts, disent-ils, vont partager son habitation, où ils mangent continuellement du fruit à pain et du porc, qui n'ont pas besoin d'être préparés au feu.

Ils croient que chaque homme a en lui-même un être séparé appelé *Tée*, qui agit d'après l'impression qu'éprouvent les sens, et dont les conceptions forment nos pensées. Cet être survit à l'homme, et habite après sa mort les images de bois placées autour des cimetières, auxquelles ils donnent le même nom de *tée.* Nous n'avons pu découvrir s'ils admettent des récompenses et des châtimens dans l'autre vie; mais Taïti est d'une civilisation trop avancée pour que ces idées lui soient étrangères. Ils pensent que la

lune a été créée par une divinité fémelle, nommée *O-Héenna*, qui réside dans les taches de cette planète, et s'occupe de la gouverner. Les femmes chantent, en l'honneur de cette divinité, un hymne qui commence ainsi :

Te oowa no te malama,
Te-oowa, te heenàrro!

Brouillard en dedans de la lune,
Brouillard, je t'aime!

Elles lui supposent peut-être de l'influence sur les infirmités périodiques de leur sexe. Du reste, il est fort présumable que pour les habitans de Taïti, la déesse de la lune n'est pas la chaste Diane des anciens, mais plutôt l'Astarbé des Phéniciens. Une autre déesse, nommée *Tettoo-Matarou*, a créé les étoiles, et le dieu *Oorrée-Orrée* gouverne les vents.

Ils connaissent en outre une foule de dieux inférieurs, dont quelques-uns passent pour très-méchans, et tuent les hommes pendant leur sommeil. On croit que les génies malfaisans habitent une certaine île déserte appelée *Mannua*, où on les voit sous la figure d'hommes grands et robustes, qui ont des regards farouches, et qui dévorent tous ceux qui approchent de leur côte. Ceci est peut-être une allusion à l'antropophagie, qui semble avoir jadis existé sur ces îles. Le

tahowa-rohaï, ou grand-prêtre de l'île, les adore publiquement. On n'adresse aux dieux bienfaisans que des prières à voix basse. Le prêtre lève les yeux au ciel; l'Eatua ou dieu est supposé descendre, et converser avec lui, sans être aperçu du peuple.

Les prêtres conservent leur dignité pendant leur vie; elle est héréditaire. Le grand pontife de chaque île est toujours un Earée qui, après le roi, occupe le premier rang. On les consulte dans les occasions importantes. Il y a aussi, dans chaque district, un ou deux théologiens ou tata-orerro, comme Tootavaï, chargés d'instruire le peuple. C'est ainsi qu'ils propagent leurs idées sur la géographie, l'astronomie, et la division du tems. Ils comptent quatorze mois lunaires, dont voici la nomenclature.

1. O-Pororo-Moòa.	8. O-Théarrée.
2. O-Pororo-Moorée.	9. O Te-Tay.
3. Moorehah.	10. Wàrehoo.
4. O-Ohée-E-Iya.	11. Wàhou.
5. O-Wirre-Amma.	12. Pipirrée.
6. Taowa.	13. E-Oonoonoo.
7. O Wirre-Erre-Erre.	14. O-Omannoo.

Les trois premiers s'appellent collectivement *O-Orroo*, ou la saison du fruit à pain. Nous ignorons par quel arrangement ils font de ces mois un cycle, ou année complète. Il paraît que quel-

ques-uns ne sont qu'intercalaires, surtout le second et le septième, dont les noms ressemblent à ceux du premier et du cinquième. Chacune de ces lunes est composée de 29 jours. Pendant les deux derniers, où la lune est invisible, ils disent qu'elle est morte. Il est donc probable qu'ils commencent à compter de la première apparition de la planète, et non du tems réel de la conjonction. Le vingt-cinquième jour de la treizième lune E-Oonoonoo, correspondait à notre troisième de juin, jour où nous apprîmes tous ces détails.

Le nom de Tahowa est commun à leurs prêtres et à leurs médecins. La quantité de leurs remèdes n'est pas considérable, et leur médecine est fort simple; mais ils n'ont pas beaucoup de maladies, et elles ne sont jamais compliquées.

Le 4, j'ordonnai les apprêts du départ. O-Réo vint nous faire ses adieux : il était accompagné de toute sa famille et de plusieurs chefs. Notre séparation fut affectueuse et tendre. La dernière prière d'O-Réo fut encore pour m'engager à retourner. Lorsqu'il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *morai*, du lieu où l'on m'enterrerait. Je répondis sans balancer, *Stepney*, nom de la paroisse que j'habite à Londres. Il me pria de le répéter plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il pût le prononcer;

alors cent bouches s'écrièrent en même tems : *Stepney, moraï no Toote !* (Stepney, le tombeau de Cook!)

M. Forster, à qui un Indien fit la même question, donna une réponse différente et plus convenable ; il dit qu'un marin ne savait pas où il serait enterré.

Quelle plus grande preuve d'amitié ces Insulaires pouvaient-ils nous donner, que de vouloir conserver notre souvenir, lors même que nous ne serions plus ? Nous leur avions souvent répété que nous les voyions pour la dernière fois : ils voulurent savoir dans quel endroit nos cendres se réuniraient à celles de nos ancêtres.

Comme je ne pouvais ni promettre, ni espérer qu'on enverrait encore des vaisseaux sur ces îles, Œdidée, notre fidèle compagnon, nous quitta enfin pour rester dans sa patrie ; mais il nous témoigna des regrets qui montraient bien son estime pour nous. La crainte seule de ne plus revoir son pays l'empêcha de nous suivre : quand O-Réome pressait avec tant d'instance de revenir, mes réponses lui laissaient quelquefois un peu d'espérance, Œdidée aussitôt me tirait de côté, et se faisait répéter ce que je venais de dire. Lorsqu'il fallut nous séparer, il courut de chambre en chambre embrasser tout le monde. Je ne saurais décrire la douleur que ressentit ce

jeune homme en nous quittant. Il regardait le vaisseau, il fondait en larmes, il se coucha enfin de désespoir au fond de sa pirogue. Nous le revîmes de très-loin, il nous tendait les bras.

OEdidée était doux, humain et docile; mais il était fort ignorant sur la religion, le gouvernement, les mœurs, les coutumes et les traditions de son pays. Il ne nous eût rien appris d'essentiel, s'il se fût embarqué avec nous; mais il eût servi plus qu'Omaï à donner une idée juste de la figure et du caractère de ces Insulaires. Lorsqu'il sortit du vaisseau, il me demanda quelque chose qu'il pût faire voir aux commandans des bâtimens qui, dans la suite, relâcheraient sur son île; je lui donnai un certificat du tems qu'il avait passé avec nous, et je le recommandai à tous les capitaines qui aborderaient cette côte.

J'avais eu d'abord envie de visiter la fameuse Bolabola de Tupia; mais nous avions à bord assez de rafraîchissemens de toutes espèces. La route que je m'étais tracée exigeant tout mon tems, je dirigeai aussitôt à l'ouest, faisant nos derniers adieux à ces îles fortunées, sur lesquelles la main prodigue de la nature s'est plu à répandre ses faveurs.

Je terminerai leur description en rapportant ce que j'ai pu savoir sur le gouvernement d'U-

liétéa et d'Otaha. O-Réo est natif de Bolabola ; mais il possède à Uliétéa des terres qui lui appartiennent, je crois, par droit de conquête. Il réside sur cette dernière en qualité de lieutenant d'Opooni. O-Ooo-Rou, qui est Earée, par droit héréditaire, paraît ne plus en posséder que le titre. Il est resté souverain de son whennua, ou district. J'ai toujours vu O-Réo lui porter le respect dû à son rang, et paraître flatté qu'il reçût de moi des marques de distinction.

Otaha, autant que j'ai pu m'en instruire, est gouvernée de la même manière. Boba et O-Ta y partagent l'autorité. Je n'ai point vu ce dernier. Je pense que la conquête de ces îles n'a procuré à Opooni d'autres avantages qu'un moyen de récompenser ses guerriers, en leur donnant la meilleure partie des terres. Il ne paraît pas qu'il ait exigé aucune des marchandises et outils que nous y avons laissés en si grande quantité.

CHAPITRE XX.

Traversée d'Uliétéa aux îles des Amis. — Découverte de plusieurs îles. — Habitans de l'île Sauvage. — Divers incidens qui surviennent à Annamooka. — Détails sur les habitans de cette île.

Le 4, dans l'après-midi, nous dépassâmes l'île de Mowrua ; le 6, la terre parut dans le N. O. Ce n'était qu'un récif à fleur d'eau, d'environ quatre lieues de tour, et d'une forme circulaire. Le capitaine Wallis a nommé cette île inhabitée, *Ile Howe* ; et ce pourrait être celle de Mopeha, où les habitans d'Uliétéa vont en certains tems à la pêche de la tortue. Le 10, nous portâmes sur un groupe de cinq ou six îlots, dont la position est à peu près celle que M. Dalrymple donne à l'île Sagittaire, découverte par Quiros ; mais nous ne remarquâmes rien qui se rapportât à la description du navigateur espagnol. Je la regardai en conséquence comme une nouvelle découverte, et la nommai île *Ile Palmerston*.

Le 21, nous vîmes une terre escarpée et rocailleuse. De tous côtés elle était presque de niveau. Sa plus haute élévation ne surpassait pas

quarante pieds. Son sommet était couvert de grands bois et d'arbrisseaux. Nous aperçûmes sur le rivage sept ou huit Indiens nus et d'une couleur noirâtre : quelque chose de blanc enveloppait leur tête et leurs reins, et chacun d'eux tenait une pique et une massue ou pagaie.

Je descendis avec quelques officiers, MM. Forster, le docteur Sparmann et M. Hodges. Les habitans, à notre approche, se retirèrent dans les bois. Tant d'arbres, de broussailles, de plantes et de pierres couvraient la côte, que nous ne pouvions voir à cinquante verges autour de nous. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les Indiens s'avancer. Ils parurent à l'entrée d'un sentier. Nous leur fîmes des signes d'amitié ; mais ils n'y répondirent que par des menaces, et l'un d'eux lança une pierre qui atteignit M. Sparmann au bras. On tira alors deux coups de fusil sans que j'en eusse donné l'ordre ; et, à cette décharge, ils rentrèrent dans la forêt. Nous fîmes alors quelques milles dans l'intention d'examiner quatre pirogues que nous apercevions, et d'y laisser quelques grains de rassade ; mais bientôt une troupe d'Indiens, noircis et parés de plumes, parut, en poussant des cris furieux et en agitant leurs piques. Nos efforts pour les amener à une conférence furent inutiles : ils nous menacèrent,

et une légère fusillade n'empêcha pas l'un d'entr'eux de lancer une javeline qui me rasa l'épaule ; une seconde effleura la cuisse de M. Forster fils, et teignit de noir son habit. Le courage de l'Indien lui aurait coûté la vie, si mon fusil eût parti, car je n'étais pas à plus de cinq pas de lui : je l'aurais tué pour ma propre défense. Un détachement, que j'avais placé en embuscade, fit feu et dispersa les Insulaires. J'ignore s'ils eurent des tués ou des blessés.

La conduite et l'air farouche des habitans de cette terre m'engagea à la nommer *île Sauvage*. On n'y voit pas un seul coin de terre ; les arbres pompent des rochers l'humidité qui leur est nécessaire. Peut-être l'intérieur du pays renferme quelque plaine propre à la culture des végétaux nourrissans. Sa ceinture est un banc de corail, qui s'est élevé du fond des eaux. Nous croyons à ces Insulaires une origine commune avec ceux de Tongataboo. Leurs pirogues sont construites comme celles d'Amsterdam. Elles avaient de plus une espèce de plat-bord, un peu relevé de chaque côté ; les bas-reliefs, dont elles étaient décorées, annoncent que ces peuples ne sont pas sans industrie. Toutes ces remarques s'accordent avec la description que M. de Bougainville a donnée de l'île des Navigateurs, située à peu près sous le même parallèle.

Nous suivîmes la même direction jusqu'au 24. Le 25, nous fîmes route à l'ouest ; mais bientôt nous découvrîmes, de l'avant, une chaîne de brisans, qui s'étendait, à droite et à gauche, aussi loin que la vue pouvait porter. N'espérant point de doubler tous ces écueils, je revirai de bord, et marchai au sud. Le 26, nous aperçûmes des îles un peu plus élevées que les îles de corail ordinaires, et couvertes de bosquets et de touffes d'arbres qui leur donnaient un aspect enchanteur. Quelques pirogues, montées chacune de deux ou trois personnes, s'avancèrent hardiment aux côtés du vaisseau, et nous apportèrent des fruits et du poisson, qu'elles échangèrent pour de petits clous.

Ces Indiens nous apprirent le nom de toutes les îles des environs. Ils nous montrèrent aussi Annamooka et Rotterdam ; ils nous invitaient à nous rendre dans la leur, qu'ils appellent *Cornango*; mais je gouvernai sur Annamooka. Une foule de pirogues des différentes îles voisines, et toutes chargées de fruits, de racines et de cochons, vint à notre rencontre. Un des Indiens qui les montaient prononça mon nom, ce qui prouve que ces Insulaires commercent avec ceux d'Amsterdam.

Je mouillai à quelque distance d'Annamooka. Bientôt de nouvelles pirogues arrivèrent de

toutes les parties de l'île, et les échanges s'établirent. Un Indien se saisit de la sonde, et, malgré toutes mes menaces, eut la hardiesse de couper la ligne. On tira dans sa pirogue un coup de fusil à balle, il se retira tranquillement de l'autre côté du vaisseau. On lui redemanda le plomb une seconde fois; mais en vain. On tira sur lui à petits grains. Lorsqu'il se sentit blessé, il rama à l'avant du vaisseau, et attacha la sonde à une corde. Ses compatriotes, mécontens de cette restitution, le chassèrent de sa pirogue, et le forcèrent de gagner la terre à la nage.

Je débarquai avec M. Gilbert pour reconnaître un lieu commode pour l'aiguade; entr'autres marques d'hospitalité qu'on me donna, une des plus belles femmes de l'île me fit une offre que je n'acceptai pas. Les Indiennes paraissaient fort empressées de faire connaissance avec les matelots; mais je défendis qu'on les reçût à bord, et elles s'en retournèrent très-mécontentes.

Notre chirurgien, M. Patten, ne reparut que l'après-dîner. Il s'était trouvé dans une situation embarrassante, et avait même craint d'y perdre la vie. Ayant engagé un Naturel à lui servir de guide, il se promenait sans crainte : il fit une bonne chasse, et chargea l'Insulaire de porter onze canards qu'il avait abattus. Lorsqu'il revint, nos chaloupes étaient parties. Bien-

tôt une foule l'entoura. L'Indien qui portait les canards en laissait tomber à dessein quelques-uns; et M. Patten se retournait pour les ramasser; alors les Insulaires le serrant de plus près, le menacèrent de leurs piques dentelées; il n'y eut que son fusil qui les intimida. Plusieurs femmes s'efforçaient, par mille gestes lascifs et des postures déshonnêtes, de détourner son attention; mais il était loin de songer à se laisser ainsi séduire.

Quelque tems après, une pirogue arriva du vaisseau, et M. Patten promit un clou au propriétaire de ce bâtiment, s'il voulait le conduire à bord de la *Résolution*. Le marché fut conclu; au moment où M. Patten entrait sur le canot, les Naturels lui arrachant son fusil et ses canards, excepté trois, l'empêchèrent de partir et forcèrent même la pirogue de s'éloigner. Justement effrayé, M. Patten essaya de gravir un rocher d'où il espérait qu'il serait vu du vaisseau. L'audace des Indiens ne fit que s'accroître; ils le dépouillèrent. Il se laissa enlever, sans résistance, sa cravatte et son mouchoir; mais voyant qu'ils saisissaient ses habits, en lui faisant d'affreuses menaces, il pensa qu'il allait périr, et chercha dans toutes ses poches un couteau, ou quelque autre instrument avec lequel il pût ou se défendre, ou au moins venger sa mort. Il n'avait sur

lui qu'un mauvais étui de cure-dents : il l'ouvrit, et le présenta d'un air d'assurance à ces brigands, qui, s'apercevant qu'il était creux, reculèrent de deux ou trois pas ; il continua à les intimider avec cette arme formidable, mais ceux-ci tenaient toujours leurs piques levées.

La chaleur était excessive. Epuisé de fatigue, M. Patten allait succomber à son accablement, lorsqu'une jeune femme très-belle, et remarquable par de longs cheveux dont les boucles ondoyantes flottaient sur son sein, eut pitié de son sort. Elle traversa courageusement la foule : l'humanité et la compassion étaient peintes dans ses regards ; son visage annonçait tellement l'innocence et la bonté, qu'il fut impossible à M. Patten de concevoir de la défiance ; elle lui offrit un morceau de pinplemouse, qu'il accepta avec empressement et reconnaissance ; et ce premier morceau fut suivi de plusieurs autres. Pendant ce tems deux chaloupes détachées du vaisseau arrivèrent et dispersèrent toute la foule. La généreuse Indienne, et son père qui était fort âgé, restèrent près de M. Patten avec la sécurité qu'inspire une bonne conduite. La jeune personne demanda son nom ; il donna celui qu'il avait reçu des Taïtiens, *Patéenée*. Elle l'adopta aussitôt, et le prononça *Patséenée*.

Sur le rapport qui me fut fait, je descendis sur

les lieux. Mon arrivée intimida les Naturels. On n'avait fait aucune démarche pour recouvrer le mousquet, et je crus, mal à propos, devoir également dissimuler. Cette indulgence les encouragea à de nouvelles tentatives. Le lendemain notre second bateau étant débarqué pour faire de l'eau, les Naturels enlevèrent le fusil du lieutenant et les outils du tonnelier. Ils commirent tous ces vols furtivement, et sans employer la violence. Je débarquai au moment où le bateau allait retourner à bord. Résolu de forcer les Naturels à la restitution, je donnai ordre de faire débarquer tous nos soldats en armes, et de tirer du vaisseau deux ou trois coups de canon, pour rappeler M. Forster, qui se trouvait dans la contrée avec plusieurs autres personnes. Je renvoyai ensuite tous les bateaux, et ne gardai que la chaloupe, restant au milieu d'un grand nombre d'habitans, qui n'annonçaient à mon égard aucunes mauvaises intentions. Je leur fis si bien comprendre mon dessein, qu'avant même l'arrivée des soldats on avait rapporté le fusil; mais on me fit des instances pour ne pas insister sur le reste.

L'arrivée de M. Edgcumbe, à la tête du détachement, causa beaucoup d'effroi aux Insulaires, et quelques-uns s'enfuirent. Je m'emparai de deux grandes doubles pirogues qui

étaient dans l'anse. Un Indien voulant résister, je tirai sur lui à dragées, et l'obligeai de fuir en boitant. Cet acte de sévérité nous fit rendre le second fusil, et je relâchai aussitôt les pirogues, afin de montrer pour quels motifs je les avais arrêtées. Le reste de ce qu'ils avaient volé était d'une mince valeur, et je ne poussai pas plus loin mes recherches.

Comme je revenais à l'aiguade, on me présenta l'homme que j'avais blessé ; il était étendu sur une planche, et semblait être mort. J'observai cependant qu'il n'avait de blessures qu'à la main et à la cuisse, et qu'elles ne devaient pas être dangereuses. Notre chirurgien le pansa par mon ordre, et la guérison ne dut pas être longue. Je donnai à ces Indiens une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant de laver la plaie. Comme le coup avait été tiré à une vingtaine de pas, les chairs étaient très-froissées. Je fis, en outre, un présent au blessé.

Pendant nos démêlés, MM. Forster faisaient au loin des recherches d'histoire naturelle. La plupart des Indiens paraissaient affligés de tout ce qui se passait, et les accueillaient avec cordialité. Des femmes qu'ils rencontrèrent semblaient, par leurs timides regards, leur reprocher notre sévérité. Elles s'assirent sur un joli gazon, et formèrent un groupe de plus de cin-

quante, invitant nos messieurs à se placer près d'elles. Elles leur donnaient des fruits, et leur prodiguaient toutes sortes de marques d'affection. L'amie de M. Patten surtout les comblait de caresses; elle occupait le premier rang parmi les beautés de l'île; ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur et de charmes; ses grands yeux noirs étincelaient de feu. Elle était vêtue d'une étoffe brune, qui, serrée seulement au-dessus de la gorge, descendait en s'élargissant. Nos messieurs trouvèrent ce vêtement tout aussi joli qu'une robe européenne. Ces Indiens ont si peu de ressentiment que, pendant nos querelles, ils ne cessèrent pas de nous vendre des rafraîchissemens.

La première fois que je descendis à terre, une vieille m'aborda, et, me présentant une jeune fille, me fit entendre qu'elle était à mon service. L'aimable miss, à qui vraisemblablement on avait fait sa leçon, exigeait pour préliminaire une chemise, ou un grand clou. Cherchant à m'en débarrasser, je fis signe que je n'avais rien à donner; mais la vieille alors m'assura que je pouvais disposer de la jeune personne, et remettre à une autre fois le témoignage de ma reconnaissance. Sur mon refus, elle s'emporta, et je jugeai à ses gestes expressifs qu'accompagnait un ris moqueur, qu'elle me

disait : « quelle espèce d'homme êtes-vous donc, pour dédaigner ainsi les caresses d'une jolie fille? » Il est vrai que cette Indienne était d'une grande beauté; mais, avant de quitter le vaisseau, j'avais expressément défendu qu'on y reçût aucune femme, et je devais en donner l'exemple.

De retour à bord, j'appris une particularité remarquable. Des pirogues se trouvaient autour du vaisseau au moment où les canons firent feu. Toutes s'étaient retirées, à l'exception d'une seule, dont le maître s'occupait à vider l'eau. Au premier coup, il regarda la pièce d'artillerie ; mais, sans se déconcerter, il resta précisément au-dessous, et continua son ouvrage. Le second coup ne produisit pas plus d'effet sur cet intrépide Indien ; et ce ne fut qu'après avoir vidé l'eau de sa pirogue, qu'il se retira sans montrer aucune frayeur.

Nos gens avaient souvent vu ce même Indien saisir des fruits et des racines dans les autres pirogues, et nous les vendre. Si les propriétaires faisaient quelques difficultés de les lui donner, il les emportait de force ; ce qui avait engagé nos matelots à l'appeler *le commis de la douane*. Un jour qu'il avait levé cette espèce de tribut, il se trouvait à côté d'une pirogue à voile ; un de ceux qui la montaient saisit l'occasion, tandis qu'il regardait d'un

autre côté, et prenant quelque chose dans la sienne, partit aussitôt à toutes voiles. Notre douanier, dès qu'il s'aperçut du tour qu'on lui avait joué, poursuivit la pirogue, l'atteignit et battit rudement le voleur, après avoir repris, non-seulement ce qu'on lui avait dérobé, mais plusieurs autres articles. Nous remarquâmes que cet Insulaire levait une espèce de dîme dans le marché qui se tenait sur le rivage. Un jour je le pris pour un personnage de quelqu'importance, et j'allais lui faire un présent, lorsque j'en fus détourné par un de ses compatriotes, qui me dit que cet homme n'était point aréeké. Ses cheveux étaient toujours poudrés à blanc.

Nous mîmes à la voile le 29, dès l'aube du jour, et, dans l'après-midi, nous passâmes entre les îles Amattafoa et Oghao. Le canal qui les sépare, est d'environ deux milles de largeur. La première est escarpée. Son sommet exhalait une épaisse fumée qui nous parut déceler un volcan, et nous aperçûmes un côté qui offrait des marques récentes d'une explosion. L'île d'Oghao est plus ronde, elle a la forme d'un pain de sucre. Celle d'Annamooka, d'où nous sortions, est la plus considérable de ce groupe. Son sol est, comme celui de Tongataboo, composé d'un rocher de corail, couvert d'un excellent terreau. L'eau douce que

fournit à ces Insulaires un lac qui est placé au centre, est un avantage que n'ont pas leurs voisins ; et ils paraissent en connaître le prix, car les Naturels nous apportaient au vaisseau des calebasses pleines, et ils en donnèrent aussi à Tasman. Toutes ces îles, y compris Middelbourg ou E-Eavowée, et Pylstart, forment un groupe qui embrasse environ trois degrés en latitude, et deux en longitude. L'amitié et l'union qui paraissent régner entre leurs habitans, et leur conduite affable et honnête envers les étrangers, m'ont engagé à les réunir sous le nom d'*Archipel*, ou *Ile des Amis*. On pourrait peut-être étendre davantage cet archipel, et y comprendre les îles Boscawen et Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, situées à peu près sous le même méridien.

Les Naturels de Rotterdam sont, plus que les autres nations, sujets à la lèpre, ou à d'autres maladies cutanées, qui se portent surtout à leur figure. J'en ai vu dont la lèpre avait rongé une partie du visage et tout le nez. Dans une de nos excursions, je voulus m'arrêter à une case où se trouvaient plusieurs personnes ; un Indien parut devant le trou qui servait d'entrée, et s'empressa de le barricader avec des cordes ; mais l'odeur infecte, qu'exhalait son visage, aurait seule suffi pour m'éconduire. Je

défendis aux gens de l'équipage toute communication avec les femmes de ces îles, parce qu'ils n'étaient pas encore bien guéris d'une maladie qu'ils avaient gagnée aux îles de la Société.

Nous ne vîmes à Annamooka ni roi, ni chef principal; il ne faut pas en conclure que ce pays n'ait pas de gouvernement fixe et régulier. La bienfaitrice de M. Patten paraissait être d'un rang supérieur; tout son maintien semblait l'annoncer. Ce fut la seule femme à qui nous ayions remarqué une longue chevelure, et ce signe pourrait être une des prérogatives attachées à l'autorité.

Nous vîmes, le premier juillet, une petite île que je nommai *Ile de la Tortue*, parce qu'il y avait plusieurs de ces poissons près des récifs. Les Indiens s'enfuirent à l'approche de nos bateaux; nos gens laissèrent sur la côte des médailles, des clous et un couteau, que les Naturels ramassèrent sans doute, puisqu'après notre départ, ils reparurent.

Le 13, nos matelots célébrèrent, avec leur gaîté accoutumée, le second anniversaire de notre départ d'Angleterre; ils burent largement, et noyèrent leurs chagrins dans le grog. L'un d'eux, qui était fort dévot, composa une hymne à cette occasion, comme il l'avait déjà

fait l'année précédente ; et, après avoir gravement exhorté ses camarades à faire pénitence, il se mit à boire, et s'enivra comme les autres.

Nous eûmes des vents forts, comme en avaient essuyé, dans ces parages, tous les navigateurs qui nous y avaient précédés. Après avoir envergué d'autres voiles, nous cherchâmes à doubler les pointes méridionales des terres, ou du moins à nous avancer assez au sud, pour juger de leur étendue dans cette direction. Nous ne doutions plus que ce ne fussent les terres australes du Saint-Esprit, vues par Quiros, et que M. de Bougainville a nommées *les Grandes-Cyclades*. Nous commencions donc une troisième année, qui nous promettait d'être féconde en découvertes.

CHAPITRE XXI.

PASSAGE aux Nouvelles-Hébrides. — Relâche dans le port Sandwich à l'île Mallicollo. — Babil et intelligence de ces peuples. — Hostilités. Différentes alarmes. Paix rétablie. — Détails sur ces Indiens. — Description du pays et des îles voisines.

LE 18, nous gouvernâmes sur l'île des Lépreux. M. Forster, père, aperçut le premier un petit pic de rocher, que M. de Bougainville a nommé *Pic de l'Etoile*. Les habitans étaient sur le rivage; de superbes cascades jaillissaient des montagnes voisines. Toute la pointe nord-est était plus basse et couverte de différens arbres; et nous vîmes à notre grande surprise que les palmiers croissent sur des collines. Deux pirogues s'approchèrent du vaisseau; l'une était montée de trois Indiens, et l'autre d'un seul. Elles ne s'avancèrent qu'à un jet de pierre, malgré tous les signes d'amitié que nous nous efforcions de leur faire. Ces Insulaires sont noirs et nus, à l'exception de quelques ornemens qu'ils portent sur la poitrine et aux bras. L'un d'eux seulement avait une étoffe qui couvrait

une de ses épaules et passait en forme d'écharpe au-dessous du bras opposé. Elle était d'un blanc sale, et bordée en rouge.

Le 20, nous arrivâmes devant l'île de l'Aurore, elle a environ douze lieues de long et cinq de large. Celle de la Pentecôte semble s'y joindre, mais en avançant nous découvrîmes la séparation. Celle-ci paraît mieux cultivée et avoir un plus grand nombre d'habitans. Sur une crique ayant l'apparence d'un bon havre, et formée par une pointe basse qui s'étendait au nord, étaient des Naturels qui nous invitèrent à descendre; vraisemblablement ce n'était pas à bonne intention, car ils étaient presque tous armés d'arcs et de flèches. Un officier que j'avais envoyé reconnaître les sondes et un lieu d'ancrage, nous dit que les Insulaires s'étaient avancés sur leurs pirogues très-près de lui; loin de lui faire aucune insulte, ils agitaient des rameaux verts, et après avoir rempli leurs mains d'eau salée, ils la versèrent sur leurs têtes. L'officier ne manqua pas de leur rendre ce témoignage d'union et de bienveillance. Alors ils s'approchèrent du vaisseau, ne cessant de répéter les mots *tomarr*, *tomarro*, qui paraissent l'équivalent du *tayo* de Taïti. La plupart cependant étaient armés d'arcs, de traits et de piques. Ces peuples sont toujours prêts à tout événement.

Dès que nous fûmes à l'ancre, plusieurs de ces Indiens arrivèrent dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti, qu'ils reçurent avec tant de joie, qu'en retour ils offrirent quelques-uns de leurs traits. Ils en avaient dont la pointe n'était qu'en bois, d'autres armés de pointes d'os, et qui étaient barbouillés d'une gomme noirâtre, ce qui nous les fit croire empoisonnés.

Ces Insulaires n'avaient aucune ressemblance avec leurs voisins. Ils étaient tous d'une couleur fort noire, et, en général, leur taille n'excédait pas cinq pieds quatre pouces; leurs membres manquaient de proportion. Leurs bras et leurs jambes étaient longs et grêles, leurs cheveux noirs, crépus et laineux. Leurs traits surtout nous parurent remarquables : ils avaient le nez large et plat, les os des joues proéminens, comme les nègres; un front très-bas, et quelquefois extrêmement comprimé. La plupart avaient le visage et la poitrine barbouillés de noir; ce qui nous blessait encore plus que leur laideur naturelle. Un petit nombre portait sur la tête un chapeau de natte, mais tous étaient absolument nus; une corde leur serrait le ventre avec tant de force qu'elle y faisait un sillon très-profond : c'est par décence que presque toutes les autres nations se couvrent d'un pagne qui satisfait au

moins la pudeur, mais l'étoffe cordée dont se servent ces Insulaires, ajoute encore à ce que la nudité a d'immodeste.

Ils ne cessaient de parler autour du bâtiment d'un ton très-élevé; mais ils mettaient tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amusèrent beaucoup. Il suffisait d'en regarder un pour le faire babiller. Leurs manières, leur figure et leur loquacité, nous les firent comparer à des singes. Le soir, ils retournèrent sur la rive et y allumèrent des feux: on les entendit parler entre eux aussi haut et avec la même volubilité qu'ils l'avaient fait parmi nous. A huit heures, ils revinrent sur leurs pirogues et recommencèrent la conversation avec une nouvelle activité. Nous fûmes surpris de les voir si empressés autour de nous pendant la nuit, car les Indiens restent rarement autour du vaisseau, après le coucher du soleil. Ils se retirèrent sur la côte à minuit; jusqu'au jour ils chantèrent et battirent du tambour, nous en vîmes même quelques-uns qui dansaient.

Le 22, de très-bonne heure, ils accoururent en foule. J'en engageai un à monter à bord, et il fut à l'instant suivi d'un nombre plus grand que je ne l'aurais desiré: non-seulement le pont, mais presque tout le vaisseau en était rempli. J'en menai quatre dans ma

chambre, et je leur fis des présens, qu'ils s'empressèrent d'aller montrer à leurs compatriotes.

Ils étaient enchantés de notre accueil ; mais il survint un événement, qui d'abord répandit la confusion, et dans la suite, tourna, je crois, à notre avantage. Un Indien d'une des pirogues, sur le refus qu'on lui avait fait de le laisser entrer dans un de nos bateaux, banda son arc pour tirer une flèche empoisonnée au canotier. Plusieurs de ses compatriotes s'efforçant de s'opposer à son dessein, me donnèrent le tems d'en être averti. J'accourus, je vis cet Insulaire se débattre avec un de ceux que j'avais reçus dans ma chambre, et qui était sauté par la fenêtre pour le contenir. Ce furieux parvenant à se dégager, allait ajuster le canotier : je le menaçai de dessus le pont ; mais loin d'être intimidé, il dirigea son arc contre moi. Je le prévins d'un coup de fusil à petit plomb. Il chancela du coup ; cependant il banda son arc de nouveau pour me décocher sa flèche : une seconde décharge de même nature la lui fit tomber des mains, et ceux qui étaient avec lui dans la pirogue, regagnèrent le rivage à force de rames. Sur ces entrefaites, plusieurs Indiens tirèrent des flèches de l'autre côté du vaisseau. Un coup de fusil tiré en l'air ne les intimida

point ; alors un canon de quatre fut tiré par dessus leurs têtes, il les mit en fuite et répandit l'épouvante. Tous s'élancèrent par dessus bord.

Bientôt nous entendîmes sur le rivage le son des tambours ; c'était probablement un signal d'alarme : nous fîmes pourtant les apprêts du débarquement, nous avions besoin de bois et de rafraîchissemens. Nous descendîmes en présence de quatre ou cinq cents habitans rassemblés sur le rivage. Tous étaient armés d'arcs, de flèches, de massues et de lances, mais il ne nous opposèrent aucun obstacle ; voyant au contraire que je m'avançais seul et sans armes, un rameau vert à la main, l'un d'eux qui me parut être un chef, quitta son arc et ses flèches, et se mit dans l'eau jusqu'à la ceinture pour venir à ma rencontre. Il tenait aussi un rameau vert, qu'il échangea contre le mien, et me prenant par la main, il me présenta à ses compatriotes.

Je me mis aussitôt à leur distribuer des présens, tandis que les soldats de marine se rangèrent en bataille sur la plage. Je fis signe alors que nous avions besoin de bois. Ils nous répondirent que nous pouvions en couper. En ce même instant on amena un petit cochon qui me fut offert, et je donnai à celui qui me l'apportait une pièce d'étoffe, dont il parut très-con-

tent. Nous espérions obtenir d'autres provisions; nous nous trompions. Le cochon ne nous avait pas été vendu, mais donné comme gage de la paix. Nous ne pûmes nous procurer qu'une demi-douzaine de noix de cocos, et une très-petite quantité d'eau fraîche.

Nos clous, nos outils de fer, et en général tout ce que nous avions, n'étaient pas estimés d'eux. De tems à autre, ils échangeaient une flèche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentaient rarement à nous céder un arc. Ils nous empêchaient de pénétrer dans la contrée et désiraient fortement que nous retournassions au vaisseau.

Nous sortîmes cependant des lignes que formaient autour de nous les soldats de marine pour nous promener parmi les Naturels qui causèrent avec nous, et s'assirent volontiers au pied d'un arbre, afin de nous apprendre leur langage. Cet idiôme diffère absolument des divers dialectes en usage dans toutes les îles que nous venions de visiter. Ces Indiens étaient surpris de notre aptitude à nous souvenir des mots qu'ils prononçaient, et ils paraissaient réfléchir comment, avec une plume et du papier, il était possible de conserver des sons. Nous eûmes occasion d'admirer la vivacité de leur pénétration et l'étendue de leur intelligence;

ils articulèrent avec facilité et dès le premier instant, les syllabes les plus difficiles des langues de l'Europe. Ils apprirent sur-le-champ les termes numériques anglais, et les répétèrent rapidement sur leurs doigts. Nous ne faisions non plus aucuns signes, qu'ils ne les comprissent au premier coup d'œil; les leurs étaient fort intelligibles. Ils nous vendirent des traits empoisonnés, en nous avertissant de ne pas en éprouver la pointe contre nos doigts; ils nous exprimèrent pour cela qu'un trait ordinaire transperce le bras d'un homme sans le faire périr, mais que la plus légère égratignure des premiers suffit pour lui donner la mort.

Ces Indiens n'avaient nulle envie de rompre notre traité de paix. Nous eûmes cependant une nouvelle alerte. A leur babil succéda tout-à-coup un morne silence. Nous nous regardâmes les uns les autres; les deux ailes de notre garde se replièrent, et se disposèrent au combat. Nos hôtes paraissaient s'attendre à quelques malheurs; mais, voyant que nous restions tranquilles, ils reprirent la conversation. En peu de minutes, la confiance se rétablit des deux côtés. Nos coupeurs de bois avaient suspendu leur travail; ils le reprirent avec sécurité, et les Naturels admirèrent de nouveau leur adresse. Voici ce qui avait causé cette alarme subite.

Un matelot avait prié un Insulaire de lancer une flèche en l'air, le plus haut qu'il lui serait possible : celui-ci y avait consenti, et il bandait son arc, lorsque ses compatriotes, craignant que cette flèche lancée, ne nous parût un signe d'hostilité, lui crièrent de s'arrêter, et effrayèrent tout le peuple qui était sur la grève. Quelques mots que l'on prononça produisirent un silence universel.

Nous aperçûmes quelques-unes de leurs femmes ; elles étaient laides et d'une petite taille. Leurs cabanes sont un peu basses, et couvertes de feuilles de latanier : quelques-unes étaient fermées tout autour avec des planches. Nous ne vîmes que six de ces huttes, et de petites plantations entourées d'une haie de roseaux, comme aux îles des Amis. Nous aperçûmes des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers ; mais ces arbres étaient en petit nombre, et peu chargés de fruits. Une grande quantité de belles ignames était entassée sur une espèce de plateforme ; une vingtaine de cochons, et des poules rôdaient autour des habitations. Lorsque nous fûmes rentrés dans la chaloupe, nous longeâmes le rivage ; nous découvrîmes bientôt les îles qui sont au sud-est, et dont nous avons fait mention. Nous en apprîmes alors les noms. Celle où

nous étions est appelée *Mallicollo* (1); celle qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambrym se nomme *Apée*; la troisième, sur laquelle on remarque un pic, se nomme *Apoom*. Nous trouvâmes sur la côte un fruit semblable à une orange, et que les Insulaires appellent *abbi-mota*, nom que lui donne Quiros. Comme ce fruit était gâté, j'ignore s'il est bon à manger.

Nous mîmes nos soins à trouver quelques sources. Jusqu'alors nous n'avions vu d'autre eau douce que celle que les Indiens avaient bien voulu nous apporter; nous ne savions pas où ils allaient la puiser. Nos recherches furent infructueuses. Nous ne disons pourtant pas qu'on ne puisse y en découvrir; le jour était trop avancé pour qu'il nous fût possible de décider ce point. En retournant à bord, nous entendîmes le son du tambour, accompagné de quelques autres instrumens, et nous vîmes danser les Insulaires; mais le bruit de nos armes et notre aspect les empêchèrent de continuer : au surplus, cette musique, comme celle de la nuit précédente, n'était remarquable ni par son har-

(1) Quelques-uns disaient *Mallicolla*, ou *Manicola*. Quiros écrit *Manicolo*.

monie, ni par la variété des sons; mais elle était plus animée et plus gaie que celle des îles des Amis.

Une vieille femme nous vendit deux morceaux de sélénite demi-transparens, taillés en forme conique, et joints ensemble aux deux angles; la base avait un pouce de diamètre, et la longueur de chaque morceau environ neuf lignes. Cette femme les détacha du cartilage de son nez, qui avait un trou fort large, et était peint d'une couleur noire. Un Indien que nous avions aperçu emportant la bouée d'une ancre, la rendit sur-le-champ, sans proférer une parole. Cette tentative est la seule de ce genre dont nous ayions eu à nous plaindre chez ces Insulaires.

Je fis lever l'ancre, le 23 à sept heures du matin. Les Indiens nous voyant sous voile, eurent plus de confiance qu'auparavant, et nous donnèrent des preuves étonnantes de leur loyauté. Comme le vaisseau marchait d'abord très-vite, nous laissâmes en arrière plusieurs de leurs pirogues qui avaient reçu nos marchandises, sans avoir eu le tems de donner les leurs en échange. Au lieu de profiter de cette occasion, ils firent tous leurs efforts pour nous atteindre et nous remettre ce que nous avions acheté. Un d'eux nous suivit pendant un très-long-

tems, et le calme étant survenu, il parvint à nous rejoindre. Dès qu'il fut au bord, il montra ce qu'il avait vendu ; plusieurs personnes voulurent lui en donner le prix, mais il refusa de s'en défaire, jusqu'à ce qu'ayant aperçu son acquéreur, il le lui remit ; celui-ci, ne le reconnaissant pas, lui en offrit de nouveau la valeur ; l'honnête Indien refusa de l'accepter, et lui fit voir ce qu'il avait reçu en échange. Les pièces d'étoffes et le papier marbré furent très-recherchés de ces Insulaires.

Lorsque nous fûmes en mer, nous voulûmes essayer, sur un chien, une des flèches empoisonnées. Nous fîmes une profonde incision dans la cuisse de l'animal, et on banda la plaie. Pendant quelques jours, nous crûmes que le chien dépérissait. Ce n'était peut-être qu'une illusion, car il se rétablit bientôt, comme s'il ne lui fût rien arrivé, et il est revenu bien portant en Angleterre. Nous ne pouvons cependant douter que ces Indiens ne connaissent la nature du poison ; car, lorsqu'ils nous apportaient de l'eau sur le rivage, ils la dégustaient pour nous faire comprendre que nous pouvions en boire avec confiance.

Mallicollo a environ vingt lieues de long du nord au sud. Ses montagnes intérieures sont très-élevées, couvertes de forêts, et doivent

contenir de belles sources d'eau que l'épaisseur des arbres nous a empêché de découvrir. Les productions végétales y sont abondantes et fort variées ; les plantes utiles, aussi nombreuses, mais peut-être moins bonnes qu'aux autres îles de ces mers.

Les cochons et les volailles sont, dans le pays, les seuls animaux domestiques. Nous y avons laissé un chien et une chienne, que les habitans reçurent avec un extrême plaisir. Nous croyons d'autant plus qu'ils en eurent un grand soin, qu'ils les appelaient *broas*, du même nom que leurs cochons. Sans doute ces animaux leur étaient absolument inconnus.

Nous portons le nombre des habitans à cinquante mille. Ils ne sont pas dispersés, comme à Taïti, au bord des collines; ils sont répandus sur plus de six cents milles carrés. Les Naturels de quelques contrées de la Nouvelle-Guinée et de la terre des Papous semblent avoir plusieurs points de similitude avec les Mallicollois. Un teint noir et des cheveux crépus, caractérisent particulièrement les deux nations.

Le climat de Mallicollo et des îles environnantes, est très-chaud. Le vêtement n'est, chez ces peuples, qu'un objet de luxe absolument superflu ; des bocages épais les dérobent aux rayons brûlans du soleil, et ils ne connaissent

point la rigueur du froid. Environnés d'arbrisseaux et de ronces, ils ont seulement songé à garantir en eux des organes sensibles. Cet unique motif leur a fait imaginer la ceinture cordée. La pudeur et la modestie sont des idées inconnues dans l'état de nature, et modifiées suivant les divers degrés de civilisation.

En quittant Mallicollo, nous gouvernâmes sur l'île d'Ambrym, qui renferme un volcan et paraît avoir plus de vingt lieues de tour. Le 24, au lever du soleil, nous découvrîmes plusieurs autres îles. Nous nous approchâmes de la plus voisine; elle est remarquable par trois pics, qui lui ont fait donner le nom d'Ile des Trois Collines. Nous portâmes, dans l'après-midi, sur un groupe de petites îles au S.E. de la pointe d'Apée. Je les nommai *Iles Shepherd*, en l'honneur de mon digne ami le docteur Shepherd, professeur d'astronomie à Cambridge. Je voulus passer entre ces petites îles, mais le calme qui survint, nous fit demeurer à la merci du courant, et nous passâmes la nuit à bord.

La veille de notre départ du port Sandwich, on avait pris à la ligne, deux poissons rougeâtres, gros comme de fortes brêmes, et d'une forme à peu près semblable. La plupart des officiers et des bas-officiers en firent le lendemain leur dîner. La même nuit, tous ceux qui en avaient

mangé, éprouvèrent une violente indisposition. On ne douta point qu'elle ne provînt d'une qualité vénéneuse attachée à la chair de ce poisson. Les cochons, les chiens et un joli perroquet qui en avaient mangé, moururent dans l'espace de seize heures. Nos messieurs furent très-malades pendant huit ou dix jours. L'espèce de ces poissons est probablement celle que Quiros nomme *pargos*, et qui fut si funeste à son équipage.

Le 25, en poursuivant notre route, je découvris et nommai les différentes îles du *Monument*, de *Montagu*, d'*Hinchinbrook* et de *Sandwich*. Celle-ci était la plus considérable. Voyant la mer briser de l'avant entre les deux précédentes, je virai de bord. Nous restâmes dans l'inquiétude la plus alarmante jusqu'à près de dix heures; le 26, à midi, nous parvînmes au milieu du canal. L'île Sandwich est une des plus belles de ce nouveau groupe, et paraît très-bien située pour recevoir un établissement Européen. L'intelligence des habitans de Mallicollo annonce que toute cette race d'Insulaires pourrait facilement connaître les avantages de la civilisation.

Je me proposais de reconnaître l'extrémité méridionale de l'Archipel. Je gouvernai donc au sud sud-est. Toujours contrariés par les vents,

les calmes et les courans qui portaient au N. O. nous employâmes trois jours à parcourir cet espace; et dans cet intervalle, nous eûmes la vue d'une haute terre au sud. Jamais l'équipage n'avait senti avec plus de force l'ennui d'être confiné dans un vaisseau. Tous desiraient ardemment de communiquer avec des créatures humaines. Le 31, on prit deux goulus; l'un de ces poissons voraces avait dans sa mulette quatre petites tortues de dix-huit pouces de diamètre, deux grandes, et les plumes et la carcasse d'un boobi. Dès que les matelots les eurent amenés sur le pont, ils les divisèrent en morceaux, qu'ils se partagèrent avec empressement. Depuis notre départ d'Annamooka, nous vivions de viande salée, et ce mets nous parut excellent.

CHAPITRE XXII.

Deux accidens survenus dans le vaisseau. — Dangers courus dans l'île des Traîtres. — Relâche dans l'île de Tanna. — Difficulté du débarquement. Diverses escarmouches. Traits de courage. Bonne intelligence. Plusieurs excursions. — Remarques sur le pays et sur les habitans. — Antropophages.

Le 1er août, nous atteignîmes la terre que nous avions vue au sud. Nous observâmes des plantations de bananes enfermées par des enclos. Les habitans parurent sur le rivage, et plusieurs s'avancèrent dans l'eau pour nous inviter à descendre. Ils étaient nus comme les Mallicollois, et comme eux, ceints d'une corde; leurs femmes portaient une espèce de jupe faite de feuilles et de paille, qui leur descendait à mi-jambe, et quelquefois jusqu'à la cheville du pied. Ce jour-là, deux accidens nous causèrent de fortes alarmes. A dix heures, on cria au feu. L'épouvante aussitôt s'empara de tout l'équipage, et la terreur empêcha, dans le premier moment, d'employer les mesures les plus convenables et les plus promptes. Une tempête sur

une côte dangereuse est moins effrayante que l'aspect d'un vaisseau en mer atteint par les flammes. Heureusement on arrêta l'incendie. Cet événement provenait d'une pièce d'étoffe de Taïti, laissée négligemment près d'une lampe, et qui avait pris feu. Le second fut la chute d'un soldat de marine qui tomba dans la mer en tirant de l'eau. Il ne savait pas nager; mais on mit tant de promptitude à le secourir, qu'on eut le bonheur de le sauver.

Nous parvînmes, le 3, à prendre un assez bon mouillage. Les Naturels, en accourant, poussaient des cris et des hurlemens. L'un d'eux avait des cheveux roux, et était plus blanc que les autres. Je remarquai que nous ne vîmes pas une seule pirogue, ni en mer, ni sur la côte. On ne peut cependant guère supposer qu'une si belle île n'ait point de canots.

Le 4, j'allai reconnaître un lieu propre à la descente, et à faire nos provisions. Le débarquement me parut peu facile, à cause des rochers qui sur tous les points bordent la côte. Je poussai l'avant de ma chaloupe sur le rivage, et distribuai des étoffes et des médailles aux Insulaires. Ils m'offrirent de tirer les bateaux par-dessus des brisans. Cette offre me parut d'abord très-amicale; mais j'eus lieu ensuite de changer d'opinion. Quand ces Indiens

virent que je m'y refusais, ils me firent signe de remonter la baie ; nous y consentîmes, et ils nous suivirent à toutes jambes. Après avoir tenté deux ou trois fois le débarquement, j'arrivai enfin autour d'une pointe de roche, sur une plage d'un très-beau sable, et je descendis à terre à pied sec, en présence d'une foule considérable. Je n'avais à la main qu'un rameau vert que m'avait donné un de ces Indiens, et je n'étais accompagné que d'une seule personne. Je fus reçu d'un air gracieux et obligeant : il ne me fallut qu'un signe de main pour les écarter de ma chaloupe. L'un d'eux, que je pris pour un chef, fit former un demi-cercle autour de la proue du bateau. Il frappa ceux qui tentaient de dépasser cette ligne. Je le comblai de présens. Mes libéralités s'étendirent également aux autres, et je demandai de l'eau fraîche, dans l'espérance qu'ils me montreraient la source où ils la puisaient. Le chef dit aussitôt quelques mots à un Indien, qui courut à une maison d'où il rapporta de l'eau dans un vase de bambou. Cela ne m'apprenait rien de ce que je voulais savoir. Je demandai ensuite des rafraîchissemens ; on m'apporta un igname et des noix de cocos.

J'étais assez content de leur conduite : la seule chose qui me laissât quelque soupçon, c'est que la plupart étaient armés. Aussi, j'avais con-

tinuellement l'œil sur le chef, et je n'observais pas moins attentivement ses regards que ses actions. Il m'invita, par plusieurs signes, à hâler le bateau sur le rivage; enfin, il s'enfonça dans la foule, où je le vis causer avec plusieurs Indiens. Revenant ensuite vers moi, il me renouvela l'invitation de hâler le bateau. Il balança pendant quelque tems à recevoir des clous que je lui présentai. Je suspectai quelque dessein, et m'approchai de mon canot, en faisant signe que j'allais revenir.

Mais l'intention des Indiens n'était pas que l'on se quittât si vite, et ils tentèrent d'obtenir par la force ce qu'ils n'avaient pu avoir par la douceur. La planche de débarquement ne se trouvait pas mise; ils la saisirent au moment où nous voulions rentrer, et l'accrochant sur l'étrave, ils essayèrent de tirer le bateau sur le rivage: d'autres, en même tems, se jetèrent sur les rames, pour les arracher des mains des matelots. Je leur présentai le bout de mon fusil, et ils lâchèrent prise; mais un instant après, ils revinrent à la charge. Les menaces ne suffisant plus, il fallut recourir aux effets. Je ne voulus cependant pas faire feu sur la multitude. Je tirai sur le chef pour le punir seul de sa perfidie, mais l'amorce brûla sans que le coup partît. Quelque idée que jusqu'alors ils se fussent formée de nos

Ils essayèrent de tirer le bateau sur le rivage.....

armes, ils ne devaient plus les regarder que comme des jouets d'enfans; et pour nous montrer la supériorité des leurs, ils nous assaillirent d'une grêle de pierres, de dards et de flèches. Il fallut vaincre ma répugnance et ordonner de tirer.

La première décharge les jeta dans un grand désordre; mais une seconde suffit à peine pour les chasser du rivage : ils revenaient sans cesse, et se cachaient pour nous lancer des dards. Ce fut pour eux une chose très-heureuse qu'il n'y eût pas la moitié de nos fusils qui prît feu. Ils eurent seulement quatre hommes de tués et deux de blessés. Un des nôtres fut atteint à la joue d'un dard dont la pointe était de l'épaisseur du doigt, et qui cependant était entré de deux pouces, ce qui montre avec quelle force on l'avait lancé. Une flèche effleura M. Gilbert à la poitrine.

De retour à bord, je fis lever l'ancre, dans le dessein de mouiller plus près du débarquement. Plusieurs habitans se montrèrent sur la pointe basse du rocher, et nous firent voir deux rames que nous y avions oubliées. J'aimai à croire qu'ils avaient une véritable intention de nous les rendre; néanmoins je fis tirer une pièce de quatre pour leur donner une idée de notre artillerie. Le boulet ne porta pas jusqu'à eux;

mais il leur causa une telle frayeur qu'ils ne se montrèrent plus.

Ces Insulaires nous parurent une race d'hommes différente des Mallicollois. Ils ne parlent pas le même langage; leur taille est petite, mais bien prise; leurs traits ne sont point désagréables; leur teint est fort bronzé: ils se peignent le visage, les uns de noir et d'autres de rouge; leurs cheveux sont bouclés et un peu laineux. Le peu de femmes que j'aie aperçues étaient fort laides. J'appelai cette pointe le *cap des Traîtres*.

Le lendemain, au lever du soleil, nous découvrîmes une autre île, dont les terres élevées se présentaient sous la forme d'une table. Nous avions, pendant la nuit, vu de ce côté une lumière que nous reconnûmes alors provenir d'un volcan; il exhalait encore beaucoup de feu et une colonne épaisse de fumée, pareille à un grand arbre dont la tête s'élargissait à mesure qu'elle montait. Nous entendions aussi un bruit sourd semblable à celui du tonnerre.

Nous gouvernâmes sur cette île, et nos bateaux y trouvèrent un bon mouillage. Les Indiens s'assemblèrent en divers endroits du rivage; tous étaient armés. Quelques-uns s'avancèrent à la nage, d'autres dans des pirogues.

D'abord ils se montrèrent timides, et n'approchèrent qu'à la distance d'un jet de pierre; mais insensiblement ils s'enhardirent, et firent avec nous des échanges. Bientôt leur conduite devint insolente. Ils tentèrent d'enlever tout ce qu'ils pouvaient atteindre, entr'autres le pavillon et les bouées des ancres.

Des coups de fusils tirés en l'air ne produisirent point d'effet; mais la détonnation d'un canon de quatre les remplit d'épouvante, et ils se jetèrent tous à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur était arrivé aucun mal, ils rentrèrent dans leurs pirogues, poussèrent des cris, et nous menaçant de leurs armes, ils revinrent fièrement à la charge pour s'emparer de nos bouées. Il fallut alors faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles. Aucun d'eux ne fut blessé; mais on leur avait inspiré assez de crainte pour les écarter. Ils se retirèrent sur le rivage. Au bruit du canon, deux cents Indiens qui nous entouraient s'étaient jetés à la mer; au milieu de cette consternation générale, un jeune homme bien fait, et d'une physionomie charmante, resta seul dans sa pirogue, sans donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte. Il observait même avec un sourire de pitié, l'effroi de ses compatriotes qui, en effet, se voyant sains et saufs, rirent bientôt eux-mêmes de leur

épouvante. Je remarquai un autre trait de courage. Pendant le feu de nos mousquets, un vieillard tentait d'enlever une bouée : quoique blessé au premier coup, il ne désempara point. Après trois décharges consécutives, essuyées courageusement sans quitter son poste, il eut assez de générosité pour venir nous offrir son amitié et nous présenter une noix de coco. Il alla même ensuite plusieurs fois au rivage nous chercher des fruits, et reçut en échange tout ce qu'on voulut lui donner.

Vers le soir j'allai, avec un fort détachement, descendre à l'entrée de la baie. Les Indiens ne s'opposèrent pas à notre débarquement. Ils formaient deux haies, l'une à droite et l'autre à gauche ; tous étaient armés de massues, de dards, de lances, de frondes, de pierres, d'arcs et de flèches, prêts à fondre sur nous à la moindre alarme. Je fis remplir deux pièces à l'eau, en leur faisant signe que c'était là une des choses dont nous avions besoin. Quelques-uns s'assirent alors, et causèrent paisiblement avec plusieurs d'entre nous. Ils nous dirent que leur île s'appelait *Tanna*.

Le soir, nous vîmes briller la flamme du volcan, et de cinq en cinq minutes nous entendions une explosion. L'air était rempli de fumée et de cendres dont les émanations subtiles

nous causaient beaucoup de douleur, quand elles approchaient de nos yeux. Les ponts, les agrès et toutes les parties du vaisseau furent bientôt remplies de cendres noirâtres, et ce même sable mêlé de fraisil et de pierre ponce, couvrait la côte de la mer.

Le 6, après avoir placé le vaisseau en travers et dirigé l'artillerie de manière à commander tout le havre, je m'embarquai sur trois bateaux avec les soldats de marine et un détachement de matelots. Les deux corps d'Indiens avaient laissé entre eux un espace d'environ trente ou quarante verges, où ils avaient placé des bananes, un igname et deux ou trois racines. Entre ces fruits et la grève, ils avaient (je n'ai jamais su à quelle intention), dressé sur le sable quatre petits roseaux d'environ deux pieds chacun, sur une ligne qui formait des angles droits avec la côte. Le vieillard dont j'ai déjà parlé et deux autres, se tenaient à l'écart et nous invitaient, par signes, à descendre à terre; mais je n'avais pas oublié le piège auquel j'avais failli être pris dans la dernière île. Tous ces apprêts me rendaient soupçonneux. Je répondis, en faisant signe aux deux divisions, composées d'environ neuf cents hommes, de se porter en arrière, et de nous laisser un plus grand espace. Le vieillard parut les y engager;

mais ils n'eurent pas plus de déférence pour lui que pour nous, et se rapprochèrent même encore davantage. Tout nous annonçait qu'ils voulaient nous attaquer à notre descente.

Voyant qu'ils se refusaient à nous laisser le champ libre, je pensai qu'il valait mieux les effrayer que les contraindre à la fuite par des décharges meurtrières. Je fis tirer un coup de fusil sur la division de notre droite, qui était la plus nombreuse; mais l'épouvante ne fut que momentanée. Bientôt ils revinrent de leur frayeur, et nous menacèrent de leurs armes. Un des plus impudens nous montra son derrière, et se frappa les fesses avec la main; ce qui est un signe de défi chez toutes les nations de la mer du Sud. Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fusil; c'était un signal pour le vaisseau, qui à l'instant fit jouer l'artillerie, et le rivage fut bientôt balayé. Je n'ai pas appris qu'il y ait eu aucun Indien tué ou blessé.

Alors nous descendîmes, et marquâmes des limites par une ligne à droite et à gauche. Notre vieil ami était resté seul à son poste, et je reconnus sa confiance par un présent. Paowang (c'était son nom) consentit à ce que nous fissions de l'eau et du bois. Il me pria seulement de ne couper aucun cocotier. Des Naturels revinrent, mais sans chercher à nous nuire. Ils

paraissaient mieux disposés à notre égard, et nous conçûmes l'espérance d'établir avec eux des liaisons d'amitié. L'après-midi, notre ami Paowang nous fit présent d'un petit cochon: ce fut le seul que cette île nous procura.

Le lendemain 7, nous continuâmes à terre nos occupations. Plusieurs Insulaires et surtout les vieillards, nous montraient des dispositions favorables, mais les plus jeunes étaient audacieux et insolens. L'un des plus mutins obligea M. Edgcumbe à lui tirer son fusil chargé à dragée. Cette correction rendit les autres plus circonspects. Tous, au coucher du soleil, se dispersèrent, excepté quelques-uns qui vinrent nous dire qu'ils voulaient aller dormir, et parurent nous en demander la permission. Nous leur fîmes signe de partir, et à l'instant ils nous quittèrent. Nous attribuâmes cette conduite à une espèce de cérémonial; ils ne croyaient apparemment pas qu'il fût honnête de laisser leurs hôtes seuls; ce qui suppose en eux des idées de bienséance et de politesse.

Le 8, les Insulaires parurent tout-à-fait reconciliés avec nous. On me rapporta que des Indiens avaient invité quelques-uns de nos gens à les suivre dans leurs maisons, à condition qu'ils y viendraient nus comme ils étaient eux-mêmes. Il est vraisemblable au moins que leur dessein,

quel qu'il fût, n'était pas de les voler. Plusieurs de nos messieurs firent une promenade sur le côté ouest de la baie, et rencontrèrent des Naturels, dont l'un voulut changer de nom avec M. Forster père : il s'appelait Oomb-Yégau. Ils furent partout reçus avec hospitalité. Les mets leur étaient présentés par les enfans et les femmes. Celles-ci leur parurent en général d'un caractère mélancolique. Elles portaient des chapeaux de natte : la plupart avaient des pierres blanches incrustées dans les narines. Ils remarquèrent que lorsqu'ils offraient un présent à un Insulaire, celui-ci les priait de le mettre à terre : nous ignorons si c'est à la superstition, ou à une idée bizarre de politesse et de propreté, qu'il faut attribuer cet usage.

Le 9, en quittant le rivage, j'emmenai à bord un jeune Indien, appelé Whà à-Gou. Je lui montrai toutes les parties du vaisseau ; mais rien ne fixa un moment son attention, rien ne lui causa la moindre surprise. Il n'avait jamais vu ni chèvres, ni chien, ni chat, et il prenait tous ces animaux pour des cochons, en les appelant *booga*, ou *bougas*. Quelques-uns de ses amis arrivèrent bientôt dans une pirogue, et le demandèrent, probablement par inquiétude pour sa sûreté. Il regarda par le haut des bouteilles ; dès qu'il eut parlé, ils retournèrent au

rivage, et lui rapportèrent aussitôt un coq, une petite canne à sucre, et des noix de cocos, dont il me fit présent. A dîner il ne voulut goûter d'autre viande que du porc salé; mais il mangea volontiers de l'igname, et but un verre de vin. Ses manières à table étaient décentes et gracieuses. La seule chose qui nous déplut, c'est que pour se gratter la tête, il s'enfonçait de tems en tems dans ses cheveux remplis d'huile et de peinture, le petit bâton qui lui servait de fourchette; mais il ne croyait pas en cela manquer à la bienséance : il était, en beaucoup d'autres points, supérieur aux coutumes de son pays.

Ce jeune Indien fut reconnu pour celui qui avait montré tant de sang froid et d'intrépidité lors de la première affaire. Sa physionomie heureuse prévenait en sa faveur. Son caractère était enjoué, et il montrait surtout beaucoup d'intelligence. En voici un exemple. M. Forster et moi, nous trouvâmes, en comparant nos vocabulaires, que nous avions noté le *ciel* sous un mot différent. Nous nous en rapportâmes à notre jeune Indien, pour savoir lequel des deux termes était le véritable. A l'instant, il étendit une de ses mains vers le ciel, et la posa sur un des mots; il agita ensuite son autre main sous lui, et prononça le second mot, en nous faisant comprendre que le premier signifiait proprement le

firmament; et le second, les nuages qui se trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les noms de plusieurs îles voisines : il appelait *Erromango*, celle que j'ai nommée le cap des Traîtres.

Lorsque je retournai à terre, notre ami Paowang arriva avec un présent de fruits et de racines que portaient environ vingt personnes. C'était probablement pour y mettre plus de solennité qu'il employait tout ce cortège. L'un portait un régime de bananes; l'autre un igname; un troisième une noix de coco, etc. etc.: deux hommes auraient porté le tout fort à l'aise.

Des Naturels avec qui je conversai me firent entendre, d'une manière très-intelligible, qu'ils sont antropophages et qu'ils pratiquent la circoncision. Ils entamèrent les premiers cette matière, en me demandant si nous mangions de la chair humaine. Sans cela je n'aurais pas songé à leur faire cette question; on a quelquefois rapporté cet usage à la nécessité; mais les habitans de Tanna ont des cochons, des poules, des racines et des fruits en abondance.

Je fus informé qu'un des travailleurs de la chaloupe qui alla faire de l'eau sur la côte occidentale de la baie, voulant tirer une pierre d'une source, avait ressenti à la main une cha-

leur très-vive. Cette circonstance fit reconnaître plusieurs sources chaudes sur les rochers que la mer laisse à sec pendant les quadratures.

Le 10, M. Wales et deux ou trois autres personnes pénétrèrent dans la contrée : ils arrivèrent à un petit village isolé, dont les habitans leur firent un très-bon accueil. MM. Forster ayant visité la plaine qui se trouvait derrière l'aiguade, y remarquèrent plusieurs étangs d'eau stagnante, où les Insulaires avaient planté une grande quantité d'eddoës (*arum*). Les cocotiers formaient de vastes bosquets composés de différens arbrisseaux et remplis d'une multitude d'oiseaux, surtout de gobe-mouches, de bouvreuils et de perroquets. Il paraît que les habitans de Tanna chassent aux oiseaux, car un des lieutenans tua un pigeon, qui avait deux longues plumes blanches attachées à la queue avec des cordons : il crut d'abord avoir découvert une nouvelle espèce. Des Naturels qui vinrent apprendre à M. Forster que l'un des nôtres avait tué ce pigeon, se servirent d'une langue exactement la même que celle qu'on parle aux îles des Amis. Ils l'employaient sans doute parce qu'ils avaient observé que nous en prononcions plusieurs mots. Ils dirent qu'elle se parlait à l'île d'Erronam située à sept ou huit lieues à l'est de Tanna. Apparemment qu'une

colonie de la race qui habite les îles des Amis et toutes les îles orientales de la mer du Sud, se sera établie sur cette île; ou peut-être les Naturels d'Erronam ont des relations avec ceux des îles des Amis, au moyen de quelques îles qui nous sont inconnues.

Les habitans nous vendirent des ignames, des cannes à sucre, des noix de cocos et des bananes. Ils rejetaient nos outils de fer, et préféraient de petits morceaux de pierre néphrétique de la Nouvelle-Zélande, de nacre de perle, et par dessus tout, d'écaille de tortue. Ils troquèrent leurs armes contre ces derniers bijoux; d'abord ils ne voulurent donner que des dards et des traits, mais ils y ajoutèrent ensuite leurs arcs et leurs massues.

Ils voyaient avec peine que l'on parcourût leur pays. Comme nos messieurs allaient traverser la pointe orientale du havre, quinze ou vingt Naturels se précipitèrent autour d'eux, et les supplièrent de revenir sur leurs pas; ils exprimèrent enfin par signes à nos voyageurs, que s'ils avançaient ils seraient tués et mangés. Les Anglais crurent d'abord qu'on leur annonçait des provisions, et continuèrent leur route; mais les Indiens s'empressèrent de les détromper: ils leur montrèrent par signes, comment ils tuaient un homme, comment ils lui coupaient les mem-

bres, et séparaient la chair de ses os. Enfin, ils se mordirent le bras, pour marquer plus clairement qu'ils mangeaient de la chair humaine.

Cette démonstration fort claire fit rebrousser chemin à nos messieurs, qui se rendirent vers une hutte, à cinquante verges de là, dans un lieu où le terrain commençait à monter; mais se voyant tout à coup menacés par plusieurs Indiens qui s'élancèrent de la hutte, armés, ils ne voulurent pas que la vie de ce peuple fût compromise dans son propre pays, et se retirèrent. Un motif assez important les avait cependant amenés dans ce lieu. Tous les matins, au jour naissant, nous entendions de ce côté un chant solennel et lent qui durait plus d'un quart-d'heure; nous le prenions pour un acte religieux, et pensions qu'un temple était caché dans les bocages. Le soin des Naturels à nous en écarter, nous confirma dans notre supposition.

Revenus sur leurs pas, les Anglais gravirent une petite colline, espérant faire de là quelques observations; mais les Naturels les pressèrent avec plus d'énergie encore de se retirer. Il en fût résulté quelque événement fâcheux, si l'on n'eût rencontré le vieux Paowang, connu par son attachement pour nous. Ce vieillard persuada à ses compatriotes qu'ils n'avaient rien à

craindre, et accompagna les étrangers, qui prolongèrent ainsi librement leur promenade, et entrèrent même dans plusieurs habitations.

Ces cases ne sont, à proprement parler, que de grands hangars. Le toit descend jusqu'à terre : elles sont ouvertes aux deux extrémités. L'élévation du faîte, dans les plus vastes, était de neuf ou dix pieds. Le plancher, entre les toits, avait à peu près autant de largeur. Le hangar avait au moins trente-cinq pieds de long. Sa construction est fort simple : elle consiste en des pieux plantés en terre et joints ensemble, qui se recourbent les uns vers les autres, en deux rangées; des nattes de feuilles de noix de cocos forment la couverture. L'intérieur n'offrait ni meubles, ni ustensiles. Le plancher était couvert d'herbes sèches : au milieu se voyaient trois poteaux de tiges de cocotiers, joints au sommet par des lattes de traverse, et soutenant, jusqu'à neuf ou dix pieds de terre, de petits bâtons, sorte d'échelle à laquelle étaient suspendues de vieilles noix de cocos que l'on conserve ainsi pour faire de l'huile.

Lorsque Paowang eut quitté nos messieurs, des Naturels s'offrirent à les guider, et les conduisirent par un sentier qu'ils assurèrent mener directement au volcan, qu'ils appellent *assoòr*.

Après avoir fait plusieurs milles à travers différens détours, nos Anglais se trouvèrent sur la côte de la mer, au point d'où ils étaient partis, et reconnurent que les Indiens les avaient adroitement écartés de leurs habitations.

CHAPITRE XXIII.

Suite de la Relâche à l'île de Tanna. — Visite au vaisseau. Nouvelle excursion dans le pays. Réunion joyeuse. Chansons des Naturels. Diverses observations. — Incident funeste. Départ — Détails généraux sur les habitans de Tanna. — Recherches et relèvement de toutes les îles que M. de Bougainville a nommées les Grandes Cyclades. Nouvelle dénomination.

Le 13, Paowang vint dîner à bord; je profitai de l'occasion pour lui faire voir différentes parties du vaisseau et nos richesses européennes, espérant que la plupart de ces objets lui paraîtraient d'un grand prix, et que, pour en obtenir, il nous vendrait des rafraîchissemens; mais mon attente fut trompée. Il regarda tout avec la plus profonde indifférence. La seule chose qu'il considéra un instant avec quelque attention, ce fut une horloge de sable qu'il fit tourner deux ou trois fois.

Nous fîmes de nouvelles excursions dans le pays. Les enfans marchaient devant nous, en donnant différentes preuves de leur adresse et de leur agilité. Ils s'exerçaient à tirer leurs arcs. Le trait ne manquait jamais de frapper le but, et arrivait avec tant de force qu'il entrait de

plus d'un pouce dans du bois. Des enfans de cinq à six ans maniaient déjà leurs armes avec succès. Nous nous assîmes au pied d'un arbre. Beaucoup d'habitans se rassemblèrent autour de nous, et furent enchantés de la familiarité avec laquelle nous conversions avec eux. M. Forster fils ayant par hasard fredonné un air, ils le prièrent instamment de chanter. Aucun de nous n'était habile musicien, mais nous satisfîmes tous leur curiosité. Les chansons allemandes et anglaises, surtout celles d'une mesure gaie, leur plaisaient infiniment; les tons suédois du docteur Sparmann obtinrent des applaudissemens universels.

Nous les priâmes de nous donner à leur tour un échantillon de leurs talens: l'un d'eux commença aussitôt un air très-simple, mais harmonieux; nous n'en avions pas entendu un aussi agréable chez les différentes nations de la mer du Sud. A ce premier air en succéda un autre dont la composition était différente, et d'un style sérieux, analogue au caractère de ce peuple. Nous vîmes, en cette occasion, un instrument musical, composé de huit roseaux, comme le syrinx de Tongataboo, avec cette différence, que la grosseur des roseaux décroissait en proportion régulière, et qu'il comprenait une octave. Un vieillard, né à Erromango, s'avançant au milieu

de l'assemblée, chanta aussi une chanson qu'il accompagna de différens gestes qui nous divertirent beaucoup. Son chant ne ressemblait point à celui des Insulaires de Tanna. Les femmes sortirent des huttes et vinrent l'écouter. Elles nous parurent réduites à une espèce de servitude; les hommes n'avaient pour elles aucun égard, et elles obéissaient au moindre signe. Nous fîmes beaucoup de présens aux personnes des deux sexes qui formaient un groupe autour de nous, et entr'autres M. Forster donna une pièce d'étoffe de Taïti à une jolie petite fille qui s'était sauvée en se voyant remarquée, et que son père ne parvint à ramener qu'à force de caresses. Il serait difficile d'exprimer le contentement de cet Indien, à la vue du présent que l'on faisait à sa fille.

Avant notre départ, les femmes allumèrent différens feux dans l'intérieur des huttes et aux environs, et elles se mirent à apprêter leurs soupers. Les Indiens se précipitaient autour de ces feux; il semblait que l'air du soir fût un peu trop froid pour leurs corps sans vêtemens. Quelques-uns avaient, à la paupière, une tumeur, que nous attribuâmes à la fumée au milieu de laquelle ils sont toujours assis : elle obscurcissait tellement leur vue, qu'ils étaient obligés de tourner la tête jusqu'à ce que l'œil fût dans une

ligne horizontale avec l'objet qu'ils voulaient regarder. De petits garçons de cinq ou six ans avaient cette tumeur, ce qui nous fit penser qu'elle se propage peut-être d'une génération à l'autre.

Le lendemain 14, nous partîmes pour aller reconnaître le volcan du plus près qu'il nous serait possible. En y arrivant, nous creusâmes la terre à l'une des crevasses, dans l'endroit le plus chaud, et nous plongeâmes entièrement le thermomètre dans la craie blanche, d'où sortaient les vapeurs. Après qu'il y eut resté une minute, il s'éleva à 210 degrés, ce qui est à peu près la chaleur de l'eau bouillante. Il se maintint à cette hauteur tant qu'il séjourna dans le trou, c'est-à-dire, l'espace de cinq minutes. Dès qu'on l'en sortit, il retomba sur-le-champ à 95 degrés, et peu à peu à 80, point où il était avant l'expérience. La hauteur perpendiculaire de la première solfatara, au-dessus du niveau de la mer, est d'environ 240 pieds.

Le terrain aux environs répandait une odeur sulfureuse : sa surface était recouverte d'une légère croûte, composée de soufre et d'une substance vitriolique. A peu de distance croissaient des figuiers, qui, étendant leurs branches au-dessus de cette terre brûlante, paraissaient se plaire dans ce site desséché. Toutes nos tentes

tives pour approcher de la bouche du volcan furent inutiles. Il eût fallu, pour satisfaire notre curiosité, répandre le sang des Insulaires, et la vie des hommes est plus précieuse que la connaissance de tous les phénomènes de la nature.

Avant cette excursion, quelques-uns de nos messieurs soupçonnaient ces Indiens de pédérastie, parce qu'ils s'étaient efforcés d'attirer dans les bois des gens de l'équipage, et particulièrement l'homme qui portait le sac des plantes de M. Forster. Comme dans cette contrée les femmes sont exclusivement chargées des travaux domestiques, je conjecturai (et je ne fus pas le seul), que les Insulaires s'étaient mépris sur le sexe de ceux qu'ils voulaient entraîner dans la forêt. Cette conjecture était juste, et fut bientôt vérifiée. Le peu de mots que je compris dans leurs discours, me confirma qu'ils prenaient ce domestique pour une femme. Ayant reconnu leur méprise, ils s'écrièrent : *Erramange ! erramange !* C'est un homme ! c'est un homme ! Je ne m'aperçus pourtant pas qu'ils eussent la plus légère notion du penchant odieux dont on les accusait, tant il est facile de se former des idées fausses d'un peuple dont on n'entend pas le langage.

Le 15, nous descendîmes sur la côte orientale, pour reconnaître la position des îles An-

natom et Erronam ou Tootoona. Le temps se trouva si obscurci qu'il nous fut impossible de les découvrir; mais un habitant me donna la vraie direction de ces terres. Nous observâmes que, dans presque toutes les plantations de cannes à sucre, on creuse des fossés de quatre pieds de profondeur, et de cinq ou six de diamètre, qui servent à prendre les rats, dont la multitude y causerait de grands ravages. Les cannes sont plantées fort près les unes des autres, le long des bords, et les rats, en voulant mordre les cannes, manquent rarement de se précipiter dans le fossé.

Le 16, le timon du gouvernail se rompit, et par une négligence inconcevable, nous n'en avions point de rechange à bord. Je fus obligé d'abattre un arbre dans le voisinage. Tandis que nos gens étaient à l'ouvrage, on vint me dire que Paowang était fort mécontent. Je fis aussitôt abandonner l'entreprise, puis allant trouver notre ami, je lui donnai un chien et une pièce d'étoffe, en lui faisant entendre que la grande pagaie du vaisseau s'était cassée, et que j'avais besoin d'un arbre pour la remplacer. J'obtins son assentiment, et tous les Insulaires présens l'appuyèrent d'une voix unanime.

Le 17, je visitai un vieillard, nommé *Geogy* auquel les Naturels donnaient le titre d'Aree-

ké. Je ne m'aperçus pas qu'il jouît de beaucoup d'autorité. Nous nous préparions à quitter cette île ; malheureusement notre bonne intelligence fut encore troublée. Le 19, nos matelots allèrent chercher le reste de l'arbre dont nous avions fait un timon. Quatre ou cinq Indiens s'avancèrent pour examiner où nous voulions mener ces troncs. Comme on ne leur permettait pas de dépasser certaines limites, la sentinelle leur ordonna de se retirer. J'avais les yeux fixés sur eux : voyant le soldat les menacer de son fusil, je m'approchai pour lui faire des réprimandes. Quel fut mon étonnement un instant après d'entendre tirer la sentinelle, sans la plus légère cause ! je vis un Indien grièvement blessé et tous les autres prendre la fuite. Notre chirurgien vint le visiter avec moi, nous le trouvâmes expirant ; la balle lui avait cassé un bras, et était entrée par les fausses côtes, dont l'une était rompue.

La sentinelle prétendit que l'Insulaire avait tendu son arc pour lui décocher une flèche, et qu'elle n'avait fait que le prévenir. Mais en cela le soldat se trompait : les Indiens en nous montrant leurs armes, voulaient seulement nous faire entendre qu'ils étaient armés comme nous ; c'est du moins ce qu'on devait conjecturer, puisque jamais ils ne décochaient leurs flèches.

Ce qui rendait cet accident plus déplorable encore, c'est que l'Insulaire qu'on avait atteint, n'était pas même celui que l'on prétendait avoir provoqué le coup. MM. Forster qui se promenaient alors dans le pays, virent ce malheureux que ses compatriotes tenaient mort entre leurs bras. Les Indiens leur montrèrent sa blessure et leur dirent avec des regards touchans : *il est tué*. Nos messieurs s'étonnèrent eux-mêmes de la modération de ce peuple qui les laissa passer librement, lorsqu'il pouvait les immoler à son juste ressentiment. Quelques-uns même vinrent nous voir dans l'après-midi, et nous promirent de nous apporter des fruits le lendemain ; mais notre prompt départ les en dispensa, cette nuit même nous levâmes l'ancre.

C'est ainsi que nous quittâmes ces Insulaires, leur laissant de nous l'opinion la plus désavantageuse, et devenus réellement coupables au moment même où nous voulions par toutes sortes de marques d'amitié, leur faire oublier les divers actes de violence auxquels leur défiance nous avait d'abord entraînés.

Les productions de cette île sont le fruit à pain, les noix de cocos, un fruit ressemblant à la pêche et qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'est pas bon à manger, et quelques ar-

tres dont le nom m'est inconnu. Il paraît que ces Indiens vivent principalement du produit de la terre; la mer contribue peu à leur subsistance; ou la côte n'est pas assez poissonneuse, ou leurs pêcheurs manquent d'adresse, je ne sais lequel des deux est le véritable motif: l'un et l'autre seraient présumables. Je n'ai vu parmi eux aucune espèce de filets. Ils ne connaissent d'autre manière de prendre le poisson que de le harponner, ils nous voyaient avec étonnement pêcher à la seine.

La petite île d'Immer était probablement habitée par des pêcheurs. Leurs pirogues que nous voyions fréquemment passer de cette île à la pointe orientale du port, étaient d'inégales grandeurs, et composées de plusieurs pièces de bois, grossièrement cousues ensemble avec des tresses de fibres de cocotiers. Quelques-unes des grandes étaient à deux voiles, toutes avaient un balancier.

Nous crûmes, dans les commencemens, que les Naturels de cette île, et ceux d'Erromango, étaient un mélange des habitans des îles des Amis et de Mallicollo. En les observant de plus près nous fûmes convaincus du peu d'affinité qu'ils ont avec les autres tribus. Leur coiffure seulement diffère peu: ils divisent leurs cheveux en petites mèches, autour desquelles ils roulent l'écorce

d'une plante très déliée, jusqu'à un pouce environ du bas ; à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce autour, ce qui produit l'effet de plusieurs petits cordons de cinq à huit ou neuf pouces de longueur, qui tombent des deux côtés de la tête. Quelques-uns, et surtout ceux qui ont les cheveux laineux, les laissent croître sans leur donner de forme particulière, ou se contentent de les relever en touffes. Ils les fixent ainsi avec une feuille, et piquent dedans un petit bâton ou roseau mince d'environ neuf pouces de long, qui leur sert à se gratter : précaution fort utile, car leur tête est remplie de vermine. Ils y ajoutent en guise d'ornement, un autre roseau garni de plumes de coq ou de chouette ; quelques-uns se couvrent d'un chapeau de feuilles de plantain vert, ou de nattes, ceux-ci sont en petit nombre. Il en est qui divisent également leur barbe en cordelettes.

Les femmes et les enfans portent généralement les cheveux courts ; nous vîmes des hommes et des femmes dont les cheveux étaient comme les nôtres ; mais on nous fit entendre que ces gens étaient d'une autre race, et qu'ils venaient d'Erronam. Leurs connaissances géographiques ne passaient pas les bornes de leur horizon.

Les habitans de Tanna sont d'une stature médiocre et fort minces; il en est peu de gros et robustes; mais tous sont pleins de feu et de vivacité. Ils ont le nez large, les yeux grands et doux. Ils excellent à manier leurs armes, et montrent beaucoup d'aversion pour le travail. Ils traitent les femmes comme des bêtes de somme. J'en ai vu une portant un gros paquet ou un enfant sur le dos, et en outre un autre fardeau sous le bras, tandis qu'un jeune homme marchait devant elle, ne tenant à la main qu'une massue ou une lance. Nous avons fréquemment remarqué le long de la plage, sous l'escorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petites troupes de femmes chargées de fruits et de racines. J'ignore pour quelle cause elles marchent ainsi escortées.

Je ne dirai pas que les femmes de cette île sont belles; mais elles m'ont paru assez jolies pour les habitans, et même trop pour l'usage qu'ils en font; elles n'ont d'autre vêtement qu'une corde autour des reins, et quelques brins de paille attachés devant et derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très-foncée, mais qui n'égale pas celle des nègres: ils paraissent plus noirs qu'ils ne le sont réellement, parce qu'ils se barbouillent le visage avec du noir de plomb; ils se servent aussi d'un fard rouge, et d'une autre

sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge et le noir. Ils s'en appliquent de larges couches, non-seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules et la poitrine.

Ces peuples se livrent à l'agriculture. Les autres arts chez eux méritent à peine qu'on en fasse mention. Leurs manufactures se réduisent à une mauvaise espèce de natte, et à une étoffe grossière d'écorce d'arbre, dont ils font leurs ceintures. Leurs armes, malgré les peines qu'ils se donnent pour les polir, sont cependant, à cet égard, fort inférieures à celles des autres nations. Ils comptent beaucoup sur leurs dards, dont la pointe triangulaire a des barbes dentelées. En général les jeunes gens se servent de frondes et d'arcs, et les hommes, d'un âge plus avancé, de massues ou de dards. Leurs traits de bambou ont près de quatre pieds de long; leurs dards ou piques en ont neuf à dix, et seulement un demi-pouce de diamètre. Ils ont des massues de quatre ou cinq formes.

M. Wales ayant passé beaucoup de tems à terre a été plus que nous à portée d'observer l'adresse de ces peuples dans le maniement de leurs armes. Voici en substance comment il s'exprime à ce sujet. « Je considérais tous les récits » d'Homère sur l'habileté de ses héros à lancer

» des traits, comme peu convenables à l'épopée » qu'Aristote restreint à des actions vraisem- » blables. Mais depuis que j'ai vu ce qu'exécu- » tent les habitans de Tanna avec des javelots » de bois, armés de pointes grossières et faciles à » s'émousser, je crois à la possibilité des ex- » ploits surprenans rapportés par le poète grec. » Tous ces effets qu'il dépeint, je les ai remar- » qués. J'ai vu le mouvement circulaire, en- » tendu le sifflement du trait lorsqu'il part; j'ai » observé son frémissement lorsqu'il pénètre la » terre en tombant. C'est bien la manière dont » le guerrier vise et ajuste le but; et cet air » menaçant dont, lorsqu'il marche, il agite son » javelot, etc. »

Ces Indiens grillent ou rôtissent leurs alimens; je n'ai pas remarqué qu'ils eussent de vase pour les faire bouillir. Je ne connais point la forme de leur gouvernement: il paraît qu'ils ont des chefs, mais je crois à ceux-ci fort peu d'influence. Peut-être le vieux Géogy devait-il le titre d'Areeké à son grand âge. J'ai vu souvent cette marque de déférence envers des vieillards : notre ami Paowang ne jouissait sans doute aussi d'aucune autorité réelle, et cependant presque toujours on lui obéissait. Je nommai *Port de la Résolution*, le havre où nous

avions mouillé ; il n'y était encore entré aucun autre vaisseau. On ne peut en trouver un plus commode pour faire de l'eau et du bois.

Le 21, au lever du soleil, je mis le cap au S. O., me proposant d'arriver au sud de Tanna, et plus près d'Annatom, pour observer les terres qui seraient dans cette direction. A six heures, nous doublâmes Erromango, et je fis voile vers l'île Sandwich, afin de la reconnaître mieux que nous n'avions fait. Le lendemain nous découvrîmes les îles d'*Apée*, de *Paoom* et d'*Ambrym*. Nous côtoyâmes la bande S. O. de Mallicollo, à une demi-lieue du rivage. Ces recherches se prolongèrent jusqu'au 23 ; nous vîmes alors un amas d'îles, dont les terres boisées ont peu d'élévation. Le 24, on observa plusieurs pointes avancées d'inégale hauteur, sans pouvoir déterminer si elles étaient liées à la principale terre ; derrière ces îles, est une chaîne de montagnes, terminées par un gros cap. Le beau tems qui accompagna cette navigation, nous montra tout le charme de ces paysages.

Le 25, après avoir doublé le cap, nous aperçûmes une grande et profonde baie que nous jugeâmes être la baie de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, découverte par Quiros. L'après-midi, nous voulûmes la reconnaître, mais la

brise s'éteignit dans un calme, et les lames nous jetaient sur la rive, où les habitans étaient rassemblés en très-grand nombre. Deux pirogues s'en détachèrent; tous les signes possibles d'amitié ne purent inspirer assez de confiance aux Indiens pour les faire approcher de notre bord, et recevoir nos présens. Saisis d'une frayeur subite, ils s'enfuirent.

Le 26, nous étions éloignés de sept à huit lieues du fond de la baie, qui se termine par une terre basse, et derrière laquelle est une plaine très-étendue. J'envoyai alors MM. Cooper et Gilbert, pour prendre les sondes et reconnaître la côte. Dans cet intervalle, trois pirogues à la voile, qui nous suivaient depuis quelque tems, nous joignirent; chacune était montée de cinq ou six Indiens, qui s'avancèrent assez pour recevoir les choses qu'on leur jeta avec une corde. Ils étaient nus, plus robustes et mieux faits que ceux de Mallicollo. Diverses circonstances se réunissaient pour nous faire croire qu'ils appartenaient à quelqu'autre nation. Ils nommèrent les nombres *cinq* et *six* dans la langue d'Annamooka. Quelques-uns avaient les cheveux noirs, courts et frisés, comme les Naturels de Mallicollo; d'autres les portaient longs, ou relevés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes, à la manière des habitans de la Nouvelle-

Zélande : leur parure consistait en bracelets et en colliers. L'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front ; plusieurs étaient barbouillés d'une couleur noirâtre. Je ne leur ai pas vu d'autres armes que des dards et des harpons. Ils nous nommèrent, sans hésiter, les îles que nous leur montrâmes, mais ne voulurent jamais nous dire le nom de la leur : je lui ai donc conservé celui de Terre du Saint-Esprit, que Quiros lui avait donné. Ils recevaient les clous avec un empressement particulier. Quiros laissa peut-être sur cette île des ouvrages en fer qui leur sont devenus précieux. Le retour de nos bateaux les fit enfuir, malgré tous nos efforts pour les retenir et les rassurer.

Je fis voile alors pour sortir de la baie. Pendant une partie de la nuit, la contrée fut illuminée, depuis le rivage jusqu'au sommet des montagnes. Je ne saurais dire à quelle occasion on alluma tous ces feux, mais je ne puis croire que ce fût à cause de nous. Je présume que les habitans défrichaient ainsi les terrains où ils se proposaient de faire des plantations. Quiros, qui eut le même spectacle, pensa d'abord que c'étaient des feux de joie pour célébrer l'arrivée des vaisseaux.

Ce navigateur eut raison de vanter la beauté et la fertilité de ce pays ; il paraît être, en effet,

un des plus beaux du monde. Ses richesses, en productions végétales, auraient, sans doute, beaucoup enrichi nos collections en botanique; c'était, après la Nouvelle-Zélande, la plus grande terre que nous eussions vue, et elle n'a été examinée par aucun naturaliste : mais ces recherches n'étaient que le second objet de notre voyage, et les besoins de l'équipage exigeaient que l'on se hâtât de quitter cette côte.

Je nommai la pointe orientale de cette baie *Cap Quiros*, en mémoire de cet illustre navigateur qui, le premier, la découvrit en 1606. J'appelai la pointe N. O., *Cap de Cumberland*, en l'honneur de son altesse royale le duc de ce nom. Il est probable qu'il n'y a point de terre plus voisine que l'Ile de la Reine-Charlotte, découverte par le capitaine Carteret, et que je crois être l'île Sainte-Croix, de Quiros.

On a long-tems pensé que les îles septentrionales de cet Archipel faisaient partie du continent méridional que jusqu'à ces derniers tems on supposait exister. M. de Bougainville les reconnut en 1768, et débarqua sur une île qu'il nomma Ile des Lépreux. Il trouva que la terre n'était point continue, et ne vit qu'un amas d'îles qu'il appela l'Archipel des Grandes-Gyclades. Comme nous avons déterminé l'étendue et la position de ces îles, et fait la dé-

couverte de plusieurs autres qui étaient restées inconnues, je crois avoir acquis le droit de les nommer : je les désignai sous le nom de *Nouvelles Hébrides*. Elles occupent l'espace de cent vingt-cinq lieues.

Ce groupe, que nous avons rapidement examiné en quarante-six jours, pourra fixer un jour l'attention des navigateurs, surtout de ceux qu'on enverra faire des découvertes dans les différentes parties des sciences ; je ne prétends pas dire qu'ils y trouveront l'or et les perles dont Quiros était obligé de parler, pour exciter à favoriser ses nobles entreprises : ces petits mensonges sont inutiles depuis que plusieurs monarques de l'Europe ont montré qu'ils pouvaient ordonner des expéditions, dans l'unique but de hâter les progrès des connaissances humaines.

CHAPITRE XXIV.

DÉCOUVERTE de la Nouvelle-Calédonie. — Débarquement. Discours des chefs. Détails sur les Naturels. Diverses excursions dans l'île. — Habitations, alimens. Femmes du pays. — Incident survenu à bord.

LE premier septembre, nous perdîmes toutes les terres de vue. Je me proposai de traverser la mer du Sud dans une plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique; mais l'usage des viandes salées, par un climat chaud, avait tellement affaibli l'équipage, que je fus obligé de renoncer à mon projet; et d'ailleurs, après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre où aucun navigateur européen n'avait encore abordé. Quelques passages aperçus à l'ouest de cette terre, nous empêchaient de distinguer si elle était continue, ou formée par un groupe d'îles; elle paraissait se terminer au sud-est par un grand cap, que j'appelai *Cap Colnett*, du nom d'un de nos *midshipmen*, qui, le premier, en eut connaissance. Plusieurs tourbillons de fumée que nous

vîmes sur la côte, nous prouvaient qu'elle était habitée.

Nous arrivâmes, le 5, à un passage qui avait l'apparence d'un bon canal. Je voulais y atterrir, non-seulement pour reconnaître le pays, mais plus encore pour y observer une éclipse de soleil, qui devait bientôt arriver. Je fis en conséquence mettre le vaisseau en panne, et j'envoyai deux bateaux armés sonder le canal. Sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues s'avançaient ; mais probablement nos bateaux les alarmèrent, car elles s'enfuirent à toutes voiles sur les récifs, où nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce n'était qu'une terre basse, sans interruption. Cependant nous apprîmes, par la suite, que l'extrémité occidentale formait une île connue sous le nom de *Bulabea*.

Au signal de nos bateaux, nous entrâmes dans le canal. A peine eut-on jeté l'ancre que nous fûmes environnés de seize ou dix-huit pirogues, montées d'une foule d'Indiens qui, la plupart, étaient sans armes. Ils n'osèrent d'abord trop approcher du vaisseau. Nous leur descendîmes des présens au bout d'une corde, à laquelle ils attachèrent, en échange, des poissons tellement gâtés, que l'odeur en était insupportable. Enfin, deux Indiens se hasardè-

rent de monter à bord, et bientôt tous les autres les suivirent. Quelques-uns se mirent à table avec nous. Ils ne furent pas tentés de goûter à notre soupe aux pois, ni aux viandes salées, mais ils mangèrent des ignames. Ils nommaient ces fruits *oobée*. Toutes les parties du vaisseau excitaient leur curiosité. Ils le visitèrent entièrement, et en témoignant une grande surprise. Les chèvres, les cochons, les chiens et les chats étaient pour eux des êtres si nouveaux, qu'ils n'avaient pas même de termes pour les nommer. Ils faisaient grand cas des clous et des pièces d'étoffe. Ils estimaient surtout celles qui étaient rouges : cette couleur leur plaisait généralement, mais ils ne nous offraient rien en échange.

Après le dîner, nous allâmes à terre avec deux bateaux armés. Un de ces Insulaires s'était attaché à moi de son propre mouvement, et il nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'habitans, qui nous reçurent avec des acclamations de joie et cette surprise naturelle à un peuple qui voit des hommes et des objets dont il n'avait pas encore d'idée. Mon nouvel ami me présenta des vieillards qui étaient des personnages de considération, et auxquels je fis des présens. Il me retint la main, lorsque je voulus en donner à quelques femmes placées

derrière la foule. Nous trouvâmes un chef, nommé *Téa-Booma*, qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Dix minutes après notre débarquement, il ordonna de faire silence, et tout le peuple lui ayant obéi, il prononça une courte harangue. Il l'eut à peine achevée, qu'un autre chef imposa silence à son tour, et fit un second discours. Ces harangues consistaient en courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards répondaient par des signes de tête, et une espèce de murmure qui sans doute était une marque d'approbation ou une réponse à des questions qu'il avait proposées. Au surplus, il nous fut impossible de rien comprendre à ces discours qui vraisemblablement ne contenaient rien que de favorable pour nous.

Quelques Insulaires étaient affectés d'une espèce de lèpre, et avaient les jambes et les bras d'une grosseur prodigieuse. Ils étaient entièrement nus, à cela près d'un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, et un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuierqu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le nom de voile : il est plus déshonnête que décent. Ce même voile est souvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui est autour de leur cou.

Quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, et de la forme d'un bonnet de hussard : ceux des chefs étaient ornés de petites plumes rouges; de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. L'extrémité inférieure de leurs oreilles est d'une longueur excessive, et tout le cartilage est fendu en deux, comme aux Naturels de l'île de Pâques. Ils y suspendent une grande quantité d'anneaux d'écailles de tortue, à la mode des Insulaires de Tanna, ou ils insèrent dans le trou un rouleau de feuilles de cannes à sucre.

Dès que je fis entendre que nous avions besoin d'eau, les uns montrèrent l'est et d'autres l'ouest. Mon ami s'offrit à nous servir de guide, et s'embarqua avec nous. Nous rangeâmes la côte l'espace d'environ deux milles, et nous arrivâmes à une source d'eau douce. Le sol des environs était en très-bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames et d'autres racines. Du milieu de ces belles plantations, s'élevaient des cocotiers, dont les branches épaisses ne paraissaient pas fort chargées de fruits. Nous entendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les habitans faisaient cuire alors des racines dans une jarre de huit ou neuf pintes. Nous ne doutâmes

point que ce vase de terre ne fût de leur façon. M. Forster tira un canard, ce fut le premier usage que ce peuple nous vit faire de nos fusils. Mon ami voulait qu'on lui donnât cette arme à feu; quand nous fûmes à terre, il en fit de grands récits à ses compatriotes.

Les femmes et les enfans vinrent familièrement autour de nous, et sans témoigner la moindre défiance. Le teint des femmes était en général d'un châtain foncé, ou couleur de mohogany brun; leur stature était moyenne: elles avaient les formes un peu grossières; mais elles étaient robustes. Leur vêtement les défigurait au point qu'on les croyait accroupies; il consistait en un jupon court, ou plutôt une frange de cordelettes d'environ huit pouces, repliées plusieurs fois autour de la ceinture. Ces cordelettes, placées les unes au-dessus des autres, formaient autour du corps une espèce de couverture qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuisse. Ces femmes portaient, comme les hommes, des coquillages, des pendans d'oreilles. D'autres avaient trois lignes noires, tracées longitudinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton. Ce tatouage se fait de la même manière qu'aux îles des Amis et de la Société.

Les huttes, situées à environ dix verges des bords

de la rivière sur un petit monticule, avaient la forme d'un cône tronqué, et environ dix pieds de hauteur. Leur charpente consistait en bâtons entrelacés comme des claies; elles étaient couvertes de nattes, et ensuite de paille soigneusement arrangée; il n'y avait de jour que par un trou d'environ quatre pieds de haut, de sorte que les Indiens n'y entraient ou n'en sortaient qu'en se baissant. Nous les trouvâmes remplies de fumée; nous y vîmes un monceau de cendres qui nous fit présumer qu'on était obligé d'allumer du feu pour chasser les moustiques. Ces insectes infectent les marais des environs: comme le tems était un peu froid, nous en aperçûmes peu. Les cabanes étaient environnées d'un petit nombre de cocotiers, de cannes à sucre, de bananes et d'eddoës, au pied desquels les Naturels amenaient de l'eau par de petites tranchées. Un Indien, nommé *Hébaï*, paraissait être le principal personnage de toutes les familles rassemblées dans ce canton. Nous lui fîmes des présens, et nous revînmes à bord un peu avant le coucher du soleil. Cette petite excursion nous fit juger que ce peuple n'avait guère reçu de la nature qu'un excellent caractère. Sa pauvreté ne nous permettait d'en attendre autre chose, que la permission d'examiner le pays tout à notre aise.

Le lendemain, nous reçûmes la visite de plusieurs centaines d'Indiens. Les uns arrivaient en pirogues, les autres à la nage. Dans chaque canot se voyait un feu allumé sur des pierres. Quelques femmes accompagnaient les hommes, mais elles ne vinrent point à bord.

Ce même jour, M. Wales et le lieutenant Clarke allèrent sur la petite île, faire les préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse de soleil qui devait arriver l'après-midi. Je m'y rendis moi-même alors; l'éclipse commença vers une heure, mais les nuages ne nous permirent pas d'en observer le commencement. Nous fûmes plus heureux pour la fin. Elle fut déterminée en tems moyen par M. Wales avec une lunette achromatique de trois pieds et demi, de Dollond, à 3 h. 28′ 49″ $\frac{1}{4}$; par M. Clarke, avec une lunette de deux pieds, de Bird, à 3 h. 28′ 52″ $\frac{1}{4}$; et par moi, avec une lunette de 18 pouces, de Watkins, à 3 h. 28′ 53″ $\frac{1}{4}$.

La latitude du lieu de l'observation se trouva de 20^{d} 17′ 39″ sud. La longitude, d'après les distances de la lune et du soleil, de la lune et des étoiles, résultat moyen de quarante-huit observations consécutives, fut de 164^{d} 41′ 21″, à l'est; et, d'après la montre marine, de 163^{d} 58′ 0″. M. Wales mesura la quantité de

l'éclipse avec un quartier de Hadley, méthode qui n'avait pas encore été pratiquée, et qui donne un grand degré de certitude. Nos observations terminées, quelques-uns de nos messieurs se rendirent à un ruisseau que l'on avait découvert sur cette île, et où l'on remplissait nos futailles. Ils trouvèrent sur ses bords, garnis de mangliers, plusieurs arbres et arbrisseaux qui leur offrirent des richesses en histoire naturelle.

La conduite amicale des Naturels leur rendit cette promenade très-agréable. Ils rencontraient communément deux ou trois maisons situées les unes près des autres, sous un groupe de figuiers élevés, dont les branches enlacées formaient par-dessus une voûte épaisse et ombreuse, en répandant tout autour une douce fraîcheur. Les habitans, assis au pied de ces arbres, s'y entretenaient familièrement avec nos Anglais. Ils leur apprirent quelques mots de la langue du pays; elle n'avait aucun rapport avec celles des autres îles. Ces Insulaires étaient d'un caractère doux et pacifique, mais d'une extrême insouciance : rarement ils nous accompagnaient dans nos courses. Si en passant près de leurs huttes, nous leur adressions la parole, ils nous répondaient volontiers; mais si nous poursuivions notre chemin sans leur parler, ils ne faisaient pas d'attention à nous. Les femmes montraient cepen-

dant un peu plus de curiosité, elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer; mais elles ne consentaient à venir auprès de nous, qu'en présence des hommes. Ces Indiens ne parurent ni mécontens ni effrayés de ce que nous tirions des coups de fusil sur les oiseaux; au contraire, quand nous approchions de leurs maisons, les jeunes gens ne manquaient pas de nous en montrer, pour avoir le plaisir de nous voir faire usage de nos armes.

Le 7, je m'embarquai avec plusieurs personnes, pour prendre une idée générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous annonçâmes notre dessein aux Insulaires; et deux d'entre eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes, par des chemins assez praticables. Presque tous les Indiens que nous rencontrions, nous suivaient; de manière que nous fûmes bientôt environnés d'un nombreux cortège. Lorsque nous eûmes atteint le sommet de l'une des montagnes, nous aperçûmes la mer en deux endroits. Cette découverte nous fut d'autant plus utile, qu'elle nous fit juger de la largeur de la contrée: dans cette partie, elle n'excédait pas dix lieues. Entre la chaîne de montagnes sur laquelle nous étions et d'autres peu éloignées, est une grande vallée, dans laquelle serpente une rivière: sur ses bords

se voient diverses plantations, et quelques villages dont, chemin faisant, nous avions rencontré les habitans. Il se trouvait des Naturels en plus grand nombre au sommet de la chaîne, d'où vraisemblablement ils considéraient le vaisseau.

Les montagnes et les lieux élevés ne sont, pour la plupart, susceptibles d'aucune culture; ce ne sont proprement que des masses de rochers, dont plusieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre est desséché ou brûlé par les rayons du soleil. En général, cette contrée ressemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-Hollande, situés dans le même parallèle; plusieurs des productions naturelles paraissent y être les mêmes; les forêts et même les récifs de la côte offraient une conformité qui frappait tous ceux qui avaient vu les deux pays. Notre guide nous conduisit ensuite à travers des plantations, dont l'excellente distribution annonçait beaucoup de soin et de travail. On voyait des champs en jachère, d'autres récemment défrichés, d'autres enfin en pleine culture. La première chose qu'ils font, pour défricher un terrain, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Comme à tous les Insulaires de la mer du Sud, les engrais leur sont absolument inconnus: ils laissent reposer leurs terres lorsqu'elles sont épuisées.

Nous trouvâmes sur la grève, une grande masse irrégulière de rocher de dix pieds cubes: c'était une pierre de corne d'un grain ferme, étincelante de grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles: cette découverte, jointe à quelques autres observations, prouverait qu'il y a sur cette île des minéraux précieux. Nous trouvâmes dans les forêts de jeunes arbres à pain, qui nous parurent être venus sans culture. M. Forster y recueillit une plante de l'espèce de la *fleur de la passion*: on croyait qu'elle ne croissait qu'en Amérique. M. Forster entra dans une hutte où se trouvaient trois femmes, l'une d'un moyen âge, la seconde et la troisième un peu plus jeunes: elles allumaient du feu sous un de ces grands pots de terre dont on a parlé plus haut. Dès qu'elles l'aperçurent, elles lui firent signe de s'éloigner; mais voulant connaître la manière dont elles préparaient leurs alimens, il s'approcha. Le vase était rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles de petits iguames étaient enveloppés. Ce fut avec peine qu'elles lui permirent de faire cet examen. Elles le supplièrent ensuite de s'en aller; montrèrent des cabanes voisines, en se passant, à différentes reprises, les doigts sur le gosier, comme pour faire entendre que si on les surprenait ainsi seules avec

un étranger, on les étranglerait. Il les quitta donc, et jeta en passant un coup d'œil furtif dans les autres cabanes : elles étaient entièrement vides. Les femmes des environs de l'aiguade étaient moins timides. Elles venaient dans la foule, provoquaient nos matelots, les invitaient à les suivre derrière les buissons, et dès qu'ils en approchaient, elles s'enfuyaient avec agilité, riant de bon cœur du tour qu'elles avaient joué.

Mon secrétaire acheta un poisson qu'un Indien avait harponné dans les environs de l'aiguade. Ce poisson, d'une espèce absolument nouvelle, avait quelque ressemblance avec ceux qu'on nomme *soleils*. Nous le rapportâmes au genre *tétradon* de Linnée. Sa tête était hideuse, grande et alongée. Je ne soupçonnai pas qu'il eût rien de vénéneux, et j'ordonnai qu'on le servît dès le soir même à table. Heureusement le tems de le dessiner et de le décrire, ne permit pas qu'il fût cuit, et l'on n'en servit que le foie; M. Forster et moi, nous fûmes les seuls qui en mangeâmes. Dans la nuit, nous éprouvâmes une défaillance extrême. J'avais presque perdu le sentiment du toucher : un pot plein d'eau et une plume étaient dans ma main du même poids. L'émétique et une sueur abondante nous tirè-

rent d'affaire. Un des cochons qui le matin avait mangé les entrailles, fut trouvé mort. Quand les habitans vinrent au vaisseau, et qu'ils aperçurent le poisson, ils en montrèrent de l'horreur, en faisant entendre que c'était une nourriture malsaine ; mais ils n'avaient rien dit en le vendant, ni même après qu'on l'eut acheté.

CHAPITRE XXV.

SUITE du séjour à la Nouvelle-Calédonie. — Présent qui étonne un chef. — Indiens prêts à se fâcher. Manière dont les femmes sont traitées. — Ruse ingénieuse d'un Insulaire. — Les Anglais passent pour Antropophages. Cook introduit chez le roi avec deux cochons — Départ. — Nouveaux détails sur le pays et ses habitans. — Relèvement d'une partie des côtes. — Ile des Pins.

J'APPRIS, le 8, que le chef Tea-Booma, était venu m'apporter un présent d'ignames et de cannes à sucre. Je lui envoyai, en retour, deux jeunes chiens, un mâle et une femelle. Le chien était blanc, tacheté de feux, et la chienne, d'un poil entièrement roux. Ces circonstances ne sont pas inutiles à rapporter, puisque ces deux animaux propageront probablement leur espèce dans cette contrée. Tea-Booma ne pouvait se persuader qu'on lui donnât ces deux chiens; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, et les emmena aussitôt dans son habitation.

L'après-midi du 9, on remarqua sur le rivage, et ensuite près du vaisseau, un Indien aussi blanc qu'un Européen. Je ne l'ai point

vu; mais, d'après le rapport qu'on m'en fit, il est certain que sa blancheur provenait de quelque maladie. Nous avions déjà trouvé de pareils hommes à Taïti et aux îles de la Société. Quelques-uns de nos messieurs en rencontrèrent un qui était blond et dont le visage beaucoup plus blanc que celui de ses compatriotes, était parsemé de taches de rousseurs. La faiblesse des organes, et surtout celle des yeux, dans les individus anomales qu'on a trouvés chez les Nègres d'Afrique et les habitans d'Amérique, des Moluques et des îles Tropiques de la mer du Sud, ont fait croire qu'une maladie du père et de la mère a occasionné ces variétés; mais nos messieurs n'aperçurent dans leur Indien aucun symptôme de faiblesse ou de défaut dans la vue. Une autre cause devait donc avoir produit la couleur de ses cheveux et de sa peau. Un d'eux lui coupa une touffe de cheveux, et en fit autant à un Insulaire d'un teint ordinaire. Les deux Naturels furent tentés de se fâcher à cet excès de liberté de la part des étrangers, mais quelques bagatelles leur firent aisément oublier ce qui manquait à la symétrie de leur coiffure.

Nous remarquerons que les hommes de la Nouvelle-Calédonie ont encore moins d'égards pour leurs femmes que les habitans de Tanna; elles

se tenaient toujours éloignées d'eux, et paraissaient craindre de les offenser, même par leurs regards, ou par leurs gestes : plusieurs traînaient sur leur dos des fagots de bois à brûler, tandis que leurs maris oisifs les regardaient avec une paisible indolence.

Les bateaux que j'avais envoyés à l'ouest, revinrent dans la soirée et m'instruisirent des circonstances suivantes. Le matin même du jour de leur départ, ils avaient pris terre pour arriver à une hauteur d'où la vue commandait toute la côte. M. Gilbert avait cru la voir se terminer à l'ouest ; mais M. Pickersgill n'était pas de cette opinion. De ce lieu, ils se rendirent à Balabéa, qu'ils n'atteignirent qu'après le coucher du soleil ; comme ils en partirent le lendemain avec le crépuscule, leur expédition devint inutile ; les deux jours suivans furent employés à regagner le vaisseau. Un des bateaux fit subitement une voie d'eau, et fut au moment de couler bas ; on fut obligé de jeter beaucoup de choses par dessus bord, avant de parvenir à l'étancher. Teaby, chef de Balabéa, ainsi que les habitans, fit aux Anglais l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les officiers tirèrent une ligne, et avertirent les Naturels de ne point passer outre. Les Indiens se conformèrent à cette défense, mais

bientôt après, l'un d'eux sut la tourner à son avantage. Il avait quelques noix de cocos qu'un des nôtres voulait lui acheter, et que lui ne se souciait pas de vendre. Voyant que l'acheteur le poursuivait opiniâtrement, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, et enjoignit à son importun de ne pas dépasser sa ligne de démarcation. Elle fut respectée. Cette riposte ingénieuse fait honneur à l'intelligence de cet Indien.

En débarquant, M. Pickersgill trouva l'aspect du pays, vers l'extrémité nord-ouest de l'île, assez semblable à la partie qui faisait face à notre mouillage ; mais il y était plus fertile, plus cultivé, et les cocotiers y étaient en plus grand nombre. L'un des Naturels qui le suivit à Balabéa, s'appelait Boobik. C'était un homme facétieux, et, à cet égard, fort différent de la plupart de ses compatriotes. D'abord il causa beaucoup ; mais lorsque les vagues s'élevèrent et revinrent se briser sur le bateau, il devint silencieux, et se glissa sous la banne de la chaloupe, pour se mettre à l'abri des vagues et du froid.

Les Naturels de Balabéa sont évidemment de la même race d'hommes que ceux de la Nouvelle-Calédonie ; leur caractère est aussi bon ; ils échan-

gèrent volontiers leurs armes contre de petits ouvrages en fer, et des étoffes de Taïti. Le soir, le détachement se retira sous les buissons, et soupa du poisson qu'il avait acheté. Quelques Insulaires qui restèrent avec M. Pickersgill parlèrent d'une grande terre située au nord, et nommée *Mingha*, dont les habitans étaient leurs ennemis et fort adonnés à la guerre. Ils indiquèrent aussi un mondrain où était enterré un de leurs chefs qui avait été tué par un de ces voisins redoutables. Vers la fin du souper, les Indiens ayant vu quelques-uns des matelots ronger un os de bœuf, se mirent à causer entre eux d'un ton de voix fort élevé, et avec beaucoup d'agitation; ils regardaient nos gens d'un air de surprise et de dégoût, et témoignèrent par leurs signes qu'ils les soupçonnaient de manger de la chair humaine. M. Pickersgill essaya de les détromper, mais il ne put se faire comprendre; et cela eût été difficile, puisque ces Insulaires n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie.

La chaloupe n'ayant pas été suffisamment réparée, M. Pickersgill fut obligé de débarquer avec quelques autres personnes sur la Nouvelle-Calédonie; il ne laissa que les rames dans le bâtiment, et fit près de vingt-quatre milles à pied, jusqu'à ce qu'il eût atteint le travers du vais-

seau. Un des aides du chirurgien rassembla dans cette excursion une quantité prodigieuse de coquillages nouveaux et curieux et plusieurs espèces de végétaux, différant de tous ceux que l'on avait trouvés dans les autres cantons.

Le 12, j'ordonnai au charpentier de réparer la voie d'eau de la chaloupe, et aux travailleurs de faire la quantité d'eau nécessaire pour remplacer celle qu'on avait consommée les trois jours précédens. Comme le chef Tea-Booma n'avait point reparu, depuis que je lui avais fait présent des deux chiens, et que je desirais propager aussi sur cette terre la race des cochons, j'embarquai dans ma chaloupe un verrat et une truie, et j'allai à la crique des mangliers pour y trouver mon ami et lui faire ce nouveau don. A notre arrivée, il était absent; et comme il ne revenait pas, je résolus de mettre les cochons sous la garde du plus distingué des Insulaires qui étaient présens. Je les présentai donc à un vieillard dont la mine respectable m'inspirait la plus grande confiance; mais secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, de reprendre ces animaux, parce qu'il en avait peur. Il faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante, et que ceux qui n'en ont jamais vu ne doivent pas en être enthousiasmés.

Cependant je persistais à les laisser. Les vieillards alors délibérèrent entr'eux sur ce qu'ils devaient faire, et notre guide me dit ensuite de les envoyer à l'*Alée-Kée*. Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation de ce chef, que nous trouvâmes assis au milieu d'un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mûr. Je fus introduit, moi et mes cochons, et civilement invité à m'asseoir. Je me mis aussitôt à vanter l'excellence des deux quadrupèdes, et m'efforçai de faire entendre combien d'une seule portée la femelle donnerait de petits, qui venant eux-mêmes à se multiplier, propageraient bientôt leur espèce. C'est ainsi que j'exagérai la valeur de ces animaux, pour engager les Indiens à leur donner les plus grands soins, et je crois qu'à cet égard mon zèle a obtenu un plein succès. Dans cet intervalle, deux personnes, qui avaient quitté la compagnie, revinrent avec six ignames qu'elles me présentèrent. Je pris aussitôt congé du roi, et je retournai à bord.

J'ai déjà observé qu'il y avait un petit village sur les bords de cette crique ; je le trouvai beaucoup plus grand que je ne l'avais jugé d'abord. L'espace de terrain cultivé dans les environs occupe assez d'étendue. La distribution en est très régulière. On y voit des plantations d'ignames, de cannes à sucre, de bananes et de

racines, qu'ils appellent *taro* ou *eddy*. Les champs d'eddy étaient industrieusement arrosés par des rigoles pratiquées depuis le principal ruisseau qui coule des montagnes, et conduites par des sinuosités à travers les plantations.

Ces racines se cultivent de deux manières. Quelques-unes sont dans un terrain horizontal qui a la forme d'un carré ou d'un parallélogramme. Le sol est plus bas que les terres adjacentes, de sorte qu'on peut y introduire sur les plantes autant d'eau qu'on le desire. J'ai communément vu sur ces carrés deux ou trois pouces d'eau. Je ne sais pas si cela est toujours indispensable. D'autres racines sont sur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, et hautes de deux ou de deux et demi. Au milieu de la planche, est une rigole étroite où coulent les eaux qui doivent arroser les racines de chaque côté de ce petit canal; et les eaux sont si judicieusement distribuées, que le même courant arrose plusieurs planches. Ces planches, relevées en anse de panier, servent quelquefois à séparer les plantations horizontales; et quand cette méthode est employée, ce qui arrive lorsqu'il faut réserver un sentier ou quelque passage, on ne perd pas un seul pouce de terrain. Peut-être que la différence des racines plantées, sui-

BIBLIOTEKA CENTRALNA

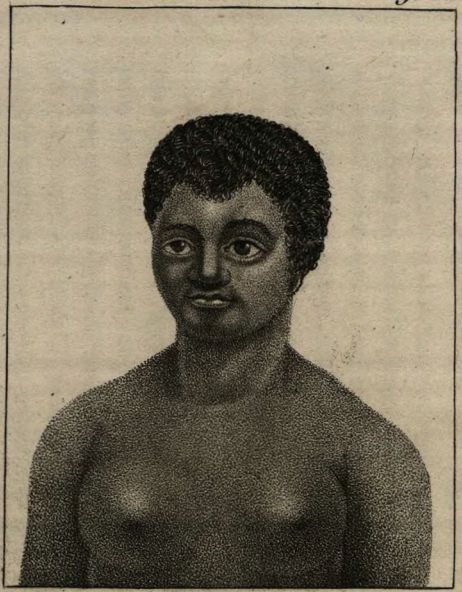
vant l'une et l'autre méthodes, rend ces deux préparations nécessaires. Elles ne sont pas toutes d'une même couleur; il en est d'un goût plus succulent que d'autres, mais elles sont très-saines et très-nourrissantes. Les têtes de ces racines fournissent encore une bonne espèce de légume que mangent les Naturels.

Après avoir examiné les marais et les plantations, nous parvînmes à une maison isolée. Des palissades l'entouraient, et par derrière était un rang de colonnes de bois, chacune avait environ un pied carré de large et neuf de haut. Le sommet représentait une tête humaine grossièrement sculptée. Nous y trouvâmes un vieillard solitaire qui, en nous montrant ces colonnes, nous fit signe que c'était son cimetière.

Nous rencontrâmes ensuite des Naturels, et surtout des femmes, qui défrichaient et bêchaient une pièce de terre marécageuse, apparemment pour y planter des ignames et des eddys. Elles se servaient d'un instrument dont le bec était recourbé et pointu. Ce même instrument semble leur servir aussi d'arme offensive. Le sol est d'une qualité si maigre, que sa culture exige des soins extraordinaires.

L'après-midi, je retournai à terre. Je fis graver sur un grand arbre, voisin de l'aiguade, une inscription qui contenait le nom du vais-

Homme et femme de la Nouvelle Calédonie.



Leur taille est de six pieds quatre pouces .....

seau, la date de notre arrivée, etc. J'avais observé cette formalité sur toutes les nouvelles terres que nous avions reconnues.

Il fallait enfin quitter ces parages. Nous prîmes congé de nos amis, et nous retournâmes au vaisseau, où j'ordonnai les dispositions nécessaires pour partir le lendemain. Avant d'exposer le résultat de nos tentatives pour reconnaître les côtes de cette contrée, je vais donner quelques nouveaux détails sur la Nouvelle-Calédonie et ses habitans.

Les indigènes sont robustes, actifs, bien faits, paisibles et civils. Une qualité rare qui les distingue des autres nations de cette mer, c'est qu'ils n'ont pas le moindre penchant au vol. Ils sont à peu près de la même couleur que les habitans de Tanna; mais ils ont des traits plus réguliers, un air plus agréable. Leur taille est plus haute et annonce plus de vigueur. Il en est qui ont six pieds quatre pouces. Quelques-uns ont les grosses lèvres, le nez aplati, et toute la physionomie des Nègres; ils en ont la chevelure laineuse, et comme eux, sont dans l'usage de se peindre le visage avec une couleur d'un noir luisant. En général, leurs cheveux, comme leur barbe, sont noirs. Ils ont pour les arranger une sorte de peigne dont les dents sont de petits bâtons d'un bois dur, de la grosseur des aiguilles

à tricoter, et de la longueur de neuf à dix pouces. Ces dents, qui sont quelquefois au nombre de vingt, sont liées ensemble à une des extrémités, et parallèlement l'une de l'autre à la distance d'une ligne ; les autres extrémités, qui sont un peu pointues, s'ouvrent comme les branches d'un éventail. Ce peigne, dont ils se servent pour se gratter et faire tomber leur vermine, est toujours attaché à leurs cheveux sur un côté de la tête. Les habitans de Tanna ont bien un instrument pareil et destiné au même usage, mais il n'a que trois ou quatre dents fourchues, et ce n'est même quelquefois qu'un petit bâton pointu.

Les Calédoniens ont pour la plupart des ulcères aux pieds et aux jambes, et presque tous le scrotum enflé. J'ignore si ce gonflement provient de quelque maladie, ou du pagne qu'ils portent comme les Insulaires de Tanna et de Mallicollo. Quelques-uns avaient sur la tête un grand bonnet noir de forme cylindrique. Cet ornement, très-considéré parmi eux, paraît réservé aux chefs et aux guerriers. Des feuilles de gros papier qu'ils recevaient dans nos échanges étaient aussitôt employées à se faire de semblables bonnets.

Le vêtement des femmes consiste en une jupe courte de fibres de bananiers, attachée à un

cordon qu'elles se nouent autour des reins. Les filamens extérieurs sont teints de noir, et la plupart garnis de nacre de perle sur le côté droit. Les deux sexes se parent également de pendans d'oreilles d'écaille de tortue, de bracelets ou d'amulettes. Les bracelets se portent au-dessus du coude. Cette nation me paraît une race mitoyenne entre celle de Tanna et celle des îles des Amis, ou entre les Naturels de Tanna et ceux de la Nouvelle-Zélande. Elle a même quelque chose des trois, et ce pourrait bien n'être qu'un mélange. Les Calédoniens ont plus de douceur et d'affabilité que les habitans des îles des Amis.

Leur grande quantité d'armes offensives porte à croire que, malgré leur caractère pacifique, ces peuples sont quelquefois en guerre. Ces armes sont des massues, des lances, des dards et des frondes. Quelques-unes de ces massues ressemblent à une faux, et d'autres à une hache. Ils polissent les pierres qu'ils lancent, et leur donnent à peu près la forme d'un œuf également gros par les deux bouts.

Les maisons sont, pour la plupart, construites sur un plan circulaire ; elles ressemblent à des ruches d'abeilles. L'entrée est un long trou carré, précisément de la grandeur qu'il faut pour admettre un homme plié en deux. Du

plancher à la naissance du toit, la hauteur est de quatre pieds et demi ; mais le toit, qui est d'une grande élévation, se termine par une pointe que forme un poteau orné de bas-reliefs ou de coquillages ; d'autres poteaux soutiennent dans l'intérieur des échafaudages de lattes, sur lesquels ils placent leurs provisions. Des nattes étendues, çà et là sur le plancher, servent de siége pendant le jour, et de coucher pendant la nuit. Chaque habitation a deux foyers, dont l'un est toujours allumé. Comme la fumée n'a d'autre issue que la porte, toute la maison est si chaude et remplie d'une vapeur si épaisse, que n'étant pas habitués à une pareille atmosphère, il nous était impossible d'y rester un moment.

Leurs ustensiles de ménage se réduisent à très-peu de chose : j'ai parlé d'une jarre de terre dans laquelle ils cuisent leurs alimens, c'est ce qu'ils ont de plus remarquable. Le feu de la cuisine est en dehors et en plein air. Sur le foyer sont trois ou cinq pierres pointues, qui soutiennent leurs jarres. Ils ne se nourrissent que de racines, de poissons, et de l'écorce d'un arbre qu'on dit croître aux Indes Occidentales. Ils font griller cette écorce, et en mangent continuellement des morceaux. Le goût en est fade et insipide ; cependant quelques-uns de nos

gens trouvaient du plaisir à en mâcher. L'eau est leur unique boisson.

Si nous jugions de la population de cette contrée par la quantité d'habitans que nous voyions journellement, nous pourrions la croire très-considérable ; mais il est probable que notre relâche attira, des divers points, la majeure partie des Insulaires. Ce pays est peuplé en raison de ses productions. La plupart des cantons ne consistent guère qu'en montagnes, où le roc est à peine couvert d'un peu de terre que les rayons du soleil dessèchent continuellement ; et l'herbe qui y croît devient inutile chez un peuple qui n'a point de bétail. Sans doute la mer dédommage ces Insulaires de la stérilité de leur sol ; la côte ne peut manquer d'être poissonneuse.

Nous n'avons jamais pu savoir comment l'île entière est appelée par les habitans. Ils la divisent en districts, dont ils nous donnaient toujours les noms : peut-être la grande étendue de ce pays les a-t-elle empêchés de le comprendre sous une dénomination générale. Chaque canton reconnaît un chef. Tea-Booma gouvernait le district où nous débarquâmes, mais sa résidence était de l'autre côté des montagnes. Cet éloignement nous priva de le voir plus souvent, et nous ne pûmes juger de son autorité. Il pa-

raît que le mot *Tea* annonce le rang, et se joint au nom de tous les chefs. Mon ami m'appelait *Tea-Cook*.

Ces Indiens enterrent leurs morts. Quelques personnes de l'équipage ont visité des cimetières, et remarqué le tombeau d'un chef qui avait perdu la vie dans une bataille. Ce mausolée ne ressemblait pas mal à une grande taupinière. Il était décoré, tout autour, de lances, de dards et d'autres armes plantées verticalement en terre.

Leurs pirogues diffèrent peu de celles des îles des Amis ; mais elles sont d'une construction lourde et grossière. Celui qui manœuvre est debout derrière l'aviron, et pousse à force de bras, sa pirogue en avant. Cette manière de faire route n'est pas expéditive; et, par la même raison, ces bâtimens sont très-peu convenables à la pêche. Il doit être surtout difficile, avec de tels navires, de harponner les tortues.

Les femmes de cette contrée, ainsi que celles de Tanna, sont, autant que j'ai pu en juger, beaucoup plus chastes que celles des îles situées plus à l'est. Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un de nos gens ait obtenu la moindre faveur d'une seule d'entr'elles. J'ai dit plus haut que ces Indiennes s'amusaient beaucoup aux dépens de leurs adorateurs, en feignant de se rendre à leurs sollicitations ; j'ignore si, dans cette

conduite, il n'entrait pas un peu de coquetterie.

Les habitans de la Nouvelle-Calédonie sont peut-être les seuls Insulaires de ce vaste Océan qui n'aient pas eu à déplorer notre arrivée sur leur côte; ils durent cet avantage à leurs dispositions pacifiques et à leur extrême confiance. Jamais ils ne s'opposèrent à nos promenades, et ne nous firent le moindre vol. Est-ce une nouvelle preuve de l'extrême douceur de leur caractère, ou de l'insouciance qui leur est naturelle? Ces Indiens sont extrêmement sérieux; ils ne rient presque jamais; ils parlent très-peu. Jamais ils ne se livrent à ces petites récréations qui contribuent tant au bien-être des hommes, et qui répandent la gaîté et la vivacité sur les îles de la Société et des Amis. Leur caractère est trop grave pour se laisser captiver par les caresses des femmes, et pour apprécier les jouissances domestiques. Nous n'avons rien remarqué parmi eux qui eût un rapport, même éloigné, avec la religion; ils ne nous ont non plus laissé apercevoir aucune coutume superstitieuse. Il est probable qu'ils accompagnent de quelques cérémonies leurs derniers devoirs envers les morts; mais nous n'avons, à cet égard, obtenu aucun renseignement.

Nous levâmes l'ancre, le 13 septembre, à

l'aube du jour. Nous nous trouvâmes bientôt dans une mer parsemée d'écueils, au milieu desquels nous voguions lentement, et exposés aux plus grands dangers. La côte paraissait courir plus au sud vers un gros cap, que j'appelai *Cap du Couronnement*, parce que c'était le jour anniversaire du couronnement de S. M. le roi de la Grande-Bretagne. Je nommai *Promontoire de la Reine-Charlotte*, une pointe élevée que nous découvrions dans le sud-est. A mesure que nous approchions du cap du Couronnement, nous voyions dans une vallée au sud, un grand nombre de pointes élevées sous le promontoire, et des terres basses qui en étaient entièrement couvertes. Nous ne pouvions nous accorder sur la nature de ces objets, dont les uns ressemblaient à des colonnes séparées par de grands intervalles, et les autres formaient des groupes serrés.

Cette partie de notre navigation fut extrêmement désagréable; nous ne pouvions examiner les pays, et nous manquions de nourriture fraîche. Le 27, nous parvînmes à toucher une côte dont les bords étaient couverts de hautes élévations que nous avions aperçues de très-loin, et qu'en avançant nous reconnûmes pour être des pins. Nous donnâmes à l'île le nom de ces arbres. Il s'y en trouvait de vingt pouces de diamètre, et de soixante à soixante-

dix pieds de haut. En cas de nécessité, on aurait fort bien pu en faire un mât pour la *Résolution*. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite île, il est probable qu'il y en a de plus gros encore sur la principale terre et sur des îles plus grandes. Je ne connaissais jusqu'alors aucune île de la mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts et de vergues. La découverte de cette terre est donc précieuse à cet égard. Nous rencontrâmes sur cette île une espèce de cresson, et une plante semblable à celle qu'on nomme en Angleterre *quartier d'agneau*, ou *poule grasse*, qui, étant bouillie, se mange comme des épinards. Nos gens se hâtèrent de se munir des bois de mâture qui nous étaient nécessaires; et ce travail étant le seul objet de notre mouillage, nous nous rembarquâmes.

La mer était autour de nous entièrement semée d'îlots, de bancs de sable et de brisans, qui s'étendaient aussi loin que l'horizon. Considérant l'étendue des dangers que nous allions courir pour achever notre relèvement, et le tems qu'il nous prendrait à cause des difficultés de notre navigation, je craignis de perdre la saison favorable pour naviguer au sud, et je songeai à m'écarter des terres.

Le 30, nous vîmes au nord un globe de feu qui, par son diamètre et par son éclat, ressemblait au soleil, quoiqu'il fût un peu plus pâle. Il disparut en faisant explosion, et laissa derrière lui des étincelles brillantes, dont la plus grande, d'une forme oblongue, courait avec rapidité, tandis qu'une flamme bleuâtre la suivait en sillonnant sa route. A l'apparition de ce phénomène, qui ne leur était pas inconnu, nos officiers jugèrent que nous aurions un vent frais, et ne se trompèrent point.

Le premier octobre, les vents soufflèrent avec tant d'impétuosité du S. S. O., et la mer devint si grosse, que nous eûmes tout lieu de nous applaudir de nous être éloignés des brisans. Ils continuèrent presque sans aucune altération, jusqu'au lendemain à midi, et, le 3, dès le matin, ils reprirent avec encore plus de violence. Je perdis alors toute espérance de rallier la terre que nous venions de quitter. Pour la première fois, nous nous voyions dans l'impossibilité de reconnaître entièrement une côte que nous avions découverte.

La Nouvelle-Calédonie est, peut-être, la Nouvelle-Zélande exceptée, la plus grande île de la mer Pacifique; elle s'étend du 19^{d} 37$'$ au 22^{d} 30$'$ de latitude sud; et du 163^{d} 37$'$ jusqu'au 176^{d} 14$'$ de longitude à l'est. Elle a

environ quatre-vingt-sept lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{2}$ O. et du S. E. $\frac{1}{2}$ E. La population de la côte septentrionale, sur une étendue de près de deux cents lieues, ne monte pas à plus de cinquante mille habitans. Nous n'avons pas reconnu le côté méridional, dont les productions de toute espèce promettent aux naturalistes de nombreuses et intéressantes découvertes.

CHAPITRE XXVI.

Troisième relâche à la Nouvelle-Zélande. — Indices alarmans sur le passage du capitaine Furneaux. — Malheurs éprouvés sur cette côte par différens navigateurs. — Excursions et divers détails — Passage à la Terre-de-Feu. — Séjour dans le canal de Noël. — Indiens que M. de Bougainville a nommés Pécherais.

Le 6, à midi, nous vîmes enfin le calme succéder à la tempête. J'ordonnai de calfater les ponts. Comme nous n'avions ni poix, ni goudron, ni résine, on tira de l'arbre à pain un vernis qui, recouvert de sable de corail, forma une espèce de ciment bien meilleur que je ne l'aurais cru.

L'après-midi on tira deux albatrosses que nous trouvâmes aussi bonnes que des oies. Nous avions vu la veille un de ces oiseaux, et c'était le premier depuis que nous étions entre les Tropiques. Le 8, M. Cooper harponna un marsouin de six pieds de long; c'était une femelle de l'espèce nommée le dauphin des anciens (*delphinus delphis*, Linn.) Ce poisson avait les parties inférieures de la mâchoire garnies chacune de

quatre-vingt-huit dents. La fressure et la chair nous fournirent un excellent mets.

Le 10, à l'aube du jour, nous découvrîmes dans le S. O. une terre élevée et de cinq lieues de circuit. Je la nommai île de *Norfolk*, en l'honneur de la famille Howard. Elle gît par les 29d 2′ 30″ de latitude sud ; sa longitude est de 165d 16′ de latitude est : sa position fut déterminée pour la longitude, par des observations lunaires faites sur l'île, et pour la latitude, par une observation de la hauteur méridienne du soleil, quand nous étions à trois milles du rivage. Elle était inhabitée, notre descente est vraisemblablement la première qu'on y ait jamais faite.

Nous y reconnûmes beaucoup d'arbres et de plantes qui croissent à la Nouvelle-Zélande, et spécialement le lin, dont la végétation est même encore plus vigoureuse que sur l'autre terre. Mais sa principale production est une espèce de pin de Prusse, qui y croît en abondance. Ces arbres ont la tige droite et d'une très-belle élévation ; il en est plusieurs dont le contour est tel, que deux personnes peuvent à peine l'embrasser. Ce pin est une espèce moyenne entre ceux de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie. Nous y vîmes des pigeons, des perruches, des perroquets, des rats, de petits oiseaux, ainsi que des poules d'eau, des boubies

blancs et des mouettes, qui se multiplient et vivent dans un doux repos sur les rivages et sur les rochers. Le chant de tous ces oiseaux formait dans cette solitude un concert enchanteur.

Cette île a des sources d'eau douce. Elle produit en abondance des choux-palmistes, de l'oseille sauvage, du laiteron, du bacile ou fenouil marin: toutes ces plantes croissent sur le rivage. Nous emportâmes toutes celles que le tems nous permit de cueillir. La côte est assez poissonneuse. Nos gens prirent d'excellens poissons.

De retour à bord, MM. Forster regrettèrent beaucoup de n'avoir pas songé à laisser sur cette île déserte un chien et une chienne qui se seraient multipliés sans trouble, et dont la race aurait pu être de quelque utilité pour les navigateurs. En quittant l'île de Norfolk, je fis route vers la Nouvelle-Zélande; mon intention était de toucher au Canal de la Reine-Charlotte, pour rafraîchir l'équipage, et mettre le vaisseau en état de retourner dans les hautes latitudes méridionales.

Le 18, nous jetâmes l'ancre dans l'anse du Vaisseau; nous y mouillions pour la troisième fois. Après tant de fatigues, nous nous trouvions heureux d'être sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux; rien n'annonçait encore la ver-

dure du printems. Mon premier soin fut d'aller visiter l'endroit où, à mon dernier départ, j'avais laissé une bouteille renfermant des instructions pour le capitaine Furneaux. Elle avait été enlevée : était-ce par les Insulaires ou par l'*Aventure*? Le 19, M. Wales étant descendu à terre pour dresser son observatoire, reconnut que plusieurs arbres, qui étaient sur pied lors de notre précédente relâche, avaient été coupés avec des haches et des scies ; quelques jours après, il découvrit un emplacement où avaient existé un observatoire, une horloge, etc. A ces indices, nous ne pouvions plus douter que l'*Aventure* n'eût séjourné dans cette anse.

Le 21, les Insulaires ne s'étant pas encore montrés, nous allumâmes un feu sur la pointe de l'île. Je ne doutais pas qu'à la vue de la fumée, ils ne vinssent bientôt nous visiter. Ils ne parurent pas encore. Le 24, dans la matinée, deux pirogues descendirent le canal ; mais, dès qu'elles aperçurent le vaisseau, elles se retirèrent derrière un promontoire. Je sautai dans un bateau pour aller les rejoindre. Les Insulaires, en nous voyant approcher, prirent la fuite ; mais bientôt nous reconnaissant pour nous avoir déjà vus, leur crainte fit place à une joie immodérée ; ils accoururent, nous embrassèrent, en frottant, selon l'usage, leurs nez contre les nô-

tres, et firent des gambades de la dernière extravagance.

J'observai qu'ils n'avaient pas permis à leurs femmes de venir près de nous ; on les voyait dans l'éloignement. Nous leur fîmes présent de haches, de couteaux, de clous et d'étoffes de Taïti que nous avions dans le bateau : ils nous donnèrent en retour une grande quantité de poisson. Je leur demandai le motif de la crainte qu'ils avaient d'abord témoignée ; ils firent des réponses vagues et ambiguës, où tout ce que je compris, c'est qu'il était question de meurtre. Mon inquiétude s'accrut en remarquant qu'après nous avoir parlé de bataille et de morts, ils nous demandaient de tems en tems si nous étions fâchés, et semblaient même douter de la sincérité de nos protestations.

Nos travailleurs se procurèrent des renseignemens non moins propres à nous alarmer. Des Naturels leur dirent qu'un vaisseau pareil au nôtre avait dernièrement fait naufrage dans ce canal ; que plusieurs Indiens qui avaient volé des habits et d'autres objets, avaient payé de leur vie cette témérité, mais que les gens de l'équipage ne pouvant plus tirer, les habitans avaient eu l'avantage, avaient assommé leurs ennemis à coups de casse-têtes, puis en avaient fait un festin. Ils ne s'accordaient ni sur le lieu,

ni sur la date de cet affreux événement; l'un le reportait à deux mois, l'autre à vingt jours, mais tous protestaient qu'ils n'y avaient pris aucune part. Leurs signes nous donnèrent à entendre que le vaisseau s'était brisé contre les rochers, et que ses débris s'étaient dispersés au large.

Ne doutant plus que tous ces récits n'eussent rapport à quelque malheur arrivé au bâtiment du capitaine Furneaux, j'interrogeai deux Indiens, l'un desquels était un chef nommé *Péetérée*, qui nous témoignait beaucoup d'amitié. Ils osèrent nier qu'on eût fait du mal aux Européens. Nos messieurs découpèrent deux feuilles de papier en forme de vaisseaux, et sur une autre plus grande ils représentèrent le canal, où ils exécutèrent les différentes relâches des deux bâtimens. Après un léger intervalle, ils y ramenèrent seule et pour la troisième fois la *Résolution*; mais les Naturels les interrompirent, et prenant le papier qui figurait l'*Aventure*, ils l'amenèrent dans le havre, et l'en firent sortir. Ils comptèrent ensuite sur leurs doigts combien de lunes s'étaient écoulées depuis ce tems. Nous apprîmes ainsi le départ du capitaine Furneaux et de son équipage.

Le lendemain, M. Wales m'envoya à bord plusieurs des Naturels qui avaient raconté les

circonstances du massacre. J'employai tous les moyens capables de découvrir la vérité, mais je ne pus arracher d'autre réponse que le mot *caurey* (non); ces Indiens nièrent tout ce qu'ils avaient dit sur le rivage, et parurent même n'avoir aucune connaissance de l'événement. Je commençai à croire qu'il y avait en tout ceci quelque méprise de la part de nos gens, et que ces détails n'annonçaient qu'une querelle survenue entre les Insulaires. On verra dans la suite du volume combien j'étais moi-même dans l'erreur. Nous apprîmes au cap de Bonne-Espérance l'affreux événement qui était survenu à l'*Aventure*.

J'observerai en passant que les Zélandais ont toujours été des ennemis dangereux pour les vaisseaux qui ont abordé sur leurs côtes. Tasman, qui découvrit cette contrée, perdit quatre hommes dans la baie des Assassins, que M. Forster croit être celle que j'ai nommée *Baie-Aveugle* : les Naturels emportèrent sur leurs pirogues un des cadavres, et sans doute le mangèrent; c'était en 1642. Ils avaient tué dix hommes à l'*Aventure*, et l'année précédente, 1772, ils avaient assassiné M. Dufresne-Marion et vingt-huit personnes de son équipage.

Le capitaine Crozet, qui servait sous les ordres de M. Marion, et que son intrépidité fit

échapper au même sort, se trouvait au cap de Bonne-Espérance lors de notre seconde relâche dans cette colonie, et nous raconta la fin tragique de ses compatriotes. J'ai pensé que ces détails ne manqueraient pas d'intéresser le lecteur. Je les ai recueillis.

Les Français vivaient, depuis trente-sept jours, en bonne intelligence avec les Naturels. La perte de leurs mâts les avait obligés de mouiller sur cette côte, et ils avaient abattu les arbres qui leur avaient paru convenables. Un jour, M. Marion, après avoir visité les travailleurs, se rendit à l'hippah, où déjà il était allé plusieurs fois; mais alors il négligea la précaution de se faire accompagner des charpentiers qui étaient campés dans les bois avec M. Crozet, et sans doute il fut la victime de sa trop grande confiance; il ne reparut point, non plus que les gens de sa suite. Le lieutenant, qui commandait à bord, ignorant ce qui s'était passé, envoya le lendemain à l'ordinaire un détachement pour couper du bois. Les Zélandais guettèrent le moment où les Français furent à l'ouvrage, les assaillirent subitement et les massacrèrent tous, à l'exception d'un matelot qui, atteint de plusieurs coups de piques, s'enfuit précipitamment vers les bords de la mer, se jeta à la nage, et parvint ainsi à rejoindre le

vaisseau : pendant ce tems, M. Crozet se trouvait dans les bois avec un petit détachement, et sa position était d'autant plus critique, qu'il ignorait les dangers qui l'environnaient. Le vaisseau lui envoya quatre hommes pour l'avertir, et plusieurs petits bateaux destinés à le recevoir se rendirent vers les tentes des malades.

A cette nouvelle, M. Crozet se met en marche en présence d'un nombre prodigieux d'Insulaires, précédés de leur chef. Arrivé au bord de la mer, il fait signe à ses quatre soldats de se tenir prêts à tirer en cas de besoin, puis donne ordre à son détachement d'abattre les tentes et d'embarquer tout ce qui est à terre. Il s'avança ensuite vers le chef, planta un pieu en terre, et lui défendit de passer outre. L'audace d'une telle intrépidité fit tressaillir le Sauvage; mais le capitaine français, sans se déconcerter, l'avertit de commander à la foule de s'asseoir, et l'Insulaire obéit. M. Crozet continua d'intimider les Indiens par sa présence, et favorisa ainsi l'embarquement de tout son monde : il entra le dernier dans la chaloupe. Les Zélandais alors entonnèrent vainement leur chant de guerre. Furieux de voir les Français échappés, ils armèrent plus de cent grandes pirogues, et allèrent attaquer le vaisseau, qui leur répondit en faisant jouer la grosse artillerie. Comme il était désor-

mais impossible de continuer les travaux, si l'on ne mettait fin à tous ces troubles, M. Crozet vint attaquer l'hippah, qui était une des meilleures forteresses du pays. Un feu soutenu chassa les Insulaires réunis en troupes nombreuses sur les plate-formes, et l'on parvint à ouvrir une brèche dans les fortifications. Huit chefs la défendirent successivement, une pique à la main, et moururent bravement à ce poste d'honneur. Leur défaite produisit une déroute générale, et les Français, après avoir ainsi vengé leurs compatriotes, se virent enfin libres d'achever des réparations indispensables. Ils quittèrent la baie des Iles après une relâche de soixante-quatre jours.

Le 31, nos botanistes allèrent débarquer dans l'île Longue, où l'un d'eux aperçut un gros cochon noir. Il y avait probablement été transporté de l'île principale où le capitaine Furneaux l'avait laissé; ce canton est plus favorable à ces animaux, et il paraît que les Zélandais leur portent des soins. Le 2 novembre, nous nous rendîmes à l'anse de l'Herbe, bien loin de songer à l'affreuse scène qui s'y était passée. Nous débarquâmes dans toutes les criques des environs, et nous nous avançâmes fort loin dans l'intérieur du pays, sans rencontrer un seul des habitans. Le soir, à notre retour à

bord, un grand nombre de Naturels nous apportèrent des poissons, des vêtemens, des armes et des curiosités; mais je défendis tout commerce avec eux, à moins qu'ils n'amenassent des rafraîchissemens.

Le 3, M. Pickersgill rencontra des Naturels qui lui répétèrent qu'un vaisseau avait fait naufrage, et que tous les gens de l'équipage avaient été tués; mais ils s'empressèrent d'ajouter qu'ils n'avaient point eu de part à tous ces événemens. Le 5, je m'embarquai dans la chaloupe, avec MM. Forster et Sparmann et nous remontâmes le canal jusqu'à un grand village appelé *Kotiegheonooée*. Etant débarqués nous nous vîmes peu-à-peu environnés de plus de deux cents Naturels, dont la plupart étaient armés. Comme leur nombre ne faisait que s'accroître, nous jugeâmes qu'il était prudent de nous retirer. Déjà nous étions en mer, lorsqu'un matelot m'avertit qu'il avait acheté des poissons, et qu'il ne les avait pas payés. Je pris le seul clou qui me restât, et appelant le vendeur je le lui jetai à ses pieds sur le sable : le Zélandais pensa que je le provoquais; il ramassa une pierre, et la lança dans la chaloupe avec beaucoup de force; heureusement il n'atteignit personne. Nous l'aplâmes une seconde fois, et on lui fit apercevoir le clou; reconnaissant alors sa méprise, il se

mit à rire de son étourderie, et parut touché de nos bons procédés. Moins de modération de notre part, nous eût attiré quelque fâcheuse affaire ; nous étions à cinq ou six lieues du vaisseau. Si nous eussions alors connu la fin malheureuse de M. Rowe et de ses compagnons, la rencontre d'un si grand nombre de ces Indiens nous eût fort alarmés.

Le 6, Péeterée me fit présent d'un des bâtons de commandement que portent les chefs ; en retour je le revêtis d'un habit complet, ce qui lui fit un plaisir inexprimable. Je profitai de sa bonne humeur pour lui faire des questions sur l'*Aventure*. Il nous fit entendre, d'une manière qui ne permettait pas d'en douter, qu'aussitôt après notre départ, ce vaisseau était arrivé ; qu'il avait relâché dix à vingt jours, et qu'il était parti depuis dix mois. Il m'assura en outre que, ni ce bâtiment, ni aucun autre, n'avait échoué sur la côte, ainsi qu'on l'avait prétendu. Ce rapport contradictoire ne dissipa cependant pas tous mes soupçons : les réponses des Indiens étaient enveloppées d'un mystère qu'ils avaient résolu de ne pas nous laisser pénétrer. Un d'eux qui s'était montré plus disposé à nous répondre sur ce point, avait aussitôt reçu un soufflet d'un de ses compatriotes.

Ce Péeterée venait souvent dîner à bord,

il mangeait de tous nos mets et buvait plus de vin qu'aucun de nous. C'était un homme de bonne mine, et d'un joyeux caractère. Nous l'entendîmes souvent chanter. La musique des Zélandais est beaucoup plus agréable que celle des autres îles de la mer du Sud. Elle est surtout bien au-dessus des misérables bourdonnemens des Taïtiens. Les airs de Tanna peuvent seuls entrer en concurrence avec ceux des Zélandais; mais ceux-ci ont une gamme plus étendue: ils connaissent les octaves et les accords. Nous leur avons souvent entendu chanter un second-dessus dont les deux dernières notes seulement se retrouvent à l'unisson.

Je fis encore à Péeterée un don qui lui fut extrêmement agréable: je lui donnai une jarre. Nous démarrâmes le 9, et nous allâmes mouiller plus loin en dehors de la baie afin de mettre plus sûrement à la voile le lendemain. Ces Indiens quittèrent aussitôt les bords de l'anse, et emportèrent dans leur ancienne demeure tout ce qu'ils avaient reçu de nous. Je présume que ces présens étaient partagés avec leurs amis et leurs voisins, ou peut-être les offraient-ils à des ennemis puissans dont ils desiraient entretenir la bonne intelligence, car tous ces objets disparaissaient aussitôt et jamais nous n'en vîmes un seul dans le pays.

Je suis persuadé que la nombreuse population qui habite les bords du canal, ne reconnaît aucune forme régulière de gouvernement. Chacun des chefs a sans doute droit au respect de sa tribu ou de sa famille, mais je doute que ce respect ait rien d'obligatoire, et qu'un Indien puisse jamais en contraindre un autre à lui obéir. Le jour que nous nous vîmes tout-à coup entourés de tant de Naturels, un chef, nommé *Tringo-Boohée* avec qui nous commercions, fit tous ses efforts pour empêcher cette affluence qui le gênait dans ses échanges : il s'emportait contre la foule et alla même jusqu'à lui jeter des pierres, mais elle n'eut aucun égard ni à ses paroles ni à ses violens procédés.

Nous débarquâmes le soir dans une des anses, où se trouvaient deux familles d'Indiens : les uns dormaient, les autres faisaient des nattes, quelques-uns faisaient griller du poisson. J'observai près d'une vieille femme assise, une jeune fille occupée à chauffer des pierres. Curieux de savoir à quel usage elle les destinait, je restai auprès d'elle ; dès que ces pierres furent suffisamment chaudes elle les retira du feu, et les donna à la vieille femme. Celle-ci en fit un monceau qu'elle recouvrit d'une poignée de céleri, et ensuite d'une natte grossière, puis elle s'accroupit dessus, comme une Hollandaise sur

sa chauffrette, ou un lièvre sur son gîte. Je ne pense pourtant pas que le but de cette femme fût uniquement de se réchauffer, il est présumable que c'était un remède.

La salubrité de l'air et la bonne qualité des alimens nous avaient rendu les forces et la santé. Le 10, nous sortîmes du Canal de la Reine-Charlotte, et animés d'un nouveau courage nous cinglâmes vers le sud. Cinq semaines se passèrent sans que notre navigation offrît rien de remarquable.

Le 17 décembre, nous vîmes terre à la distance d'environ dix lieues. Ce ne pouvait être que la côte occidentale de la Terre-de-Feu, près de l'entrée ouest du détroit de Magellan. C'était la première fois qu'on eût traversé cette mer dans une haute latitude méridionale; au moins je le pensais alors, ne sachant pas que l'*Aventure* avait tenu cette même route. Je n'ai jamais fait de traversée qui m'ait fourni si peu de circonstances intéressantes; si j'en excepte la déclinaison de l'aimant, je ne sache rien qui vaille la peine d'être conservé. Cependant quoique notre vaisseau fût un lourd voilier, nous avions fait plus de quarante lieues par jour. Le tems n'avait été ni très-orageux, ni très-froid. Avant d'atteindre le cinquantième degré de latitude, le mercure du thermomètre

tomba peu-à-peu de 60 à 50, et, après que nous eûmes gagné le cinquante-cinquième parallèle, il se tint ordinairement entre 47 et 45; une fois ou deux il tomba à 43. Telles furent toutes nos observations. Je n'ai plus à parler de la mer du Sud.

Cette partie de l'Amérique qui s'offrait à nos regards, était d'une apparence fort triste. Elle semblait découpée en petites îles qui, malgré leur peu d'élévation, étaient cependant très-noires, et presque entièrement stériles. Nous dépassâmes une pointe avancée, que j'appelai *Cap Glocester*. Sa surface est ronde et d'une hauteur considérable. Il gît, par S. S. E. $\frac{1}{2}$ E., à dix-sept lieues de l'île de Landfall. La côte, entre les deux terres, forme deux baies jonchées d'îlots, de roches, de rochers et de brisans. Après avoir dépassé le cap Noir et deux îlots qui en sont distans de deux lieues au S. $\frac{1}{4}$ S. E., nous traversâmes un grand espace de mer. C'est peut-être le Canal de Sainte-Barbe, qui, au rapport de Fraizier, débouche dans le détroit de Magellan. Cette extrémité de la Terre-de-Feu est très-bien connue des Espagnols: elle est marquée sur leurs cartes avec la plus grande exactitude.

Le 19, nous dépassâmes la pointe sud-est de

la baie de Sainte-Barbe, que je nommai *Cap Désolation*, parce que c'est dans ces environs que commence le plus stérile et le plus affreux pays que l'on puisse rencontrer. Il gît par 54^d 55′ de latitude sud, et 72^d 12′ de longitude ouest. J'appelai une île voisine, *Ile Gilbert*, du nom de mon maître d'équipage. Le 20, je profitai d'une brise et je portai sur la terre dans le dessein d'examiner la contrée et de faire des provisions. De nombreux ports semblaient ouverts pour nous recevoir : nous arrivâmes à une petite anse que je fis sonder, et on y remorqua le vaisseau.

Le 21, je descendis à terre accompagné de MM. Forster et Sparmann, afin de reconnaître les parties septentrionales du passage. Chemin faisant, je débarquai sur la pointe d'une île basse revêtue d'herbes, dont une partie avait été récemment brûlée : nous y aperçûmes des huttes, signe certain que des Indiens habitaient les environs. A l'extrémité orientale de cette île nous trouvâmes un havre sûr et commode, mais rendu si sombre par l'élévation prodigieuse des roches sauvages qui l'entourent, que je le nommai *Bassin du Diable*. Il y avait sur ses bords et sur d'autres criques voisines que je n'eus pas le tems d'examiner, de l'eau douce et du bois à brûler ; mais excepté de petits bouquets d'arbrisseaux,

tout le pays est une roche nue et condamnée par la nature à une éternelle stérilité.

Quoique nous fussions au premier mois d'été, la contrée était partout couverte de neige comme en plein hiver. Les plantes cependant commençaient à pousser des fleurs, et les oiseaux s'accouplaient. Cette observation donne une idée de ces régions, où la neige résiste aux rayons du soleil, dans la saison même où leur action a le plus de force. Nous vîmes dans un autre port plusieurs espèces de canards. Un d'eux particulièrement était de la grosseur d'une oie, et courait avec une telle vitesse sur la surface de la mer en battant les flots de ses pieds et de ses ailes, qu'il nous fut impossible de le tirer; nous parvînmes dans la suite à en tuer quelques-uns. Les ailes de ce canard étaient d'une brièveté remarquable; il avait les plumes grises, le bec et les pieds jaunes, et deux grandes callosités de la même couleur, à la jointure de chaque aile. Nos matelots l'appelèrent *race horse* (cheval de course), à cause de la rapidité de sa marche; mais d'autres Anglais qui l'ont vu aux îles Falkland, ne considérant que sa forme pesante et peu avantageuse, lui ont donné le nom de *loggerhead-duck* (canard-lourdaut). L'une des îles était couverte d'une sorte d'arbousier, chargé de fruits rouges, de la grosseur

de petites cerises de bois et très-bons à manger. Les rochers étaient remplis de grosses moules, meilleures que des huîtres. En faisant le tour de l'extrémité méridionale de l'île sous laquelle nous mouillions, je remarquai une multitude de nids que les nigauds (1) avaient faits dans les crevasses des rochers. Ces oiseaux montrent en cette occasion un instinct qui semble démentir le nom qu'on leur a donné. Réunis par milliers pour percer l'ardoise dont ces roches sont composées, ils choisissent pour emplacement les endroits qui se projètent sur la mer, afin que si leurs petits viennent à glisser, ils tombent sur l'eau et ne se blessent point. Je donnai à cette île le nom d'*Ile Shagg* (des Nigauds).

Sur le côté est, nous tuâmes trois oies, remarquables par la différence de couleur entre le mâle et la femelle. Le jar était un peu plus petit que nos oies ordinaires, et très-blanc, à l'exception des pieds, qui étaient jaunes, et du bec, qui était noir. La femelle, au contraire, était noire, avec des raies blanches en travers; elle avait la tête grise, quelques plumes vertes, et d'autres blanches. La nature semble avoir eu

(1) Ainsi nommés par les Français, aux îles Falkland, parce que ces oiseaux sont d'une telle stupidité qu'ils se laissent prendre facilement.

en vue la conservation de la femelle, et lui a donné la couleur brune des rochers sur lesquels elle est obligée de conduire ses petits, pour la dérober aux regards des faucons et des autres oiseaux de proie.

Pendant que nous visitions un côté de l'île, M. Pickersgill et d'autres officiers en parcouraient un autre. Ils rapportèrent trois cents œufs d'hirondelles de mer, et quatorze oies. Nous pouvions ainsi, pour les fêtes de Noël, en régaler tout l'équipage ; ce qui nous venait à propos, car nous n'avions plus que des viandes salées. Pendant notre absence, neuf pirogues s'étaient rendues aux flancs du vaisseau, et quelques-uns des Naturels étaient montés à bord : ces Indiens ne se l'étaient pas fait dire plusieurs fois ; ils paraissaient fort bien connaître les Européens, et avaient même plusieurs couteaux de fer.

Le lendemain 24, ils nous firent une autre visite. Je les reconnus pour être de la même nation que j'avais vue autrefois dans la baie de Bon-Succès, et que M. de Bougainville distingue sous le nom de *Pécherais*, parce que ces Indiens répètent ce mot à tout moment. Ils sont petits, laids et très-maigres. Leurs yeux sont sans expression ; leurs cheveux, noirs et lisses, flottent en desordre, et sont couverts d'huile. Leur figure, ainsi que leur

extérieur, annonçait la misère, et surtout la malpropreté la plus dégoûtante. Leurs épaules et leur estomac sont larges et osseux : le reste de leur corps est si mince et si grêle, qu'en voyant séparément ces différentes parties, on ne pourrait croire qu'elles appartinssent à la même personne ; leurs jambes sont mal faites, et leurs genoux d'une largeur disproportionnée. Des peaux de veau marin formaient leur vêtement. Quelques-uns en portaient deux ou trois cousues ensemble, espèce de manteau qui descendait aux genoux ; mais la plupart n'en avaient qu'une seule, assez large pour couvrir leurs épaules, et les parties inférieures du corps étaient absolument nues. On nous dit que les femmes s'enveloppaient le milieu du corps avec une de ces peaux ; mais que, du reste, elles étaient vêtues comme les hommes. Elles se tinrent dans les pirogues ainsi que les enfans. Je remarquai de loin qu'elles avaient autour du cou un grand nombre de coquillages suspendus à un cordon de cuir, et que leur tête était couverte d'une espèce de bonnet composé de grandes plumes d'oies blanches, placées toutes droites. Je vis à la mamelle deux enfans entièrement nus. C'est ainsi que, dès l'âge le plus tendre, on les habitue à la fatigue et au froid.

Ces Indiens étaient armés d'arcs, de traits

et de dards, ou plutôt de harpons d'os emmanchés au bout d'un bâton de dix pieds environ, dont ils se servent pour prendre des veaux marins, et même des baleines, comme le font les Eskimaux. Je leur fis donner du biscuit, mais il ne me parut pas qu'ils l'aimassent autant qu'on l'avait assuré. Ils préférèrent la viande pourrie de veau marin.

Il y avait dans chacune de leurs pirogues un feu, autour duquel se pressaient les femmes et les enfans. Je pense cependant qu'ils l'entretiennent ainsi, moins pour se chauffer que pour être toujours prêts à en allumer à terre, partout où ils débarquent : quelle que soit leur méthode pour s'en procurer, ils ne trouvent pas toujours du bois sec qui s'enflamme à la première étincelle. Ils avaient aussi dans leurs canots, de grandes peaux de veaux marins, dont ils se font un abri en mer, et même lorsqu'ils sont à terre; quelquefois aussi elles leur servent de voiles.

Tout leur caractère annonçait la stupidité et l'insouciance. Ceux qui montèrent à bord ne témoignèrent pas la moindre curiosité, rien n'attira leur attention. Ils acceptèrent des grains de verre sans reconnaissance, et sans y mettre aucun prix; ils nous abandonnèrent, avec la même indifférence, quelques-unes de leurs gue-

nilles et de leurs armes. Si jamais on a pu révoquer en doute la prééminence de la vie civilisée sur la vie sauvage, l'aspect de ces Indiens suffirait pour déterminer la question. La seule politesse dont ils se piquèrent envers nos matelots, ce fut de leur offrir un morceau de veau marin pourri, qu'ils coupèrent dans la partie huileuse de la chair. C'était leur mets le plus recherché. Tous les peuples des latitudes voisines de l'un et de l'autre pôles aiment cette huile par instinct ; on dit qu'elle fortifie contre la rigueur du froid. La chair, les vêtemens, les armes, les ornemens, les ustensiles, et toutes les parties du corps de ces Sauvages, exhalaient une odeur si insupportable que nous ne pouvions demeurer long-tems parmi eux : les yeux fermés, nous les devinions à une grande distance. Ces exhalaisons comprimèrent les desirs de nos matelots ; les plus déterminés conçurent cette fois un tel dégoût, qu'ils n'essayèrent pas de contracter de liaisons avec les femmes.

Ces Naturels, qui nous visitèrent le jour de Noël, se retirèrent heureusement tous avant notre régal, et personne ne s'avisa de les inviter, car leur saleté infecte eût suffi pour ôter l'appétit à l'Européen le plus glouton. C'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîch

que notre relâche nous avait procurées. On nous servit des oies rôties et bouillies, des pâtés et d'autres mets que nous ne prisions pas moins. Nous avions encore quelques bouteilles de vin de Madère, la seule de nos provisions que la mer eût améliorée; de sorte que nos amis d'Angleterre ne firent peut-être pas plus gaîment que nous le jour de Noël.

Le 26, les Naturels revinrent nous voir. Selon leur coutume, ils restèrent à nous regarder d'un œil fixe et stupide, prononçant piteusement, par intervalles, leur mot *pécheray*: la soirée fut froide; il était si pénible de voir ces malheureux nus et tremblans sur le pont, que nous les couvrîmes de serges et de vieilles toiles. Les matelots ne s'en étaient pas tenus au gala de la veille, ils avaient encore bu toute la journée; la plupart étaient morts-ivres. On fut obligé de les jeter dans les chaloupes, comme de vils animaux, et on les mena à terre, où ils reprirent leurs sens en plein air.

Je donnai à ce bras de mer le nom de *Canal de Noël*. D'après la connaissance que les habitans semblent avoir des Européens, on peut supposer qu'ils n'habitent pas toujours ce canton, et qu'ils se retirent au nord pendant l'hiver. Ce peuple pourrait se vêtir plus chaudement, la nature lui en a donné les moyens: il ne s'agi-

rait que d'appliquer à ses manteaux de peaux de veaux marins, une fourrure faite avec la peau et les plumes des oiseaux aquatiques, et de donner plus d'ampleur à cet habillement. Il est présumable que ces peaux ne sont pas rares dans cette île : puisque les Naturels nous abandonnaient volontiers celles qu'ils portaient, sans doute ils n'étaient pas embarrassés de s'en procurer de nouvelles.

CHAPITRE XXVII.

NAVIGATION à travers le détroit de Lemaire. — Arrivée à la baie de Bon-Succès. — Description de plusieurs îles près de la Terre des États. Chasse amusante. — Découverte de la Géorgie et de la terre de Sandwich. — Existence probable d'un continent près le pôle austral, et conjectures sur la formation des îles de glaces. — Obstacles à de plus longues recherches.

NOUS appareillâmes, le 28, et nous nous rapprochâmes des îles de Saint-Ildephonse. Le lendemain nous les eûmes en vue. Après les avoir examinées, nous reprîmes notre route à l'est; au coucher du soleil, nous doublâmes une pointe qui, dans quelques cartes, est appelée le Faux cap Horn. Cette même pointe m'avait causé une méprise en 1769; elle forme la pointe occidentale de la baie de Nassau, découverte en 1624, par la flotte hollandaise, que commandait l'amiral L'Hermite. Le 30, nous dépassâmes véritablement le cap Horn, et nous entrâmes dans l'Océan atlantique méridional.

Je mis alors le cap sur le détroit de Lemaire. Arrivé à la baie de Bon-Succès, j'arborai notre

pavillon et fis tirer deux coups de canon; bientôt nous vîmes, comme en 1769, de la fumée s'élever au-dessus de la pointe méridionale. Dès que nous eûmes atteint le travers de la baie, je chargeai le lieutenant Pickersgill d'aller reconnaître s'il ne verrait pas quelque trace de l'*Aventure*, mais il n'en découvrit aucune. J'avais inscrit le nom de la *Résolution* sur une planche qu'il cloua à un arbre, au même endroit où l'*Endéavour* avait mouillé, afin que le capitaine Furneaux fût instruit de notre passage si, par hasard, il y venait après nous.

M. Pickersgill avait été bien reçu des Naturels. Ceux-ci n'étaient vêtus que de peaux de guanaque et de veaux marins. Ils avaient des bracelets de fil d'argent, et travaillés en filigrane. Ces ouvrages venaient sans doute d'Europe. Ces Indiens étaient de la même race que ceux du canal de Noël; et, comme eux, ils ne cessaient de répéter le mot *pécheray*.

Il y avait dans cette baie plus de trente grosses baleines et des centaines de veaux marins, qui jouaient dans l'eau, et faillirent faire échouer le bâtiment. Les baleines surtout nous alarmaient souvent; ces énormes animaux sautaient en l'air et retombaient lourdement; quelquefois ils se couchaient sur le dos, et avec leurs longues nageoires pectorales, battaient la surface de la

mer, chaque coup produisait un bruit pareil à l'explosion d'un pierrier. Nous fûmes à plusieurs reprises témoins du même exercice. Nous remarquâmes que le ventre de ces baleines, ainsi que le dessous des nageoires et de la queue, étaient d'une couleur blanche, tandis que tout le reste était noir. L'une d'elles avait beaucoup de sillons longitudinaux, ou de rides sur le ventre; ce qui nous fit conjecturer qu'elle appartenait à l'espèce que Linnée a nommée *balœna boops*. Elles avaient environ quarante pieds de long sur dix de diamètre.

Le 31, je marchai sur l'extrémité orientale de la Terre des États, et bientôt nous arrivâmes au cap Saint-Jean. Après dîner, trois bateaux allèrent à terre : l'un pour tuer des veaux marins, et les autres pour tirer des oiseaux, ou prendre du poisson. Au bruit que faisaient les phoques, on eût dit que toute l'île en était remplie. Ceux-ci différaient essentiellement des veaux marins. Nous les appelâmes d'abord lions de mer, parce que le mâle ressemble réellement au lion; il a, comme lui, une longue crinière; il n'est pas tout-à-fait de la même couleur, mais d'un brun un peu plus foncé. Excepté sur la tête, le lion de mer est partout couvert de petits poils, qui forment une robe luisante. La lionne est parfaitement lisse sur tout le corps. Ces mêmes

animaux, que l'on trouve aussi à la Nouvelle-Zélande, sont connus généralement sous le nom d'ours de mer. En général, ils étaient si peu farouches, ou plutôt si stupides, qu'ils nous laissaient approcher assez pour les assommer à coups de bâton. Ils faisaient un bruit dont il est difficile de se former une idée.

Les vieux mâles rugissaient comme les lions, ou plutôt beuglaient comme les taureaux enragés; les femelles avaient le léger mugissement des veaux, et les petits phoques bêlaient comme les agneaux. Ces animaux se réunissent en troupes nombreuses. Les mâles les plus vieux et les plus gros se tiennent à part. Chacun d'eux se choisit pour se coucher, une large pierre, dont les autres n'approchaient qu'en soutenant un combat furieux. Nous les avons souvent vus se combattre avec un degré de rage qu'il est impossible de décrire. Les plus jeunes et les plus actifs, marchent avec les femelles et tous les petits phoques. Ces animaux ne viennent à terre que pour engendrer. Ils ne prennent pas de nourriture pendant leur séjour sur la côte, qui est quelquefois de plusieurs semaines; alors ils deviennent maigres, et avalent une grande quantité de pierres pour tenir leur estomac tendu. Nous en avons trouvé dans leurs intestins jusqu'à dix ou douze, chacune de la grosseur des deux

poings. Un navigateur ajoute, en pareille occasion, que ces pierres paraissaient commencer à se digérer, mais je doute que cette partie de ces remarques obtienne beaucoup de croyance de la part des lecteurs.

Le lendemain janvier (1775), voyant que ce canal offrirait beaucoup de rafraîchissemens aux vaisseaux si l'on y découvrait un havre, j'envoyai M. Gilbert pour tâcher d'en découvrir un. Nos messieurs en ramant le long de la côte, virent des milliers de nigauds qui les laissèrent tranquillement approcher avec des pieux et des bâtons; cette chasse fut loin d'être pénible et fut très-heureuse. Ils découvrirent dans cette excursion, un oiseau d'un nouveau genre, qui était de la grosseur d'un pigeon, et parfaitement blanc : il appartenait à la classe des oiseaux aquatiques, qui marchent à gué; il avait les pieds à demi-palmes, et les yeux ainsi que la base du bec, entourés de plusieurs petites glandes ou verrues blanches. Il exhalait une odeur insupportable. Ils prirent aussi des pingoins, qui étaient de la grosseur des petites oies. Cette espèce est la plus commune aux environs du détroit de Magellan; leur sommeil est très-dur, car le docteur Sparmann en frappa un, qui roula à plusieurs pas sans s'éveiller; il fallut le secouer à plusieurs reprises pour le tirer de son

assoupissement. Ils se tiennent en troupe : se voyant tous à-la-fois attaqués, ils prirent du courage; se précipitant avec violence sur les chasseurs, ils leur mordirent les jambes, et s'attachèrent à leurs vêtemens.

La chasse des lions marins offrait de plus grandes difficultés. Dès que l'un d'eux était attaqué, plusieurs centaines se rassemblaient à peu de distance et semblaient attendre l'issue du combat. Un des plus vieux s'approchait alors en grondant et montrant les dents, mais le feu de nos armes finissait toujours par épouvanter la troupe et la faire enfuir du côté de la mer. On vit de ces animaux s'y précipiter avec tant de hâte qu'ils tombèrent perpendiculairement à dix ou quinze verges sur des rochers pointus. Nous pensons pourtant qu'ils ne se firent aucun mal, parce que leur peau est fort dure, et que leur graisse, très-élastique, se prête aisément à la compression.

Toutes ces chasses amusaient infiniment l'équipage. M. Gilbert découvrit un excellent port à l'ouest du cap Saint-Jean. Nous nous y rendîmes aussitôt, et je lui donnai le nom de *Nouvel-An*. Le 3, après nous être pourvus de rafraîchissemens, nous quittâmes la Terre des Etats. Je mis le cap au sud-est, dans la vue de découvrir la côte étendue que M. Dalrymple

a marquée dans sa carte, et où l'on place le golfe de Saint-Sébastien. Je projetais d'attaquer la pointe occidentale de ce golfe, afin d'avoir toutes les autres parties devant moi. Comme je doutais un peu de l'existence de cette côte, cette route me parut la meilleure pour éclaircir cette matière et reconnaître la partie australe de cet Océan.

Le 14, à neuf heures du matin, nous crûmes voir une île de glace; mais à midi, nous doutâmes si ce n'était pas une terre. Nous reconnûmes bientôt que c'était une île, et je l'appelai *Willis*, du nom de celui qui l'aperçut le premier. Ce pourrait bien être la même terre dont M. Guyon vit l'extrémité sud en juin 1756, et qu'il nomma île de Saint-Pierre. C'est un rocher élevé, mais de peu d'étendue, près duquel il y a des îlots de roches; elle gît par 54^{d} de latitude sud, et 38^{d} 23′ de longitude ouest. Je donnai à une île qui l'avoisine le nom de *Bird-Island* (île de l'Oiseau), à cause d'un grand nombre de volatiles dont elle était remplie.

Le 17, nous approchâmes de la côte, et j'allai avec plusieurs de nos messieurs reconnaître la baie, que je nommai *Baie de Possession*, parce que je pris possession du pays, au nom du roi d'Angleterre, en déployant mon pavillon et

faisant faire une décharge de mousqueterie. Le fond de la baie, et plusieurs endroits de la côte se terminaient par des rochers de glace perpendiculaires, d'une hauteur considérable. Il s'en détachait continuellement des blocs : pendant que nous étions dans la baie, une masse énorme s'écroula, et fit en tombant un bruit semblable à celui du canon. Ces masses sont exactement du genre de celles que le capitaine Phipps a vues dans les havres du Spitzberg.

L'intérieur du pays répondait à ces dehors affreux et sauvages. Partout les rochers cachaient leur cime dans les nues, les vallées étaient couvertes de neige. Aucun arbre n'y croissait, seulement quelques traces de végétation se montraient en des touffes de *dactylis glomerata* (pimprenelle des bois) et de *sanguy sorba*. On y voyait en grand nombre des veaux marins, ou des ours de mer, mais d'une moindre grosseur que ceux de la Terre des Etats : peut-être, ne vîmes-nous guère que des femelles, si l'on en juge par la quantité de petits qui fourmillaient sur les côtes. Ces veaux marins étaient aussi plus farouches que ceux des îles du Nouvel-An, il n'était pas facile de leur faire abandonner la place, les petits même nous poursuivaient et cherchaient à nous mordre. Nous trouvâmes dans cette île les pingoins les

plus gros que j'eusse jamais vus. Quelques-uns que nous rapportâmes à bord, pesaient de vingt-neuf à trente-huit livres. Ils étaient de l'espèce que M. Pennant distingue sous le nom de pingoins des Patagons; on les retrouve aux îles Falkland, et M. de Bougainville, dans sa description, les a justement rangés à la première classe. Nous n'aperçûmes d'autres oiseaux de terre que de petites alouettes; nous ne rencontrâmes aucun quadrupède; à la vérité, M. Forster observa de la fiente qu'il jugea être celle d'un renard, ou d'un animal de ce genre.

Nous eûmes en vue, le 18, une île qui paraissait former l'extrémité orientale de la côte, et que j'appelai *Ile Cooper*, du nom de mon premier lieutenant. Je nommai *Cap Charlotte*, une pointe en saillie, qui se terminait par un mondrain de forme ronde. Au côté ouest du cap Charlotte, se trouve une baie qui reçut le nom de *Baie Royale*, et sa pointe occidentale fut nommée *Cap Georges*. La côte qui s'étend de l'île Cooper au cap Charlotte, dans un espace de huit lieues, forme une grande baie, à laquelle je donnai le nom de *Sandwich*.

Le 20, nous fîmes de la voile au S. O., autour de l'île Cooper. C'est un rocher d'une hauteur prodigieuse, d'environ cinq milles de tour, et situé à un mille de la grande terre; comme nous avancions je découvris une île entière-

ment détachée de la grande terre, je l'appelai *Ile Pickersgill*, du nom de mon troisième lieutenant: bientôt une pointe de la grande terre, au-delà de cette île, se montra dans une direction qui portait le bord de la côte exactement au point où nous l'avions vu, et où, le premier jour que nous l'aperçûmes, nous en avions pris le relèvement. Il était donc démontré que cette terre, jugée d'abord comme faisant partie d'un grand continent, n'est qu'une île de soixante-dix lieues de tour.

Je donnai à cette terre le nom de *Géorgie*, en honneur de S. M. Georges III; elle gît par 53^{d} 57$'$ et 54^{d} 57$'$ de latitude australe, et 38^{d} 13$'$ et 35^{d} 34$'$ de longitude occidentale: elle s'étend du S. E. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. $\frac{1}{4}$ O; elle a trente-une lieues de long dans cette direction, et sa plus grande largeur n'en surpasse pas dix. Elle est remplie de baies et de havres; mais, sur toute la côte, nous ne vîmes pas une rivière, ou un courant d'eau douce. Il est à présumer que l'intérieur étant fort élevé, ne jouit jamais d'un assez grand degré de chaleur pour fondre toute la neige qui serait nécessaire à la formation d'une rivière ou d'un courant d'eau.

Eût-on jamais pensé qu'une île d'aussi peu d'étendue, située entre le 54e. et le 55e. degré de latitude, fût, au milieu de l'été, couverte de neige à plusieurs brasses de profondeur? Sans

doute il s'y forme pendant l'hiver beaucoup de glaces que le printems détache et disperse sur la mer, mais cette île ne peut produire la dix millième partie de celles que nous y vîmes. Cette réflexion me laissait l'espoir de découvrir un continent. Au surplus, si j'avais douté que Bouvet eût découvert de grandes îles de glace, c'était dans la persuasion que la côte d'une terre, située au 54^d^. de latitude, ne pouvait au milieu de l'été être entièrement couverte de neiges; mais l'aspect de la Géorgie semblait confirmer l'existence du cap de la Circoncision; je pensai même que je rencontrerais plus de terres que je ne pourrais en reconnaître. Plein de cette idée, je quittai la côte et dirigeai à l'E. S. E.

Nous essuyâmes bientôt une tempête, qui fut suivie jusqu'au 22 d'une brume épaisse, accompagnée de pluie. Le 23, un court intervalle de tems clair nous fit apercevoir trois ou quatre îlots qui n'étaient sans doute que des roches détachées. Mais bientôt nous fûmes encore enveloppés par un brouillard épais. Le 24, nous parvînmes à sortir des rochers de l'ouest, et je mis le cap au sud. Tant de constance à croiser dans l'obscurité, ne nous valut autre chose, quand la brume fut dissipée, que la perspective d'un petit nombre de rochers épars, que je nommai *Rochers Clarke*, du nom d'un de mes lieutenans.

Le 27, nous étions suivant notre estime par 60^d^. Je ne crus pas devoir avancer davantage au sud, et y chercher une terre que rien ne m'annonçait, lorsqu'il était au moins aussi probable que nous en trouverions une près du cap de la Circoncision. J'étais las de parcourir ces hautes latitudes méridionales, où l'on est sans cesse environné de glaces et de brumes épaisses : d'ailleurs l'équipage était épuisé de fatigues, et la santé de plusieurs de nos gens était considérablement altérée.

Je dirigeai à l'est, mais nous rencontrâmes tout à-coup un nombre effrayant de grandes îles de glace, et nous voguions par une mer jonchée de glaces flottantes. Je revirai de bord, et ne fus pas plus heureux en portant à l'ouest. Il fallut enfin mettre le cap au nord. Nous espérâmes alors que rien ne lasserait plus notre patience, nous nous trompions. Le 29, nous nous vîmes encore arrêtés par de nombreuses îles de glace. Comme nous avions très-peu de vent, nous fûmes obligés de suivre les routes qui pouvaient le plutôt nous débarrasser, de sorte que ce jour nous n'avançâmes d'aucun côté. Le 30 nous atteignîmes le 59^d^. 30′. de latitude sud, et 29^d^. 24′. de longitude ouest. Le 31, par 59^d^. 13′. 30″. de latitude sud, et 27^d^. 45′. de longitude ouest, nous aperçûmes au S. $\frac{1}{4}$ O. S. une

côte que j'appelai *Thulé Australe*, parce que c'est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte. Sa surface très-élevée, est partout couverte de neige. Quelques personnes de l'équipage crurent voir une autre terre entre la Thulé Australe et une côte à laquelle j'avais donné le nom de *Cap Bristol*, mais cet intervalle me parut être plus vraisemblablement une baie profonde et je l'appelai *Baie Forster*. Le premier février, je reconnus un promontoire que je nommai *Cap Montagu*. Plusieurs grandes îles de glace hérissaient la côte. L'une d'elles attira mon attention par sa hauteur et son immense contour. Sa surface était plate, et ses côtés perpendiculaires n'avaient pas encore été creusés par les vagues. Je conclus que cette énorme masse n'était que depuis peu détachée de la terre.

Le 22, nous observâmes une pente ou grève plate qui se prolongeait au nord. Le désordre de ses rochers empilés présentait une image du chaos. Cette côte, plus affreuse encore que la Géorgie australe, n'offrait pas même un réceptacle aux phoques et autres animaux amphibies. Je la nommai terre de *Sandwich*. Je suis porté à croire que c'est un groupe d'îles, ou une pointe de continent; je suis fermement persuadé qu'il y a près du pôle une vaste étendue de terre, où

se forment la plupart des glaces répandues à plusieurs degrés de ce même pôle. Si l'on suppose que ces terres n'existent pas et que la glace puisse se former sans leur secours (1), il en résultera que le froid doit être partout à-peu-près égal autour du pôle, jusqu'au 70 ou 60^{d}. et que partout, sous le même parallèle, nous devions voir une égale quantité de glaces. Nos recherches ont cependant prouvé l'existence du contraire.

Toutefois ce continent austral (si je puis encore en supposer un) ne pourrait se trouver qu'en dedans du cercle polaire et dans des parages tellement obstrués par les glaces, qu'on se flatterait vainement de pouvoir y aborder. Il est si périlleux de chercher à reconnaître une côte dans ces mers inconnues et glacées, qu'aucun navigateur ne se hasardera sans doute à franchir les limites auxquelles je me suis arrêté. Si, plus loin vers le sud, il existe des terres, elles sont condamnées par la nature à ne jamais être

---

(1) Une expérience, rapportée dans le 66.e vol. des *Transactions philosophiques*, a prouvé que l'eau de la mer se gèle, et que la glace ainsi formée, ne contient aucune particule de sel, excepté aux endroits où elle touche l'eau de la mer, qui alors s'introduit dans ses pores et ses interstices.

échauffées par les rayons du soleil, et à rester éternellement ensevelies sous les neiges et les glaçons. Le bâtiment qui tenterait d'y aborder, resterait immobile au milieu d'une surface solide, ou ne s'en détacherait que pour s'incruster dans une île de glace.

Il me restait à reconnaître le cap de la Circoncision; j'employai jusqu'au 22 à parcourir le parallèle où Bouvet place cette découverte, et je ne pus la rencontrer. Sans doute, il avait été trompé par une île de glace : la plus petite côte ne pouvait échapper à nos observations. Il était bien évident que cette terre n'existe pas. J'avais donc fait le tour de l'hémisphère austral, dans une haute latitude, et de manière à prouver, sans réplique, qu'il n'y a point de continent, à moins qu'il ne soit près du pôle et hors de la portée des navigateurs. En supposant l'existence de ce continent, nous en avions certainement vu une partie, et sa position devait être vis-à-vis la mer atlantique-australe et vis-à-vis la mer de l'Inde. Une preuve nouvelle et concluante, c'est que dans ces parages, nous avons éprouvé à latitudes égales un froid plus vif que dans la mer Pacifique du sud.

Je voulus tenter encore de retrouver les îles de Denia et de Marsévéen, dont le docteur Halley a déterminé la position sur la carte : le 13

mars, nous n'avions encore rien aperçu qui nous encourageât à la recherche de ces terres. J'aurais mis beaucoup de tems à les trouver, ou à prouver qu'elles n'existent pas; je pensai qu'il y aurait de la cruauté à prolonger les fatigues et les peines de l'équipage ; sa conduite pendant tout notre long voyage méritait les soulagemens qu'il serait en mon pouvoir de lui accorder. D'ailleurs, toutes nos provisions fraîches étaient consommées depuis plusieurs semaines. Les vieilles salaisons causaient à tout le monde une extrême répugnance : je cédai enfin au vœu général et je gouvernai sur le cap de Bonne-Espérance. Il y avait vingt-sept mois que nous en étions sortis, et depuis ce tems nous n'avions touché à aucun port européen.

CHAPITRE XXVIII.

NOUVELLES du désastre survenu à l'*Aventure*. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Lettre du capitaine Furneaux. — RELATION DE SON VOYAGE. Comment il est séparé de la *Résolution*. L'équipage de sa chaloupe est massacré et mangé par les Zélandais. Détails sur cet horrible événement; scène de désolation et de carnage; tristes restes ensevelis dans les flots; noms des victimes. Il double le cap Horn et cherche à reconnaître le cap de la Circoncision. Il relâche au cap de Bonne-Espérance. Son retour en Angleterre.

LE 16 à la pointe du jour, nous aperçûmes à l'ouest deux vaisseaux, dont l'un portait pavillon hollandais. Aussitôt, suivant mes instructions, je me fis remettre par les officiers et bas-officiers leurs livres de loch, et leurs journaux, que je cachetai pour les communiquer à l'Amirauté, et j'enjoignis à tout l'équipage de ne pas dire où nous avions été, avant que l'Amirauté ne l'eût spécialement permis. Ceux de nos messieurs qui n'étaient pas sur la liste militaire, conservèrent leurs papiers, mais il leur fut également recommandé de ne point divulguer leurs découvertes avant qu'ils n'y fussent autorisés.

Le 18, je fis mettre une chaloupe en mer, et j'envoyai à bord d'un des vaisseaux en question, quoiqu'il fût à environ deux lieues; mais nous desirions trop avidement des nouvelles d'Europe, pour faire attention à cette distance. Ce bâtiment était hollandais; il revenait du Bengale, et se nommait le *Bownkerke Polder*. M. Cornelius Bosch, son capitaine, eut l'honnêteté de nous offrir du sucre, de l'arrack, et de tout ce qu'il avait en réserve. Il se trouvait à son bord des matelots anglais qui dirent à nos gens que l'année d'auparavant l'*Aventure* était arrivée au cap de Bonne-Espérance, et que l'équipage d'une de ses chaloupes avait été massacré et mangé par les habitans de la Nouvelle-Zelande. Ainsi se confirmèrent tout ce que nous avaient vaguement raconté les Indiens du canal de la Reine-Charlotte.

L'autre bâtiment était un vaisseau anglais nommé le *True-Briton*, capitaine Broadly, venant de la Chine; comme il ne se proposait pas de relâcher au cap avant de se rendre en Angleterre, je mis à son bord une lettre pour le secrétaire de l'Amirauté. Ce vaisseau donna les mêmes détails que le navire hollandais, sur l'équipage de l'*Aventure*. Le capitaine Broadly nous envoya avec une générosité toute particulière des provisions fraîches, un cochon et du

thé. Je lui en témoigne ici ma reconnaissance. Il joignit à ces présens de vieilles gazettes anglaises qui étaient nouvelles pour nous et nous amusèrent beaucoup.

Enfin, le mercredi 22, qui, pour les habitans du Cap, n'était que le mardi 21, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table. J'appris qu'en effet l'*Aventure* avait relâché au Cap, en retournant en Angleterre. L'on me remit une lettre du capitaine Furneaux, par laquelle il m'annonçait la perte de sa chaloupe, et de dix de ses meilleurs hommes, dans le canal de la Reine-Charlotte. Lorsque dans la suite nous nous sommes rejoints, il m'a communiqué des détails complets sur tout ce qui lui était arrivé depuis notre séparation. Je m'empresse de donner ici cette relation intéressante.

RELATION DU CAPITAINE FURNEAUX

*Sur la route tenue par l'*AVENTURE, *depuis sa séparation de la* Résolution *jusqu'à son arrivée en Angleterre.*

« Ce fut le 21 octobre (1773), quatorze jours après notre départ de l'île d'Amsterdam, que nous découvrîmes la côte de la Nouvelle-Zélande ; je la prolongeai par le travers du cap Turnagain. Le 4 novembre, j'arrivai près du

cap Palliser; les Naturels nous apportèrent un grand nombre d'écrevisses, que nous achetâmes pour des clous et des étoffes de Taïti. Le lendemain, le vent s'éleva avec tant de force, que nous fûmes obligés de mettre à la cape pendant deux jours. La violence de la tempête, les dommages essuyés par le vaisseau, et les maladies qui survinrent, nous mirent dans une telle position, que nous commençâmes à désespérer de pouvoir atteindre le canal de la Reine-Charlotte, ou de rejoindre la *Résolution*.

» Nous n'avions plus de provisions d'eau que pour six ou sept jours. Heureusement nous parvînmes le 9 à mouiller dans la baie de Tolaga. L'ancrage y est bon, et l'on peut facilement y faire de l'eau et du bois. Les Naturels de cette côte sont de la même race que ceux du canal de la Reine-Charlotte, mais en bien plus grand nombre; ils paraissent sédentaires. Ils ont des plantations régulières de patates douces, et d'autres racines très-bonnes. Leurs eaux fournissent en abondance des écrevisses et du poisson, qu'ils nous vendirent à bon compte. Nous observâmes, sur une de leurs pirogues, une tête de femme exposée comme en parade. Elle était ornée de plumes et de divers colifichets, et semblait animée; mais, en l'examinant, nous vîmes qu'elle était desséchée. Ses traits étaient parfaitement conservés; on la gardait sans doute en

mémoire de quelque personnage important.

» Je me contentai de neuf ou dix pièces d'eau, et le 12 je sortis de la baie; mais le vent m'obligea bientôt à la rallier. J'y revins mouiller le lendemain. J'appareillai de nouveau le 16; et malgré des coups de vent continuels, le 30, nous entrâmes enfin sains et saufs dans le canal de la Reine-Charlotte. Je craignais que la *Résolution* n'eût fait naufrage; mais nous eûmes la satisfaction de reconnaître l'emplacement où elle avait dressé ses tentes, et sur un vieux tronc d'arbre, je lus ces mots gravés : *Regardez ici dessous*. En fouillant dans la terre, on trouva une bouteille cachetée : elle contenait une lettre du capitaine Cook, par laquelle il m'informait que son arrivée dans cette même baie avait eu lieu le 3 novembre, et son départ le 24 : il ajoutait qu'il se proposait de nous chercher quelques jours à l'entrée du détroit.

» Conservant quelqu'espoir de le rejoindre, j'ordonnai de mettre le vaisseau en état de rentrer le plus tôt possible en mer. On dressa les tentes; on répara les futailles à terre, et on établit sur la côte le four de cuivre pour recuire la partie de notre biscuit qui n'était pas entièrement gâtée. Pendant ces travaux, les Indiens venaient à bord comme de coutume. Ils nous vendaient du poisson, des armes et des outils de leur

fabrique, et n'annonçaient aucune mauvaise disposition envers nous. Seulement deux fois ils rôdèrent la nuit autour de nos tentes, dans l'intention de nous voler, mais ils furent découverts avant d'avoir eu le tems de nous rien enlever.

» Le 17 décembre, tous nos travaux, toutes nos provisions étaient achevés. On se disposait à l'appareillage. Je chargeai M. Rowe, officier de poupe, d'aller avec le grand canot cueillir, sur la côte, des plantes potagères. Je lui donnai le commandement de ce petit équipage, et lui ordonnai de revenir le soir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain. Ne le voyant revenir, ni le même soir, ni le matin du jour suivant, je résolus d'envoyer à sa recherche. M. Burney, mon second lieutenant, y alla dans la chaloupe, avec plusieurs matelots et dix soldats de marine. Comme M. Rowe était parti du vaisseau avec beaucoup d'empressement, et une heure avant le tems fixé, je présumai que sa curiosité l'avait conduit dans la baie orientale, où personne de l'équipage n'avait encore pénétré, ou bien que quelque accident était arrivé au canot; il pouvait avoir été emporté à la dérive, par la négligence de celui qui le gouvernait, ou enfin s'être brisé au milieu des rochers. Tels étaient nos soupçons à tous; et d'après ces

conjectures, l'aide du charpentier emporta quelques feuilles de fer blanc. Nous ne pouvions croire que nos gens eussent été attaqués par les Naturels : nos chaloupes avaient souvent été beaucoup plus haut, avec moins de monde. Nous fûmes bien cruellement détrompés de notre erreur. M. Burney fut de retour le même soir à onze heures. Voici comment il nous rapporta la scène horrible qui s'était passée : je ne puis la mieux décrire que dans ses propres termes. »

« Le 18, nous partîmes du vaisseau. Une brise » légère nous secondait, et nous eûmes bientôt » doublé l'île Longue. J'examinai avec ma lunette » chaque anse à bas bord sur ma route : à une » heure et demie, nous atterrîmes sur le côté gauche à une grève qui se prolongeait vers le haut de » la baie orientale, pour y faire cuire nos alimens. Pendant ce tems, je vis sur la côte opposée un Indien qui courait le long du rivage, » au fond de la baie. Nous étant embarqués, » nous y arrivâmes bientôt, et nous aperçûmes » une bourgade zélandaise.

» A notre approche, quelques Indiens descendirent sur les rochers, et nous firent signe de » rétrograder. Voyant que nous ne tenions aucun compte de leurs avis, ils changèrent de

» ton. Il y avait sur la grève six grandes piro-
» gues, la plupart doubles. Je laissai notre cha-
» loupe sous une garde suffisante, et m'avançai
» dans les terres. N'y voyant rien qui me donnât
» du soupçon, je dirigeai mes recherches sur la
» côte orientale; les Indiens nous invitèrent à
» débarquer. Je leur demandai des nouvelles du
» canot; ils répondirent qu'ils n'en savaient au-
» cune. Je gouvernai sur une petite grève,
» jointe à l'anse de l'Herbe. Des Naturels, en
» nous apercevant, sortirent de leurs pirogues
» et s'enfuirent vers les bois; je pressentis que
» j'aurais de ce côté des renseignemens sur le
» canot de M. Rowe. Etant descendus, nous
» trouvâmes des débris du canot, et des sou-
» liers, dont un fut reconnu pour appartenir à
» M. Wood-House, un de nos officiers de poupe.
» En même tems, un des matelots m'apporta un
» morceau de viande qu'il présumait être de la
» viande salée que l'équipage avait emportée
» avec lui; mais à l'examen et au flair, je re-
» connus qu'elle était fraîche. M. Fannin, le
» maître d'équipage, pensa que c'était de la chair
» de chien, et je fus de son opinion; j'ignorais
» encore que cette peuplade fût cannibale; mais
» nous devions bientôt n'avoir plus aucun doute
» à cet égard.

» Environ vingt paniers étaient placés sur

» la grève. Nous les ouvrîmes. Ils étaient » remplis, les uns de chair rôtie, et les autres » de racines de fougère, que les Indiens man- » gent en guise de pain. Continuant nos re- » cherches, nous trouvâmes un plus grand nom- » bre de souliers, et une main que nous recon- » nûmes sur-le-champ pour celle de Thomas » Hill, parce qu'elle était tatouée à la manière » des Taïtiens, de ses deux lettres initiales T. » H. En pénétrant assez loin dans les bois, nous » n'aperçûmes rien autre chose; mais comme » nous revenions, nous découvrîmes un espace » de terre fraîchement remuée, d'environ quatre » pieds de diamètre. On y avait sans doute en- » foui quelque chose. N'ayant point de bêches, » nous nous mîmes à creuser avec nos sabres, et » en même tems je faisais lancer en mer la piro- » gue des Zélandais dans le dessein de la dé- » truire; mais l'aspect d'une grande fumée qui » s'élevait de la colline la plus proche, nous » avertit de rentrer tous à bord de la chaloupe, » et je songeai à profiter du tems qui me restait » avant le coucher du soleil.

» A l'embouchure d'une baie voisine de celle » de l'Herbe, se trouvaient quatre pirogues, » une simple et trois doubles, et nous vîmes sur » le rivage un grand nombre d'Indiens qui, à » notre approche, se retirèrent sur une petite

» colline. Quoique les pirogues fussent toutes à
» flot, cependant elles paraissaient vides; crai-
» gnant qu'il n'y eût au fond des hommes ca-
» chés pour nous surprendre, je fis tirer sur
» l'une d'elles un coup de mousqueton. Les Sau-
» vages, du haut de leur retranchement, pous-
» saient des cris vers nous, et nous invitaient
» par signes à débarquer. Dès que nous fûmes
» près de terre, nous fîmes une décharge géné-
» rale de nos fusils. Cette première volée ne pa-
» rut pas trop les inquiéter, mais à la seconde,
» ils gravirent en désordre et précipitamment,
» le plus haut qu'ils purent. Quelques-uns pous-
» saient des hurlemens horribles. Nous conti-
» nuâmes de faire feu tant que nous aperçûmes
» des Naturels à travers les buissons. Deux de
» ces hommes, qui étaient fort robustes, ne
» quittèrent la place que lorsqu'ils se virent
» abandonnés de tous leurs compatriotes : ils se
» retirèrent alors avec un sang-froid que nous ne
» pûmes nous empêcher d'admirer. Leur fierté ne
» leur permettait pas de courir. L'un d'eux fut
» atteint et resta quelque tems immobile; il se
» releva, et poursuivit son chemin en se traî-
» nant sur les pieds et sur les mains. L'autre ar-
» riva sans avoir été blessé.

» Devenu maître du champ de bataille, je
» débarquai avec les soldats de marine. M. Fan

» nin resta en arrière pour garder la chaloupe.
» Nous vîmes sur la grève deux paquets de cé-
» leri que les gens de M. Rowe avaient cueilli.
» Une rame brisée était fichée en terre, et les
» Naturels y avaient attaché leurs pirogues,
» preuve que l'attaque s'était passée dans ce
» lieu. Je fis des recherches soigneuses par der-
» rière la grève pour découvrir notre canot;
» c'est alors qu'une scène de désolation et de
» carnage s'offrit à nos yeux; les têtes, les cœurs
» et les poumons de plusieurs de nos gens étaient
» dispersés sur le sable, et à peu de distance de
» là, des chiens en rongeaient les entrailles!....
» Tandis que nous contemplions ces tristes
» restes, sans pouvoir nous en séparer, M.
» Fannin fit un signal pour nous avertir qu'il
» voyait les Sauvages se rassembler dans les
» bois; nous retournâmes sur-le-champ vers
» la chaloupe, et, traînant avec nous les piro-
» gues des Indiens, nous en détruisîmes trois.
» En ce même instant, le feu cessa de briller
» sur le sommet de la colline. Nous entendîmes
» les Indiens parler très-haut en s'avançant; je
» pense qu'ils discutaient entr'eux s'ils nous
» attaqueraient et chercheraient à reprendre
» leurs pirogues. Il était tard, je descendis en-
» core à terre, et regardai de rechef derrière la
» grève, afin de voir si le canot du malheureux

» M. Rowe avait été traîné dans les buissons.
» Ne l'apercevant point, je me mis en route
» vers le vaisseau ; c'eût été une folie de vou-
» loir pénétrer dans le pays. Toutes nos forces
» eussent à peine suffi pour parvenir à la moitié
» de la colline ; et je n'aurais pu emmener que
» la moitié de mon équipage, puisqu'il fallait
» en laisser une partie pour garder la chaloupe.
» En débouquant la partie supérieure du
» canal, nous découvrîmes, à environ trois ou
» quatre milles plus haut, un grand feu qui
» formait un ovale complet : il s'étendait du
» sommet de la colline, presqu'au bord de
» l'eau, de manière que l'espace du milieu se
» trouvait comme environné d'une haie en-
» flammée. Je consultai M. Fannin, et nous
» fûmes d'avis tous deux que nous ne pouvions
» guère compter sur la triste satisfaction de
» tuer quelques Sauvages de plus. En quittant
» l'anse de l'Herbe, nous avions tous tiré vers
» l'endroit où parlaient les Indiens ; comme nos
» armes étaient humides, elles ne partirent pas.
» Pour surcroît de contrariété, il survint une
» averse. La plus grande partie de nos muni-
» tions était épuisée, et nous avions derrière
» nous six grandes pirogues qui nous eussent
» entourés. Avec tant de désavantage, je ne
» crus pas devoir m'avancer plus loin, dans

» l'unique but de goûter le plaisir d'une trop » juste vengeance.

» En passant entre deux îles rondes au sud » de la baie orientale, il nous sembla qu'une » voix nous avait appelés. On cessa de ramer, » et nous prêtâmes l'oreille attentivement, mais » nous n'entendîmes plus rien. Il est très-pro- » bable que M. Rowe et tous ses camarades fu- » rent tués sur-le-champ ».

« J'ajouterai au récit de M. Burney, que dix personnes avaient été victimes de cet affreux événement. En voici les noms : M. Rowe, M. Wood-House, François Murphy, quartier-maître; Guillaume Facey, Thomas Hill, Michel Bell, Edouard Jones, Jean Cavenaugh, Thomas Milton, et Jacques Sevilley, valet du capitaine. La plupart étaient du nombre de nos meilleurs matelots, robustes et d'une bonne santé. M. Burney rapporta deux mains à bord, l'une de M. Rowe, qui fut reconnue à une cicatrice; l'autre de Thomas Hill, comme on l'a observé, et la tête de Jacques Sevilley. Ces dépouilles furent enveloppées dans un hamak, et jetées à la mer avec une grande quantité de balles et de boulets de canon pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, et seule-

ment des lambeaux d'une paire de culottes, un habit et six souliers.

» Nous ne croyons pas que ce carnage ait été l'effet d'un dessein prémédité de la part des Sauvages. M. Rowe, en partant du vaisseau, avait rencontré deux pirogues qui descendirent près de nous, et restèrent toute la matinée dans l'anse du Vaisseau. Ce massacre aura été la suite de quelque querelle qui se décida sur-le-champ; peut-être aussi nos gens ne se seront pas assez tenus sur leurs gardes, et l'occasion favorable aura tenté les Indiens : ce qui enhardit les Zélandais après la première explosion de nos armes à feu, c'est qu'ils reconnurent qu'un fusil n'était pas une arme infaillible, qu'il manquait souvent de partir, et qu'après le premier coup, il fallait le charger de nouveau, avant de pouvoir s'en servir. Ils auront sans doute mis à profit ces momens d'intervalles.

» Les vents contraires nous retinrent dans le canal quatre jours après ce désastre; et, pendant tout ce tems, nous n'aperçûmes aucun des Naturels. Une remarque digne d'attention, c'est que j'avais remonté plusieurs fois la même anse avec le capitaine Cook, sans y découvrir d'autres traces d'habitans qu'un petit nombre de cabanes qui semblaient abandonnées depuis

plusieurs années ; cependant, lorsque M. Burney fut entré dans l'anse, il estima qu'il ne s'y trouvait pas moins de quinze cents ou deux mille Indiens qu'il lui eût sans doute fallu combattre, s'ils eussent été instruits de son arrivée. Ces considérations me firent juger qu'il serait imprudent d'y renvoyer une seconde chaloupe; car il était contre toute probabilité que ni M. Rowe, ni aucun de ses camarades, eussent réussi à s'échapper.

» On leva l'ancre le 23, et nous portâmes à l'est, afin de sortir du détroit. Je le débouquai, en effet, le même soir ; mais le défaut de vent me retint deux ou trois jours sur la côte. Je mis ensuite le cap au S. S. E., et j'arrivai au 56e ^{d} de latitude, sans avoir rien observé de remarquable. Les vents commencèrent alors à souffler avec force du S. O., le tems fut très-froid ; et, comme notre vaisseau était bas et très-chargé, la mer nous couvrait sans cesse de ses ondes. La plupart de nos provisions étant gâtées, je jugeai qu'il était prudent de nous rendre promptement au cap de Bonne-Espérance, en suivant les parages où M. Bouvet a placé le cap de la Circoncision. Dès que nous fûmes à l'est du cap de Horn, nous fûmes environnés de brumes épaisses, qui nous privèrent entièrement de la lumière du soleil, et

nous empêchèrent de faire la moindre observation. Ce tems dura plus d'un mois : durant cet intervalle, nous marchâmes au milieu d'un grand nombre d'îles de glace, contre lesquelles, à chaque instant, nous manquions d'échouer. C'est ainsi que nous atteignîmes le parallèle assigné à la prétendue terre que nous cherchions. Nous n'en apperçûmes aucune trace jusqu'au 3 mars, que nous parcourûmes toutes les latitudes. Il est probable que M. Bouvet n'a vu qu'une île de glace ; nous avons nous-mêmes éprouvé de semblables illusions. Le tems épais et brumeux, par lequel il naviguait, fait encore présumer l'erreur et la rend excusable.

» Je dirigeai ensuite vers le cap de Bonne-Espérance, que nous découvrîmes le 17 ; je mouillai, le 19, dans la baie de la Table. Le commodore sir Edouard Hughes s'y trouvait avec les vaisseaux de sa majesté le *Salisbury* et le *Cheval-de-Mer*. Je le saluai de treize coups de canon, et j'en fis tirer pour la garnison un égal nombre. Le commodore me rendit le salut avec deux coups de moins, selon l'usage; la garnison nous rendit les treize coups.

» Le 24, sir Edouard appareilla pour les Indes Orientales. Je séjournai au Cap jusqu'au 16 avril, pour y raboubler l'*Aventure*, et me

procurer des rafraîchissemens ; je fis voile alors pour l'Angleterre, et le 14 juillet je mouillai dans la rade de Spithead. »

Fin de la Relation du capitaine Furneaux.

CHAPITRE XXIX.

Séjour au cap de Bonne-Espérance. — Divers détails donnés par le capitaine Crozet. — Description du pays. Départ. — Homme qui s'était caché dans la calle du vaisseau. — Arrivée à Sainte-Hélène. — Diverses excursions. — Différens détails sur cette colonie, et sur les productions du pays.

Je reprends mon récit : le lendemain de mon arrivée au Cap, 22 mars, je me rendis chez M. le baron de Plettenberg, gouverneur de la colonie, et chez les principaux officiers, qui tous nous firent l'accueil le plus amical. Il y a peu de pays où l'on soit plus obligeant envers les étrangers, et il ne se trouve nulle part autant de rafraîchissemens. Nous y jouîmes de quelques plaisirs, après les fatigues de notre long voyage.

Les bons traitemens que les étrangers reçoivent au Cap, et la nécessité de respirer l'air de terre, ont introduit dans cette relâche une coutume qui n'est en usage dans aucune autre. Tous les officiers qui ne sont pas absolument nécessaires au service des vaisseaux, vont ré-

sider à terre. Nous suivîmes cet usage. MM. Forster, et M. Sparmann et moi, nous logeâmes chez M. Brandt, que son empressement à rendre service aux Anglais, a mis parmi eux en grande réputation.

Le tems était d'une chaleur si grande, que nous ne nous ressouvenions pas d'en avoir ressenti une semblable dans tout le cours de l'expédition. Comme il eût été dangereux de nous trop livrer à notre appétit, nous vécûmes pendant les premiers jours avec une sobriété qui nous fut salutaire : plusieurs officiers n'ayant pas usé de cette modération, furent tout à coup rassasiés, et se trouvèrent très-incommodés pendant toute la relâche.

Nous eûmes au Cap un plaisir inexprimable, celui de recevoir des nouvelles de nos amis d'Angleterre. Il nous semblait, en conversant avec des Européens, que nous venions de recouvrer l'existence. Nous fûmes tout-à-coup instruits de ce qui s'était passé en Europe depuis notre départ ; la révolution du gouvernement de Suède, opérée par un jeune prince, l'émule de Gustave Vasa ; une héroïne qui achevait de créer et de policer l'empire de Russie, et triomphait du superbe Ottoman ; le partage de la Pologne par trois grandes puis-

sances : tous ces événemens et beaucoup d'autres moins considérables, présentés tout-à-coup à notre imagination, nous paraissaient tenir du merveilleux.

L'établissement du Cap est fréquenté en été et en automne par les vaisseaux de toutes les nations ; mais il paraissait alors beaucoup plus florissant que lors de notre première relâche en 1772. Mon premier soin fut de me procurer du biscuit frais, de la viande, des légumes et du vin pour ceux qui devaient rester à bord. Tout le monde eut sa part des provisions fraîches, et chacun eut bientôt recouvré ses forces. Nous n'avions que trois malades qu'il fallut envoyer à terre : je les mis en pension à trente styvers, ou trois livres par jour; et, pour cette somme, ils eurent le logement et la nourriture.

Je m'occupai ensuite des réparations nécessaires au vaisseau. Je reçus du gouvernement la permission de faire dresser à terre une tente où l'on porta les futailles et les voiles qui avaient besoin d'être réparées. On abattit les vergues et les mâts de hune, afin de raccommoder les agrès. Ils étaient en si mauvais état, qu'il fallut les renouveler en grande partie. Je ne m'en procurai qu'à un prix exorbitant. Les Hollandais de cette place, com-

me ceux de Batavia, font sur les munitions navales qu'ils vendent aux étrangers, un profit usuraire et vraiment scandaleux.

On ne sera pas étonné du délabrement de nos agrès, si l'on considère que depuis notre départ du Cap jusqu'à notre retour, nous n'avions pas fait moins de vingt mille lieues, espace à-peu-près égal à trois fois la circonférence du globe prise à l'Equateur. Je ne crois pas que l'on puisse citer un vaisseau qui, dans le même laps de tems, eût parcouru autant de chemin, et cependant je puis certifier que dans tout le cours de cette expédition par des latitudes périlleuses, aucune des mâtures ou des vergues ne se brisa, ce qui fait honneur aux soins et à l'habileté des officiers, et prouve la bonne qualité du bâtiment.

Parmi les vaisseaux français mouillés dans la baie, se trouvait l'*Ajax*, vaisseau de l'Inde, chargé pour Pondichéry, et commandé par M. Crozet, ce même capitaine, dont j'ai eu occasion de faire connaître l'intrépidité, en parlant du massacre de M. Marion et d'une trentaine de ses compagnons de voyage, sur la côte de la Nouvelle-Zélande. M. Crozet, qui avait succédé à M. Marion dans le commandement des deux vaisseaux, revint à l'île Maurice par les îles Philippines. C'est un homme de talent,

qui paraît animé du véritable esprit des découvertes. Il a bien voulu me communiquer une carte, où sont tracées les terres reconnues par lui et par M. de Kerguelen; elles y sont exactement marquées dans la position où nous les avons cherchées : je ne puis concevoir comment l'*Aventure* et la *Résolution* ne les ont pas rencontrées. En outre de cette terre que M. Crozet nous dit être une île longue, mais très-étroite, qui s'étend à l'est et à l'ouest, M. Marion en a découvert d'autres par les 48 ^{d} de latitude australe.

On voit, par la carte de M. Crozet, que M. de Surville, autre capitaine français, a fait un voyage dans la mer Pacifique du Sud, en 1769. Il avait reçu la permission d'aller commercer sur la côte du Pérou, à condition qu'il entreprendrait des découvertes; il prit sa cargaison dans divers ports des Indes Orientales; il passa par les Philippines, et près de la Nouvelle-Bretagne il découvrit des terres par 10 ^{d} de latitude sud, et 158 ^{d} de longitude est, auxquelles il donna son nom; de là gouvernant au sud, il passa à peu de degrés à l'ouest de la Nouvelle-Calédonie, rencontra l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande, et relâcha dans la baie Douteuse. Il paraît qu'il y était mouillé lorsque j'en prolongeai le travers

à mon premier voyage sur l'*Endéavour*. En quittant la Nouvelle-Zélande, M. de Surville mit le cap à l'est, entre 35 d et 41 d de latitude, jusque sur la côte d'Amérique. Il eut le malheur de se noyer en débarquant au port de Callao.

Ces voyages, bien qu'ils n'aient été entrepris que par de simples particuliers, n'ont pas laissé de procurer des lumières sur la mer du Sud. Celui de M. Surville détruit une erreur que j'avais commise, en supposant que les bas-fonds qui sont en travers de l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Calédonie, s'étendent à l'ouest jusqu'à la Nouvelle-Hollande : il prouve qu'il y a une mer libre et ouverte dans cet intervalle, et que c'est l'extrémité nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie que je devais apercevoir.

M. Crozet nous apprit encore que le vaisseau espagnol arrivé à Taïti, avant notre première relâche, était parti de la Nouvelle-Espagne, et qu'à son retour il découvrit quelques îles par 32 d de latitude sud, et sous le méridien de 130 d O. : cette carte indique d'autres îles qu'on dit avoir été découvertes par des navigateurs espagnols, mais M. Crozet paraissait croire qu'elles y avaient été insérées sans autorité suffisante.

Pendant notre séjour au Cap, nous fîmes une

excursion à False-Bay. L'excessive chaleur avait presque partout desséché la verdure de l'immense quantité d'arbrisseaux et de plantes qui y croissent ; il y en avait cependant un grand nombre en fleurs, et nos botanistes s'empressèrent d'en enrichir leurs herbiers. Les chemins de ce canton sont très-mauvais, la plupart du tems on marche sur du sable, et très-souvent il faut franchir de gros cailloux entassés.

Chemin faisant, nous aperçûmes beaucoup de couvées d'une espèce de perdrix auxquelles les Hollandais ont improprement donné le nom de faisans. Elles ne sont pas très-sauvages. On peut aisément les prendre en vie et les apprivoiser. Il y a autour du Cap plusieurs cantons où les perdrix évitent constamment de faire leurs nids, et les Hollandais se sont avisés d'un singulier moyen pour les y forcer. Ils prennent différens couples apprivoisés ; il les plongent dans l'eau, les couvrent de cendres, et les déposent ensuite au milieu des buissons, en leur repliant la tête sous les ailes. Des lecteurs révoqueront peut-être en doute l'efficacité de cette méthode ; mais plusieurs personnes dignes de foi ont assuré à M. Forster qu'elle obtenait toujours le plus grand succès.

Les environs de False-Bay sont plus sauvages que ceux de la baie de la Table ; le pays

est presque entièrement désert, si l'on excepte la maison du commandant, deux ou trois autres de particuliers; des magasins et des ateliers qui appartiennent à la Compagnie hollandaise. Cependant l'aspect des montagnes y est moins triste. On y trouve une quantité considérable de plantes de toute espèce, et un grand nombre d'oiseaux égayent cette solitude. On y voit aussi par troupes, des antilopes ou gazelles; les unes habitent des rochers inaccessibles, d'autres se tiennent dans de petites broussailles, sur un terrain plus uni. Nous aperçûmes au haut des collines, des roches pendantes au-dessus de nos têtes, et formant de petites cavernes, où les Hollandais passent souvent la nuit, lorsqu'ils vont à la chasse des gazelles.

Nous restâmes trois jours à False-Bay. De retour au Cap, nous examinâmes la ménagerie qu'entretient la Compagnie; nous visitâmes tous les magasins de pelleteries pour nous y procurer un assortiment de peaux de gazelles. Nous y avons vu un orang-outang en vie; cet animal venait de Java, il n'avait que deux pieds six pouces de hauteur, et se traînait toujours à quatre pates, quoiqu'il pût se tenir assis, et marcher sur ses jambes de derrière. Il avait les doigts des mains et des pieds d'une longueur excessive, mais ses pouces étaient très-courts,

son ventre était proéminent, et sa face hideuse: son nez ressemblait plus au nez d'un homme qu'à celui d'un singe.

Cet orang-outang a depuis été transporté à La Haye, dans la ménagerie du prince d'Orange, il y est mort en janvier 1777, moins encore par l'ignorance que par la malice de celui qui en avait soin. Cet homme ne voulut pas même que les anatomistes de Hollande eussent la satisfaction de disséquer un orang-outang. Il lui coupa la tête pour les empêcher d'examiner le mécanisme des organes de la voix, et lui abattit les pieds et les mains pour qu'il ne fût pas possible d'en comparer les phalanges avec les doigts de la main humaine, ni avec d'autres squelettes.

Tandis que nous étions à l'ancre dans la baie de la Table, plusieurs vaisseaux de l'Inde en sortaient ou y entraient. J'en vis d'anglais, de français, de suédois, de danois; entr'autres, trois frégates espagnoles, dont deux allaient à Manille, et l'autre en revenait. Ce n'est que depuis peu que les vaisseaux espagnols relâchent ici, et ceux dont je parle, furent les premiers qui profitèrent des priviléges accordés par les Provinces-Unies, aux nations européennes qui sont avec elles en rapports d'alliance ou d'amitié.

Comme il fallut absolument calfater le vaisseau, le manque d'ouvriers nous retint plus long-tems que je ne comptais rester : j'en obtins deux d'un vaisseau hollandais, et M. Rice, capitaine du *Dutton*, vaisseau de l'Inde anglais qui arrivait du Bengale, voulut bien m'en donner deux autres. Le 26 avril, ce travail fut achevé. Le même jour, toutes les munitions furent embarquées, nous prîmes congé du gouverneur, ainsi que des principaux officiers, et le lendemain nous retournâmes à bord.

Nous laissâmes au Cap le docteur Sparmann qui avait partagé les périls et les fatigues de notre voyage, et qui par son caractère plein de douceur et d'amabilité, s'était concilié la confiance et l'attachement de tous ceux qui avaient joui de sa société : il ne retourna en Suède sa patrie qu'au mois de janvier 1776, après avoir fait dans l'intérieur de l'Afrique une expédition très-dangereuse et très-fatigante. Il a pénétré plus loin que le docteur Thunberg et tous les naturalistes qui l'avaient précédé.

Dès que nous fûmes sous voile, je saluai la garnison de treize coups de canon, et, à l'instant, on me répondit par un égal nombre de coups. Je dirigeai vers Sainte-Hélène, accompagné du navire anglais le *Dutton*. Nous traversâmes la partie septentrionale de la baie entre

l'île Roben (autrement île des Pingoins), et la côte d'Afrique. Cette île est un coin de terre sablonneux et stérile, où la Compagnie hollandaise relègue les assassins et les autres criminels. On a vu, parmi les coupables, d'innocentes victimes de l'ambition des Hollandais; je pourrais citer le roi de Maduré, que ses oppresseurs dépouillèrent de ses Etats. Non contens d'avoir réduit ce malheureux prince à une affreuse misère, ils le firent jeter dans un cachot (1) où il termina sa douloureuse existence.

Le premier mai, on aperçut un homme caché dans la calle : un des quartiers-maîtres l'y avait introduit quelques jours auparavant, et l'avait nourri sur sa ration. Cet acte de bienfaisance et de générosité était malheureusement une infraction aux règles sévères de la discipline; il leur fut à chacun infligé douze coups de fouet. L'inconnu était un Hanovrien qu'on avait enlevé pour le service de la Compagnie hollandaise. Pendant notre mouillage il m'avait supplié de le prendre sous ma protection, mais

(1) Voyez l'ouvrage anglais intitulé : *Voyage fait aux Indes orientales*, en 1747 et 1748, contenant une description de Sainte-Hélène, de Java, de Batavia, du gouvernement hollandais dans les Indes, et de la Chine; *in*-8°., Londres, 1762.

je n'avais pas voulu favoriser sa désertion. Me trouvant inflexible, il s'était glissé furtivement sur notre bord. Il fallut bien alors qu'il y restât, et je dois dire qu'il nous donna constamment des preuves de zèle et d'activité.

Le 15, à la pointe du jour, nous découvrîmes Ste.-Hélène, à quatorze lieues de distance, et à minuit nous mouillâmes dans la rade qui fait face à la ville. Le lendemain, au lever du soleil, le château et le *Dutton* nous saluèrent chacun de treize coups. Le château me salua une seconde fois lorsque je débarquai. La *Résolution* rendit ces saluts. Le gouverneur M. Skettwe et les principaux habitans de l'île me reçurent et me traitèrent avec une politesse infinie, et nous rendirent tous les services qui dépendaient d'eux.

La ville est enfermée des deux côtés par une montagne escarpée, qui au premier aspect semble plus aride et plus sauvage que l'île de Pâques; mais au fond de la vallée, nous aperçûmes des collines tapissées de verdure. Des escaliers construits sur les bords de la mer facilitent le débarquement; ils sont d'une extrême utilité, parce que la houle brise avec beaucoup de violence sur toutes les parties de la côte. Il y a plusieurs portes à pont-levis; une forte batterie

fait face à l'esplanade, et celle-ci est ornée d'une superbe promenade de bananiers.

La maison du gouverneur est distribuée en plusieurs appartemens commodes et spacieux, que leur élévation surtout rend agréables dans un climat aussi chaud. Derrière cette maison, est un petit jardin avec quelques promenades couvertes. Nous y avons remarqué des arbres curieux des Indes Orientales, et notamment le *barringtonia*. Les baraques de la garnison sont situées plus loin dans la vallée. Il y a dans cette même vallée beaucoup d'autres édifices, où malgré la brise de mer la chaleur est excessive.

La plupart des principaux habitans offrent leurs maisons aux étrangers qui descendent à terre; le prix de la pension est à-peu-près le même qu'au Cap. Le lendemain de notre arrivée, M. Stuart, jeune *midshipman* du *Dutton*, et M. Forster fils, vinrent avec moi faire une promenade sur la colline de l'ouest que l'on nomme colline de l'Échelle. Un chemin pratiqué depuis peu, monte en serpentant le long de ses bords escarpés: sa largeur est de neuf pieds, et il est enfermé par une muraille de trois pieds de haut, dont la pierre a été tirée de la montagne. Ce n'est qu'un amas de laves qui, en quelques en-

droits se brise et se convertit en terre brune. Mais dans plusieurs autres, elle forme d'énormes masses de matière noire caverneuse, qui paraît quelquefois un peu vitrifiée.

Plusieurs rochers de ce genre sont suspendus au-dessus du chemin. Les chèvres qui vont y brouter les arbrisseaux, détachent de tems en tems des blocs, dont la chute alarme beaucoup les habitans; mais les soldats de la garnison ont ordre de tirer les chèvres qu'ils aperçoivent sur ces éminences, et ils n'y manquent guère, parce que celles qu'ils tuent, leur sont ordinairement données pour les récompenser.

Nous jouîmes tout-à-coup d'un très-joli point de vue. Plusieurs mondrains terminés en pointe, couverts d'une riche verdure, entrecoupés de vallées fertiles, de jardins, de vergers, de diverses plantations et de gras paturages, présentaient un tableau d'une agréable variété; une onde limpide arrosait chaque vallée. Deux hautes montagnes situées au milieu de l'île et presque toujours entourées de nuages, semblent être les réservoirs d'où s'échappent tous ces ruisseaux.

Nous allâmes examiner ensuite la baie Sablonneuse, petite anse qui gît à la partie opposée de l'île, et qui est défendue par une batterie. Le coup d'œil en est également pittoresque; des bois touffus et sauvages couvraient les

montagnes depuis leur base jusqu'à leur sommet ; le pic de Diane présente les formes les plus élégantes. Les rochers et les pierres, dans cette partie la plus élevée de l'île, diffèrent absolument de ceux des vallées. On observe dans les cavités des traces manifestes d'un ancien volcan. La roche était argilleuse, d'un gris foncé, disposée en couches. Ici, elle se composait de plusieurs bancs de pierres à chaux, ailleurs c'était une pierre molle, onctueuse et semblable à la pierre de savon.

Par-dessus ces couches est souvent un terreau fertile, de six à dix pouces de profondeur, où croissent diverses plantes. M. Forster découvrit dans cette excursion des arbrisseaux que nous n'avions vus en aucune partie du monde : de ce nombre sont ceux que les habitans nomment *arbres à choux*, *arbre à gomme* et *bois rouge* ; les premiers viennent et se plaisent dans les terrains humides, mais le bois rouge ne croît jamais que sur la croupe aride des montagnes. L'arbre à choux ne justifie pas son nom, il ne sert que pour le chauffage ; c'est une des espèces indigènes ; ses feuilles sont larges. Il ne faut pas le confondre avec l'arbre à choux d'Amérique, de l'Inde et des mers du Sud ; celui-ci est le chou-palmiste.

La pluie nous surprit pendant notre prome-

nade et nous fûmes trempés jusqu'aux os; mais en peu de minutes, la chaleur du soleil sécha nos vêtemens. Nous interrogions tous les esclaves que nous rencontrions, sur la manière dont les traitaient leurs maîtres; en général, leurs réponses justifiaient les colons de plusieurs imputations assez défavorables. Il est vrai que plusieurs se plaignirent du peu de nourriture qu'on leur accorde; mais on dit que les maîtres eux-mêmes éprouvent quelquefois une pénurie d'alimens, et qu'en certaines saisons ils sont obligés de manger des salaisons.

Le sort des soldats paraît bien plus dur : ils ne reçoivent jamais que des alimens salés, et en petite quantité. Leur paie est d'ailleurs très-modique. Ceux qui sont laborieux obtiennent de tems en tems la permission de travailler pour les habitans, et ils gagnent quelque argent à transporter le bois de chauffage des montagnes à la ville. Nous avons vu des vieillards occupés à ce travail. Ils paraissaient tout joyeux; mais si nous les interrogions sur leurs fatigues, ils ne répondaient qu'avec émotion. Tous parlèrent du gouverneur avec les plus grandes marques de reconnaissance et d'affection. Pour retourner à la ville, nous descendîmes une colline opposée à celle par laquelle nous étions arrivés.

Les habitans de Ste.-Hélène tirent leurs che-

vaux principalement du cap de Bonne-Espérance. On en nourrit très-peu dans l'île ; ils sont petits, mais ils marchent sûrement dans ce pays montueux.

Le 18, après déjeuner, le gouverneur réunit à sa maison de campagne les principaux officiers et passagers de la *Résolution* et du *Dutton*. Cette habitation est agréablement située à environ trois milles de la ville, au milieu d'un jardin très-spacieux, où nous vîmes plusieurs plantes d'Europe, d'Afrique et d'Amérique, et surtout beaucoup de roses et de lis, de myrtes et de lauriers. De longues allées de pêchers étaient chargées de fruits, dont la saveur était excellente, mais différait un peu de celle de nos pêches d'Angleterre. Tous les autres arbres fruitiers d'Europe y croissent mal, on assure même qu'ils n'y portent jamais de fruits. On a également essayé d'y planter de la vigne, mais le climat lui est contraire. Les chenilles dévorent les choux et les autres légumes ; sans cela toutes les plantes potagères y viendraient fort bien. En parcourant les collines voisines, nous aperçûmes de petits cantons semés d'orge ; ces grains, ainsi que tous les autres, sont communément détruits par les rats qui fourmillent dans cette île. On a donc pris le parti de laisser le terrain en pâturages qui étalent une verdure

éclatante que nous étions surpris de remarquer sous les Tropiques.

On assure que cette île peut nourrir trois mille têtes de bétail, mais qu'elle n'en a aujourd'hui que deux mille six cent. La grande quantité de landes incultes que nous avons vues, nous fait croire qu'il y aurait des pâturages pour un nombre plus considérable de troupeaux : on prétend que l'herbe ne repousse pas pendant l'hiver, et qu'il faut réserver certains cantons pour cette saison de l'année.

Le bœuf y est succulent et fort gras. La consommation de viande qui s'y fait journellement, empêche le bétail d'y vieillir. On y a naturalisé le genêt épineux ordinaire (*ulex europæus*) que les fermiers d'Angleterre ont si grand soin d'arracher, et à présent il remplit tous les pâturages. Les habitans ont trouvé moyen de tirer avantage de cet arbrisseau, regardé en Europe comme parasite et même comme pernicieux. Leur territoire était brûlé par la chaleur excessive, l'herbe se ridait et se desséchait : les buissons de genêt croissant à l'ardeur du soleil, ont entretenu dans ce sol un certain degré d'humidité, et peu-à-peu sous leur ombre, le pays s'est revêtu d'un joli gazon. Le genêt devenant alors inutile, on le déracine et on le brûle.

Le bois de chauffage est extrêmement rare à

Ste.-Hélène. On l'emploie avec une parcimonie dont je n'avais encore vu d'exemple qu'au Cap. On prépare différens mets avec aussi peu de feu qu'il en faut en Angleterre pour faire bouillir une théière.

Nous remarquâmes à notre retour plusieurs couvées de perdrix aux jambes rouges. Cette petite espèce est commune sur la côte d'Afrique. Nous vîmes aussi plusieurs faisans à anneaux, que le gouverneur a naturalisés dans l'île, ainsi que des poules de Guinée et des lapins. Il y a une amende de cinq livres sterlings contre celui qui tue un faisan, et cet oiseau se multiplie tellement, que bientôt cette défense sera inutile.

M. Forster pense qu'on pourrait semer ici des trèfles qui procureraient au bétail une nourriture plus substantielle que l'herbe simple, et essayer la culture des haricots de Chine (*dolichos sinensis*), ainsi que du *phaseolus mungo* dont on fait le sagou dans l'Amérique septentrionale. Il présume qu'avec un peu de soin et de persévérance, on parviendrait à détruire les rats et les chenilles qui dévorent la plupart des plantes utiles, et semblent être le principal obstacle aux progrès de l'agriculture. Il voudrait aussi qu'on y transportât des ânes du Sénégal, où, suivant M. Adanson, il y en a de très-beaux. Les transports seraient beaucoup moins difficul-

tueux, et des cantons dédaignés pour la nourriture du bétail suffiraient fort bien à ces animaux, qui ne sont point difficiles sur le choix des alimens.

Le lendemain 19, nous allâmes à la maison de M. Mason. Elle est située à quatre ou cinq milles de la ville. Nous fîmes un détour pour visiter dans le voisinage du pic de Diane une montagne élevée, où malgré une forte pluie, nous cueillîmes des plantes très-rares. Nous vîmes, dans cette excursion, une petite espèce de tourterelle blanche, que l'on dit originaire du pays, ainsi que la perdrix rouge. Il s'y trouvait aussi des becs croisés de rizières (*loxia oryzivora*). M. Forster s'écarta d'un quart de mille environ pour visiter une petite ferme où l'on a relégué deux Brames, accusés de s'opposer dans l'Inde aux intérêts de notre Compagnie. Je ne puis m'empêcher de remarquer la manière différente dont les Anglais et les Hollandais traitent leurs captifs. Le roi de Maduré était enfermé dans un cachot sur l'île Roben, et les Brames détenus à Sainte-Hélène ont l'île entière pour prison; ils y jouissent d'une maison et d'un vaste jardin; ils ont plusieurs esclaves pour les servir.

Le soir, M. Graham, passager du *Dutton*, donna un bal aux habitans. Je fus agréablement surpris de la beauté et de l'élégance des femmes.

Beaucoup d'esprit, d'enjouement et de grâce, animait leur conversation. Comme il se donna un second bal, je remarquai que le nombre des dames était toujours si grand, qu'elles ne pouvaient avoir assez de cavaliers, bien que plusieurs hommes de nos deux vaisseaux y fussent. On dit à cette occasion que le nombre des filles qui naît à Sainte-Hélène surpasse de beaucoup celui des enfans mâles. On fait la même remarque au cap de Bonne-Espérance. Il serait intéressant de déterminer si cela arrive toujours dans les pays chauds; il en résulterait des conséquences relatives à la vie domestique des différentes nations; ces proportions ne sont pas encore bien fixées : même en plusieurs parties de l'Europe, et partout où on les observe avec quelque précision, elles offrent des résultats curieux. En Angleterre et en France, le nombre des enfans mâles surpasse celui des filles; c'est tout le contraire en Suède.

La population de l'île Sainte-Hélène ne s'élève pas à plus de vingt mille habitans, y compris cinq cents soldats et six cents esclaves. Elle a dans sa plus grande étendue environ huit milles, et vingt au plus dans toute sa circonférence. Les vaisseaux de l'Inde qui y prennent des rafraîchissemens, laissent en retour des ouvrages de toute espèce, et la Compagnie or-

donne annuellement à un ou deux vaisseaux d'y porter, en allant dans l'Inde, les marchandises d'Europe et les comestibles dont les habitans ont besoin. La plupart des esclaves sont employés à la pêche; elle y est fort abondante. La vie des Insulaires paraît assez heureuse. Ils sont exempts de cette inquiétude qui en Angleterre tourmente leurs compatriotes, et souvent leur ôte le contentement et le repos.

Lorsque l'on considère ce qu'est maintenant Sainte-Hélène, et qu'on réfléchit à ce qu'elle a été, on n'est pas disposé à accuser les habitans de manquer d'industrie; mais ils en montreraient peut être plus encore, s'ils employaient à la culture du blé, des végétaux et des racines les terres qu'ils laissent en pâturages. Sans doute une telle amélioration n'aura point lieu, tant que la majeure partie des domaines sera entre les mains de la Compagnie et de ses employés. Des colons industrieux peuvent seuls rendre cette île florissante, et y faire trouver aux navigateurs tous les rafraîchissemens qui leur sont nécessaires.

Nous achevâmes, durant notre relâche, quelques réparations indispensables au vaisseau, et nous remplîmes nos futailles vides; on servit à l'équipage du bœuf frais, dont la livre coûte dix sous de France. Cette viande y est très-bonne,

et c'est la seule provision de mer qui mérite qu'on en parle.

Une série d'observations faites à la ville du Cap, par MM. Mason et Dixion, et au fort James à Sainte-Hélène, par M. Maskeline, l'astronome royal, détermine la différence de longitude entre ces deux places, à $24^{d}\ 12'\ 15''$, seulement deux milles de plus que ne l'indiquait la montre de M. Kendall. Les observations de lune faites par M. Wales, avant notre arrivée dans l'île, et celles que l'on fit après notre départ, rapportées à cette île par la montre marine, donnèrent $5^{d}\ 51'$ pour la longitude du fort James, c'est-à-dire, seulement cinq milles plus à l'ouest que ne le place M. Maskeline. La longitude de la ville et du Cap est indiquée de la même manière à cinq milles près de la véritable. Je rapporte ces observations, parce qu'elles prouvent à quel point la méthode lunaire et une bonne montre peuvent en mer faire approcher de la véritable longitude.

CHAPITRE XXX.

Traversée de Sainte-Hélène aux îles de l'Ouest. — Description de l'île de l'Ascension. — Manière de prendre les tortues. — Ile de Fernando de Noronha.

Dans la soirée du 21, je pris congé du gouverneur, et me rendis à bord. Le Fort me salua de treize coups de canon; et lorsque je me mis sous voile, de conserve avec le *Dutton*, je fus encore salué d'un égal nombre de coups : je rendis les deux saluts.

Après notre départ de Sainte-Hélène, le *Dutton* eut ordre de gouverner vers le nord-ouest, afin de ne pas atterrir à l'île de l'Ascension. Cette défense avait pour cause un commerce interlope entre les officiers des vaisseaux de la Compagnie, et quelques bâtimens de l'Amérique septentrionale, qui dernièrement avaient fréquenté cette île, sous prétexte de pêcher des baleines ou de prendre des tortues, mais réellement pour y attendre l'arrivée des vaisseaux de la Compagnie. Le *Dutton* nous quitta donc le 24 : je le chargeai d'un paquet

pour l'Amirauté. Je mis ensuite le cap sur l'Ascension.

Le 28, nous eûmes cette île en vue, et le même soir, je mouillai dans *Cross-Bay* (la baie de la Croix), sur la côte nord-ouest, à un demi-mille du rivage, et vis-à-vis la colline de la Croix, ou d'un bâton de pavillon qu'on y a dressé.

Nous y relâchâmes jusqu'au soir du 31; la saison un peu avancée n'était pas favorable à la pêche des tortues. Plusieurs détachemens s'y livraient toutes les nuits, et n'en prirent cependant que vingt-quatre; mais, comme elles pesaient entre quatre à cinq cents livres chacune, nous ne nous crûmes pas fort malheureux. Nous aurions pu y prendre une grande quantité de poissons, surtout de celui qu'on appelle *vieilles femmes*, car je n'en ai jamais vu autant; nous aurions eu aussi des cavaliers, des anguilles, et différentes autres espèces; mais nous ne voulions que des tortues. Il y a dans cette île beaucoup de chèvres et d'oiseaux aquatiques, tels que des frégates, des oiseaux du Tropique, des boobies, etc.

L'île de l'Ascension fut découverte en 1501, par Joao da Nova Galego, navigateur portugais, qui l'a nommée *Ile nossa senhora Concieçao*. Le même amiral, à son retour en Portugal, en

1502, découvrit l'île de Sainte-Hélène (1). L'Ascension fut visitée, pour la seconde fois, par Alphonse d'Albuquerque, dans sa traversée aux Indes, en 1503; il lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui, mais elle était déjà dans cet état de désolation où on la voit de nos jours. Elle est d'un aspect encore plus affreux et plus triste que l'île de Pâques et la Terre de Feu. Ce n'est qu'un amas informe de roches brisées; la plupart, autant que nous pûmes en juger du vaisseau, semblaient avoir été entièrement altérées par le feu d'un volcan. A peu près au centre de l'île, s'élève une haute et large montagne blanche, sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous aperçûmes de la verdure.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes examiner la nature du sol de cette île: la grève est un petit sable de coquillages presque partout d'un blanc de neige très-profond, sec et insupportable aux yeux quand le soleil brille. Nous gravîmes des amoncellemens de pierre noire caverneuse, parfaitement semblable aux laves les plus communes du Vésuve et de l'Islande; on eût dit que l'art avait présidé à la disposition de

(1) Détails extraits, par M. Forster, d'un manuscrit portugais, intitulé : *Conquista da India per huas e outras armas, reaes e evangelicas.*

ces couches : cet arrangement symétrique aura pu être produit par le refroidissement subit des courans de lave. Nous nous trouvâmes bientôt sur une grande plaine unie, de six à huit milles de tour, aux quatre côtés de laquelle se voyait une large colline, d'une forme exactement conique, et d'une couleur rougeâtre. Une partie de la plaine, entre ces collines à cônes, était couverte d'un grand nombre de petits mondrains d'une lave brute et hérissée de pointes, semblables à celle que nous avions vue près de la mer. La lave des collines était d'une espèce différente ; elle était rouge, molle et friable.

Il nous parut probable en examinant cette singulière contrée, que la plaine sur laquelle nous étions, fut jadis le cratère ou le siège d'un volcan ; les collines à cônes se seront peu-à-peu formées par l'accumulation des cendres et des pierres ponces ; les courans de laves que nous voyions divisés en plusieurs corps prismatiques, se seront à la longue enterrés sous la cendre, et les eaux que répandent les montagnes dans la saison de la pluie, aplanissant toute la route sur laquelle elles passaient, auront insensiblement comblé la cavité du cratère.

Une multitude de frégates et de nigauds paisibles dans leurs nids, remplissaient le havre. Ces oiseaux se laissèrent approcher : les frégates

ont au cou un appendice d'un rouge brillant, qu'elles peuvent gonfler ou étendre de la largeur de la main d'un homme. Ce sac ressemble assez à la poche d'un pélican. Sur tous ces rochers nous ne recueillîmes pas plus de dix plantes sèches, de deux sortes seulement, une espèce d'euphorbe et un liseron.

Le 30, nous débarquâmes de nouveau et nous traversâmes la plaine. Nous parvînmes à un immense courant de lave, entrecoupé de plusieurs canaux de six à huit verges de profondeur. Ils avaient évidemment été formés par de vastes torrens, mais alors ils étaient parfaitement secs, parce que le soleil parcourait l'hémisphère septentrional. On voyait dans ces sillons une légère couche d'une terre noire volcanique, mêlée de particules blanchâtres et graveleuses au toucher. De petites touffes de pourpier, et une espèce de graminée (le *panicum sanguineum*) croissaient dans ce sol arride. Durant ces petites excursions sur l'île, le soleil dardait ses rayons avec tant de force, qu'il nous en vint des boutons au visage.

L'île de l'Ascension a dix milles environ de longueur dans la direction du nord-ouest et du sud-est, et cinq ou six de large. Sa surface offre un mélange de collines et de vallées stériles, sur la plupart desquelles on ne voit pas

un arbrisseau ou une plante dans l'espace de plusieurs milles. Nous n'y trouvâmes que des pierres et du sable, ou plutôt des scories et des cendres, signe indubitable que l'île a été jadis bouleversée par un volcan. En quelques endroits le sol est uni, mais en général il est hérissé de pierres sur lesquelles il n'est pas moins dangereux de marcher que sur des morceaux de bouteilles cassées. Quelques personnes de l'équipage, en faisant des faux pas, s'y sont blessées.

On remarque à l'extrémité sud-est de l'île une haute montagne qui paraît avoir échappé au bouleversement général. Son sol est une espèce de marne blanche, qui conserve sa propriété végétative, et produit une sorte de pourpier, une épurge et deux espèces de graminées particulières à l'île, et que pour cette raison Linnée a nommées, *lonchitis Ascensionis*, et *aristida Ascensionis*. Les chèvres se nourissent de ces végétaux et se tiennent dans ce canton, ainsi que des crabes de terre, qu'on dit être excellens.

On assure que dans cette partie de l'île il se trouve de fort bonnes terres dont il serait possible de tirer un grand produit, et que plusieurs habitans y ont déjà semé des turneps et d'autres végétaux utiles. On dit aussi que le sommet de la montagne dont je viens de parler, se par-

tage en deux collines, et que dans une vallée intermédiaire coule une belle source d'eau douce indépendamment de celle qui remplit les cavités des rochers. Cette eau n'est sans doute produite que par les pluies, et elle ne suffirait pas aux besoins des navigateurs. Elle ne peut être utile qu'à ceux qui voyagent dans l'intérieur du pays, ou qui ont le malheur de faire naufrage sur l'île. Un accident de ce genre était arrivé depuis peu; nous avons vu sur le côté nord-est, les débris d'un vaisseau qui pouvait être du port de cent cinquante tonneaux.

Avec un peu de peine on rendrait certainement cette île habitable; l'introduction du genêt épineux et de quelques autres plantes qui croissent très-bien dans un sol aride et calciné pourrait produire dans l'île de l'Ascension d'aussi heureux effets qu'à Sainte-Hélène. L'humidité que les hautes montagnes pompent de l'atmosphère ne s'évaporant plus par l'action du soleil, refluerait dans le centre de l'île et formerait des ruisseaux, qui peu-à-peu s'étendraient sur toute la contrée.

Tandis que nous étions dans la rade, un sloop, d'environ soixante-dix tonneaux, vint mouiller auprès de nous : il appartenait à la Nouvelle-Yorck, d'où il était parti au mois de février après avoir conduit à la côte de Guinée

une cargaison de marchandises ; il venait pêcher ici des tortues pour les transporter aux Barbades. Telle est du moins l'histoire que me fit M. Grève, patron du bâtiment. Peut-être ne disait-il qu'une partie de la vérité : je pense que le principal motif de sa relâche à l'île de l'Ascension était d'attendre la rencontre de quelques vaisseaux de l'Inde. Il n'était à l'ancre que depuis une semaine, et il avait déjà pris vingt tortues. Un autre sloop des Bermudes, parti avant notre arrivée, en avait emporté cent cinquante. Comme l'équipage ne pouvait en emmener un plus grand nombre, ils en avaient retourné beaucoup d'autres sur le sable, et après les avoir éventrées pour en arracher les œufs, ils les y avaient laissé pourrir : cruauté qui leur fut bien peu profitable et qui faisait tort aux navigateurs. La plupart des détails que je viens de donner sur l'île de l'Ascension, m'ont été communiqués par M. Grève : c'était un homme d'esprit, et il avait parcouru toute l'île. Il mit à la voile le même jour que nous.

On assure que les tortues se trouvent sur cette île depuis le mois de janvier jusqu'à celui de juin. Voici la manière bien facile de les prendre. Il ne s'agit que de les guetter lorsqu'elles viennent sur la côte déposer leurs œufs ; c'est toujours la nuit qu'elles s'y rendent : il suffit

alors de les retourner sur leur dos : le lendemain lorsqu'on va les chercher, on est bien sûr de les retrouver dans la même position. On nous recommanda de nous rendre plusieurs à la fois sur différentes grèves, d'attendre tranquillement que la tortue fût à terre, de nous lever ensuite, et de la retourner tout d'un coup. Cette méthode est peut-être la meilleure lorsque les tortues sont en grand nombre; mais lorsqu'il y en a peu, trois ou quatre hommes suffisent pour la grève la plus étendue.

Toutes les tortues que l'on trouve aux environs de cette île, n'y viennent uniquement que pour déposer leurs œufs. Nous n'avons retourné que des femelles, et toutes avaient l'estomac vide, preuve certaine que depuis long-tems elles n'avaient point pris de nourriture; voilà sans doute pourquoi leur chair n'était pas aussi bonne que celle de quelques autres que j'ai mangées sur la côte de la Nouvelle-Galles méridionale.

Nous quittâmes l'Ascension le 31 mai, et je gouvernai au nord. J'avais grande envie de relâcher à l'île Saint-Mathieu, pour en reconnaître la position, mais les vents s'y opposèrent; je mis le cap vers l'île Fernando de Noronha, sur la côte du Brésil, afin d'en déterminer la longitude. J'aurais peut être travaillé plus uti-

lement pour la géographie et la navigation, si j'étais allé à la recherche de l'île Saint-Paul, et de ces bancs, qu'on dit être près de l'équateur, par le vingtième parallèle ouest; leur existence, ou au moins leur position, est incertaine. Mais je craignis de prolonger notre traversée, en cherchant ce que je n'étais pas sûr de rencontrer. Ce ne fut cependant pas sans regret que je manquai l'occasion de faire cette vérification importante.

Le 9 juin, à midi, nous découvrîmes l'île Fernando de Noronha. Elle se montrait en plusieurs collines isolées et à pic, dont la plus grande ressemblait à la tour ou au clocher d'une église. En approchant de la partie sud-est, nous vîmes plusieurs rochers couverts, séparés les uns des autres; ils gîsent à près d'une lieue de la côte, et la mer, en se brisant sur eux, forme une grosse houle. Je portai près des rochers, et nous arborâmes notre pavillon. J'arrivai ensuite auprès d'un groupe de petits îlots sur l'un desquels est une forteresse. Il y en a d'autres sur divers points de la grande île. Ces différens forts jouissent, par leur position, de tous les avantages possibles; ils commandent à tous les mouillages et à toutes les places de débarquement. Je continuai à marcher autour de la pointe septentrionale, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la

rade. Comme on tira un coup de canon de l'un des forts, j'arborai pavillon portugais, et tous les autres forts en firent autant. Dès que l'objet pour lequel je m'étais approché de cette île fut rempli, je tirai un coup de canon sous le vent, et faisant de la voile, je mis le cap au nord.

L'île Fernando n'a d'aucun côté plus de deux lieues d'étendue. Sa surface est montueuse et boisée. Ulloa rapporte qu'elle a deux havres capables de recevoir les plus gros bâtimens, l'un sur la côte nord, l'autre sur la côte nord-ouest. « Le premier, ajoute-t-il, est le meilleur à tous égards. On y trouve de l'abri et beaucoup de fond, mais ils ont l'un et l'autre un inconvénient, celui d'être exposés aux vents du nord et de l'ouest, quoique ces vents soient périodiques et de peu de durée. »

Un de nos matelots s'était trouvé à bord d'un vaisseau hollandais de la Compagnie des Indes, qui relâcha à cette île en 1770, à son retour en Europe, il me dit que les gens de l'équipage avaient été fort malades par le manque d'eau et de rafraîchissemens; ils y achetèrent cependant des buffles et quelques volailles, et firent de l'eau dans un petit étang, qui avait à peine assez de profondeur pour qu'on pût y plonger un seau. Le résultat moyen de nos observations pour la longitude de cette île donna

$32^{d}\,44'\,30''$ ouest. Celles de M. Wales furent plus nombreuses, et il trouva $32^{d}\,23'$. Le terme moyen de ces deux quantités doit fixer le point véritable. Par la longitude de cette île nous pouvons déterminer celle de la côte orientale du Brésil, qui dans les cartes modernes est placée à environ soixante ou soixante-dix lieues plus à l'ouest. Americ Vespuce rencontra cette île lors de son quatrième voyage au Nouveau-Monde en 1502. On ignore de qui elle a reçu le nom qu'elle porte. En 1733, la Compagnie française y forma un petit établissement; mais les Portugais réclamèrent cette île, et en prirent possession en 1739.

Le 11, à trois heures de l'après-midi, nous passâmes l'équateur par $32^{d}\,14'$ de longitude-ouest. Le 21, je fis adapter l'alambic à la plus grande chaudière, qui tenait environ soixante-quatre galons. On alluma le feu à quatre heures du matin, et à six, la distillation fut commencée: elle dura jusqu'à six heures du soir; et, dans cet espace de tems, nous procura trente-deux galons d'eau douce. Nous consumâmes un boisseau et demi de charbon, c'est-à-dire, moitié plus qu'il n'en fallait pour cuire le dîner de l'équipage; mais cette considération n'est rien, lorsqu'il s'agit de subvenir au défaut d'une provision de première nécessité. Le thermo-

mètre se tenant à midi, à 84 d $\frac{1}{2}$ (et en mer il est rare de le voir au-dessus), j'obtins une plus petite quantité d'eau, parce que la condensation de la vapeur était moins facile. Ce procédé est ingénieux, je ne conseillerai pourtant pas de s'y fier ; il est vrai que l'on peut, à force de brûler du charbon, se procurer assez d'eau pour les besoins d'un équipage, mais la quantité serait toujours insuffisante pour lui conserver la santé.

Le 25, nous vîmes un vaisseau au-dessous du vent. Nous diminuâmes de voiles pour le héler ; mais reconnaissant, à son pavillon, qu'il était hollandais, nous cinglâmes de nouveau, le laissant poursuivre sa route. Le 30, un autre bâtiment passa près de nous ; il nous sembla qu'il était anglais, car il nous répondit dans notre langue ; mais nous ne pûmes entendre ce qu'il nous disait, et, dans le moment, nous le perdîmes de vue.

Bientôt nous commençâmes à voir quelques-unes de ces plantes marines, qu'on appelle communément *goémons du golfe*, parce qu'on suppose qu'elles viennent du golfe de la Floride : cela peut être, mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour expliquer leur formation ; elles croissent certainement en pleine mer. Les premiers jours de juillet nous eûmes des calmes

fréquens : les marins, qui ont souvent fait la traversée d'Europe en Amérique, donnent aux latitudes où règnent ces calmes, le nom de *latitudes des chevaux*, parce qu'elles sont funestes à ces quadrupèdes et aux autres animaux que l'on transporte dans le Nouveau-Monde.

CHAPITRE XXXI et dernier.

Relache à l'île de Fayal, l'une des Açores. — Description générale de ces îles. — Retour de la *Résolution* en Angleterre. — Précis des moyens employés par le capitaine Cook pour conserver la santé de l'équipage.

Le 13, nous aperçûmes l'île de Fayal, l'une des Açores, et bientôt après celle du Pic. Nous passâmes la nuit à faire de petits bords. Le lendemain, dès l'aube du jour, je gouvernai sur la baie de Fayal ou de Horta. Nous y trouvâmes la *Pourvoyeuse*, grosse frégate française, un sloop américain, et un brigantin de l'île. Ce dernier bâtiment était récemment arrivé de la rivière des Amazones, où il avait pris des provisions pour les îles du cap Verd; mais ne pouvant retrouver ces îles, il avait gouverné sur cette place et avait mouillé une demi-heure avant nous.

Ma relâche aux Açores avait pour unique objet de donner à M. Wales une occasion de déterminer la marche de sa montre marine et d'être en état de fixer, avec quelque certitude, la longitude de ces îles; en conséquence, dès que

nous fûmes à l'ancre, je chargeai un officier de faire une visite au consul anglais, et d'aller ensuite informer le gouverneur de notre arrivée, en le priant de permettre à M. Wales de faire à terre ses observations astronomiques. M. Dent, qui remplissait les fonctions de consul en l'absence de M. Gathorne, nous fit non-seulement accorder cette permission, mais donna dans son jardin un emplacement où les instrumens furent commodément disposés.

Le même officier était aussi chargé de négocier avec le commandant du Fort la grande affaire du salut. Comme celui-ci fit la réponse qu'il rendait toujours deux coups de moins qu'il n'en recevait, je jugeai à propos de me dispenser du compliment. Je reconnus, lorsque je débarquai, pourquoi le gouverneur refusait de rendre le salut entier. Son artillerie était montée sur des affûts pourris qu'il n'était pas prudent d'exposer à la secousse d'une décharge, et ses canons encombraient un rempart beaucoup trop petit pour qu'il fût possible de les tirer. J'appris d'ailleurs que M. de Pombal, le ministre économe qui gouvernait alors le Portugal, regardait comme une dépense superflue la poudre que l'on emploie en ces occasions.

La ville de Fayal est pavée de grandes dalles de pierres toujours fort propres, parce qu'on

y marche peu. Les maisons y sont exactement construites sur le plan de celles de Madère, avec des balcons saillans, un toit triangulaire et des fenêtres garnies de jalousies. Les collines qui sont derrière la ville, nous parurent couvertes de belles maisons, de jardins, de bosquets et d'une foule de bâtimens qui, en annonçant une grande population, offraient l'aspect du bonheur et de l'abondance.

Nous trouvâmes chez M. Dent un prêtre portugais, homme de beaucoup d'esprit et d'un grand sens; il n'avait aucun des préjugés qu'on reproche à ses compatriotes; il nous communiqua un journal de littérature et de politique, écrit en langue espagnole, qu'on lit maintenant dans toutes les parties du Portugal. Ce journal est le seul qu'il soit permis d'y imprimer; M. de Pombal a prohibé toute autre espèce de gazette ou de papiers publics : excellent moyen pour tenir la nation dans une profonde ignorance!

Le 14, nous allâmes visiter les officiers de la frégate française; ils logeaient chez une veuve anglaise, nommée madame Milton; cette pauvre femme, en apprenant que nous venions de faire le tour du monde, versa un torrent de larmes; nous lui rappellions la mort terrible d'un de ses fils qui avait suivi le capitaine Furneaux, et se trouvait du nombre des infortunés

massacrés et mangés par les Zélandais. Son affliction était si profonde et si digne d'intérêt, que nous éprouvâmes tous une vive émotion. Combien de mères en Europe et dans les mers du Sud pouvaient déplorer ainsi la perte de leurs fils, et maudire la folle activité des humains ! Madame Milton voulait du moins assurer le bonheur et la tranquillité d'une fille de quatorze ans qui lui restait, et cette respectable femme n'imaginait pas d'autres moyens que de la faire Religieuse.

Cette visite fut suivie d'une promenade sur les collines. Les champs nous parurent bien cultivés et en bon état. Le blé que sèment les Insulaires est surtout de l'espèce du froment barbu. Nous vîmes auprès des maisons, des champs de concombres, de gourdes, de melons ordinaires et de melons d'eau. Les vergers produisent des citrons, des oranges, des prunes, des abricots, des figues, des poires et des pommes : il y a peu de choux ; les carottes y dégénèrent et deviennent blanches, ce qui oblige les habitans de faire venir, chaque année, des graines nouvelles d'Europe. Le gouvernement les force à cultiver une grande quantité de patates ; mais ils les vendent à bon marché, parce que personne ne les aime. Les oignons et l'ail, légumes dont les Portugais font un grand cas, sont en

abondance sur cette île, ainsi que les fraises et le *solanum lycopersicon*, dont le fruit reçoit d'eux le nom de *tomatos*.

Les chevaux de cette île sont petits et paraissent mauvais; mais les ânes et les mules y sont en plus grand nombre, et peut-être plus utiles, puisque le pays est rempli de collines. Les chemins y sont meilleurs qu'à Madère, et, en général, tout annonce une plus grande industrie. Le bruit des chariots est cependant désagréable, et provient d'une lourde construction; les roues sont faites de trois grosses pièces de bois sans préparation, garnies de fer, et attachées à un axe mal façonné, qui tourne avec elles.

Ces Insulaires sont plus blancs que ceux de Madère; leurs traits ont quelque chose de plus doux. Le vêtement des hommes et des femmes est aussi plus agréable: celles-ci, quand elles vont à la ville, se couvrent la tête d'un manteau qui se rattache à la ceinture; elles n'y laissent qu'une ouverture pour les yeux. Ces colons sont actifs et laborieux. Partout ils étaient occupés à leurs champs ou dans leurs maisons: autre différence frappante entre cette île et celle de Madère. Nous arrivâmes au sommet des collines, en traversant des bosquets touffus de myrtes, de trembles, de bouleaux ou de hêtres.

On assure que l'île prend son nom de cette dernière espèce d'arbres, appelée *fagus* en latin, et en langue portugaise *faya*, d'où l'on a fait *Fayal*.

On jouit, du haut de ces collines, d'une charmante perspective. On plane sur la ville et la rade ; et, à deux ou trois lieues de distance, on voit l'île du Pic. De tous côtés, nous entendions le chant mélodieux des canaris et d'autres oiseaux. Leurs concerts nous enchantaient. Parmi eux nous remarquâmes un grand nombre de cailles ordinaires, de bécasses d'Amérique, une petite espèce de faucons, appelés en portugais *Açores*, et d'où ce groupe d'îles prend son nom.

Dans l'après-midi, plusieurs de nos messieurs firent une autre excursion ; ils passèrent devant le couvent des Capucins de Saint-Antoine, situé sur la colline ; désirant examiner le ruisseau qui, à quelque distance de là, embellit le paysage, ils engagèrent deux petits garçons à leur servir de guides, et traversèrent des bocages pittoresques, dont M. Hodges fit plusieurs dessins : bientôt ils découvrirent une vaste plaine de champs de blé et de pâturages, au milieu de laquelle se trouve le village de Notre-Dame de la Luz, entouré de trembles et de hêtres. Le ruisseau qu'ils voulaient examiner était alors

presque entièrement à sec, on leur dit qu'il débordait dans la saison des pluies. Les habitans en attendaient de prochaines, et avaient déjà mis dans un bassin desséché des morceaux de lin, afin de les rouir : ce lin avait les tiges fort longues, et paraissait d'une bonne qualité; on en fait des toiles grossières. La pluie survint en effet le jour même, et fort à propos aussi pour grossir les raisins qui, sans cela, n'auraient pas été plus gros que des groseilles.

Voici les détails que le prêtre portugais nous donna sur les Açores. Elles furent aperçues pour la première fois, en 1439, par Josua Venderberg, marchand de Bruges en Flandres, qui, dans un voyage à Lisbonne, fut porté par une tempête vers ces îles, et les trouva inhabitées. Plusieurs familles des Pays-Bas vinrent ensuite s'établir à celle de Fayal, dont une paroisse conserve encore le nom de *Flamingos* : c'est pour cela que quelques géographes les ont appelées *Iles Flamandes*. Les Portugais découvrirent, en 1447, l'île de Sainte-Marie, la plus orientale de ce groupe, et ensuite Saint-Michel et Tercère. Cabral, commandant du vaisseau l'*Armuros*, s'établit à Tercère, en 1449, et jeta les fondemens de la ville d'Angra. On reconnut successivement les îles de Saint-Georges, de Graciosa, du Pic et de

Fayal, et on y fit des établissemens. Les deux plus occidentales du groupe furent enfin aperçues, et on les appela *Flores* et *Corvo*; l'une à cause de la grande quantité de fleurs qui en émaille les prairies; l'autre à cause du nombre prodigieux de corneilles dont elle était remplie.

Le gouverneur actuel, dom Almado, s'est acquis l'estime générale par l'aménité de son caractère et par le bien qu'il a fait à ces îles. L'usage n'accorde à ces places que trois ans d'exercice; mais on l'avait prorogé dans la sienne de trois années, qui étaient alors près d'expirer. On attendait chaque jour, de Lisbonne, son successeur, ainsi que l'évêque d'Angra. Le diocèse de cet évêque comprend toutes les Açores; il a douze chanoines dans sa cathédrale. Son revenu consiste en trente muids de blé; le muid est de vingt-quatre boisseaux, mesure du pays, et vaut quatre livres sterlings au plus bas prix. L'évêque possède donc au moins douze cents livres sterlings par année, (plus de cent mille francs, monnaie de France.)

Chaque île est commandée par un *capitan-mor*. Ce délégué du gouverneur a l'inspection de la police, de la milice et des revenus du roi. Il y a dans chaque île un juge qui connaît des procès en premier ressort. On appelle de ses décisions à un tribunal séant à Tercère, et de ce-

lui-ci à la cour suprême de Lisbonne. Les Naturels de ces îles passent pour de grands chicaneurs; on assure qu'ils sont toujours en procès.

L'île de Corvo est la plus petite des Açores; elle contient à peine six cents habitans qui s'occupent surtout à cultiver du blé, et à nourrir des cochons; ils exportent annuellement une petite quantité de lard. L'île de Flores est un peu plus grande, plus fertile et mieux peuplée: ses exportations montent à six cents muids de blé, outre le lard; mais on ne fait point de vin dans ces deux îles, et les habitans sont obligés d'en tirer de Fayal pour leur consommation.

Il y a quelques années qu'un vaisseau de guerre espagnol, richement chargé, fit naufrage sur la côte de Flores; on sauva l'équipage et la cargaison; mais l'île fut atteinte d'un fléau qu'elle ne connaissait pas encore. Ces Espagnols y introduisirent la maladie vénérienne: leurs grandes richesses ayant causé à la plupart des femmes des tentations irrésistibles, tous les habitans furent bientôt infectés. Pour expier, en quelque sorte, leur crime, ils ont bâti à grands frais une église qui passe pour le plus bel édifice de toutes les Açores; cependant la maladie vénérienne y a fait tant de progrès, que, de même

qu'au Pérou et en Sibérie, il n'y a peut-être pas un individu qui en soit exempt.

Fayal est une des plus grandes îles du groupe ; elle a neuf lieues de longueur de l'est à l'ouest, et environ quatre lieues de large. On s'y occupe aussi peu des sciences que dans le reste des Açores et en Portugal. Deux savans français, M. de Fleurieu et M. Pingré, qui faisaient une campagne pour essayer des garde-tems, ne purent obtenir la permission de débarquer leurs instrumens à Tercère. On craignit qu'il n'entrât de la magie dans leurs opérations, et qu'ils n'attirassent quelque malheur sur l'île.

On mit, il y a environ deux ans, un impôt de deux reys (environ quatre sous) sur chaque canary (un peu plus de quatre pintes) de vin qui se fait à Fayal et à Pico, ce qui équivaut à un peu plus d'un scheling sur la pipe, et produit environ mille livres sterlings par an (près de vingt-quatre mille francs) ; ce revenu était destiné à l'entretien de trois professeurs qu'on voulait établir à Fayal, après qu'ils auraient subi des examens à Lisbonne ; mais, dès qu'on fut en possession de ces fonds, on en fit un usage différent ; ils servirent à payer la garnison, qui est censée se monter à cent hommes, mais n'en possède pas plus de quarante effectifs, sans discipline et sans armes. Par une suite de cet abus,

le pays est dépourvu d'écoles publiques pour l'éducation des enfans : ceux-là seulement reçoivent de l'instruction, qui ont le moyen de payer leurs maîtres.

L'impôt sur le vin n'est pas le seul qui soit mal administré, une autre taxe de deux pour cent sur toutes les exportations, est destinée à l'entretien des fortifications ; mais on laisse les batteries tomber en ruine, et l'argent est envoyé à Tercère, où il ne produit non plus rien de fort avantageux.

Le dixième de toutes les productions des Açores appartient à la couronne. Le tabac seul, dont elle fait le monopole, rapporte des sommes considérables. Quelque petites que soient ces îles, leur possession ne peut être indifférente au Portugal.

L'île de Pico (ou du Pic) tire son nom de la cime d'une haute montagne, souvent couverte de nuages qui, par leur direction et leur quantité, tiennent lieu de baromètre aux Insulaires. Cette île, la plus grande et la plus peuplée des Açores, contient trente mille habitans. On n'y voit aucun champ de blé, mais une multitude de vignes couvre la croupe des montagnes, et présente un coup d'œil enchanteur. On tire de Fayal le blé et les autres objets de consommation. La plupart des principales familles de

cette dernière île ont à Pico, sur la partie occidentale, des possessions considérables. La saison des vendanges est, dans ce pays, la saison de l'allégresse et des plaisirs. La plus grande partie des habitans de Fayal se rend à Pico, chacun y transporte son ménage. Le raisin qui se mange alors, malgré l'extrême sobriété des Portugais, produirait trois mille pipes de vin. On en faisait annuellement trente mille, et trente-sept mille dans les bonnes années; mais une sorte de maladie attaqua la vigne, il y a quelque tems : les feuilles tombaient alors même que la grappe avait le plus besoin d'être mise à couvert des rayons du soleil. Cet accident peut avoir été causé par quelqu'espèce d'insectes. Cependant les ceps reprennent peu à peu leur ancienne vigueur ; ils rapportent maintenant dix-huit à vingt mille pipes.

Le meilleur vin se fait sur la côte occidentale de l'île, dans les vignobles qui appartiennent aux habitans de Fayal. Celui de la côte opposée sert à faire de l'eau-de-vie. Le plus estimé est celui qui est vert. Il est agréable ; il a du corps, et s'améliore, quand on le conserve. Chaque pipe se vend quatre ou cinq livres sterlings sur les lieux. On fait une petite quantité de vin doux, que les Portugais appellent *passada* : celui-ci coûte presque le double.

Saint-Georges est une petite île étroite escarpée, et qui a beaucoup d'élévation. Ses habitans sont au nombre de cinq ou six mille, et cultivent beaucoup de blé. Ils ont très-peu de vignes.

Graciosa est d'une pente plus douce que Saint-Georges; elle est très-petite. Sa population est de trois mille ames. Elle produit beaucoup de blé. On y recueille aussi un peu de vin, mais d'une si mauvaise qualité qu'il en faut cinq ou six pipes pour en faire une d'eau-de-vie. Graciosa et Saint-Georges ont des pâturages; elles exportent du fromage et du beurre.

Tercère est, après Pico, la plus grande de toutes les Açores. Le blé est sa principale production. Comme elle est la résidence du gouverneur-général et de la cour supérieure de justice, elle jouit de quelque primauté sur les autres. On lui donne vingt mille habitans; ses exportations consistent en blé, qu'on envoie à Lisbonne. L'île de Saint-Michel est fort étendue, très-fertile et bien peuplée; elle contient environ vingt-cinq mille habitans; ils s'occupent très-peu de la culture de la vigne, mais beaucoup de celle du blé. Ils recueillent aussi beaucoup de lin, et en fabriquent des toiles, dont on charge annuellement trois vaisseaux du Brésil. La toile a environ deux pieds de large,

et chaque *vare* (aune) de ces toiles communes se vend environ un scheling six pences. La ville principale de cette île s'appelle *Ponto de Gada.*

L'île la plus au sud-est de toutes les Açores, est Santa-Maria : celle-ci a cinq mille habitans; elle produit une très grande quantité de blé. Il s'y fabrique une poterie de terre, dont se fournissent les autres îles. On y a dernièrement construit deux petits vaisseaux d'un bois qui croît dans le pays.

Je me suis un peu arrêté à la description des Açores, parce que les Européens y abordent rarement et qu'elles ne sont pas bien connues, quoique fort peu distantes de nous.

Le 17, qui était un dimanche, nous allâmes visiter plusieurs couvens. Les autels des églises, pour la plupart de bois de cèdre, répandent un parfum agréable dans l'intérieur de l'édifice. Le soir, nous fûmes témoins d'une grande procession. Lorsque le St. Sacrement passe, les étrangers d'une autre croyance ne sont pas contraints de se prosterner. Cette tolérance est due au commerce que font les habitans des Açores avec ceux de l'Amérique septentrionale.

Le jour suivant, nous fîmes des promenades sur les collines situées au nord de la ville. Au sommet de l'une d'elles, est une cavité pro-

fonde et circulaire qui peut avoir deux lieues de tour. La pente de ses flancs est partout uniforme. Il y croît des herbes en abondance. On y voit paître des moutons, qui sont presque sauvages, quoiqu'ils appartiennent à des particuliers.

Il s'y trouve un lac d'eau douce qui est couvert d'un grand nombre de canards. On prétend qu'il a partout quatre ou cinq pieds de profondeur. Cette excavation, que sa forme a fait nommer *la caldéira* ou la chaudière, est sans doute le cratère d'un ancien volcan; et cela est d'autant plus probable, qu'il y a eu d'autres volcans aux Açores. La montagne remarquable qui, en 1638, s'éleva tout à-coup de la surface de la mer, et forma une nouvelle île près celle de St.-Michel, était certainement l'ouvrage d'un volcan considérable, bien qu'elle ait peu tardé à rentrer dans le sein de l'Océan. Son apparition n'en prouve pas moins que les pics les plus élevés ne renferment pas seuls des feux souterrains. Une autre île qui se montra tout-à-coup entre Tercère et St.-Michel, au mois de novembre 1720, était exactement de la même nature que les autres volcans.

Le sommet élevé du pic vomit continuellement de la fumée, selon ce que nous a assuré un capitaine portugais, qui avait pris la peine de monter jusqu'à la cime. Le matin quand le

tems est très-clair, de Fayal même on aperçoit cette fumée. Les tremblemens de terre sont fréquens dans les Açores. Trois semaines avant notre arrivée, on en avait éprouvé à Fayal plusieurs secousses. Il paraît donc que presque toutes les îles de l'Océan Atlantique, comme celles de la mer du Sud, conservent des traces d'anciens volcans, ou contiennent encore à présent des montagnes brûlantes.

En retournant à la ville, nous succombions à l'excès de la chaleur, quoique nous vinssions de la Zone torride. Cependant le climat des Açores est en général salubre et tempéré; jamais en hiver on n'y éprouve de grands froids. Les vents à la vérité sont quelquefois impétueux, et les pluies fréquentes; mais il n'y gèle point, et le pic seul reçoit la neige dans ses régions les plus élevées. Le printems, l'automne et la plus grande partie de l'été, sont délicieux dans ces îles. Communément une jolie brise rafraîchit l'air, et suffit pour tempérer les ardeurs du soleil.

Dans les années abondantes, on envoie de Fayal à Lisbonne, des vaisseaux chargés de froment et de maïs. Cette île a quinze mille habitans et douze paroisses. Le tiers de la population habite le chef-lieu, nommé Villa-de-Horta. La ville est située au fond de la baie, près des bords de la mer. Elle est défendue à chaque ex-

trémité par un château ; un rempart en pierre s'étend de l'une des forteresses à l'autre, mais faute de réparations ces ouvrages tombent en ruine, et leurs débris sont plutôt encore pour l'ornement que pour moyen de défense : ils agrandissent la perspective de la ville qui, vue de la rade, est assez belle ; cependant si l'on en excepte le collége des Jésuites, les monastères et les églises, il ne s'y trouve point d'édifice dont l'extérieur ou l'intérieur soit remarquable. Les églises sont garnies de vitraux, mais tous les autres bâtimens, hormis une maison de campagne qui appartenait dernièrement au consul anglais, sont dépourvus de vitres. Les fenêtres sont fermées avec une jalousie ; on croit voir partout des prisons.

Cette petite ville, comme toutes celles de la domination portugaise, est remplie d'édifices religieux. Elle ne compte pas moins de trois couvens d'hommes, deux de femmes, et huit églises, y compris celles de ces monastères et le collège des Jésuites. Ce dernier édifice est placé sur une élévation, dans la partie la plus agréable de la ville. Il était fort beau ; mais depuis l'expulsion des Jésuites, on ne prend aucun soin pour le conserver, et dans quelques années ce ne sera probablement qu'un amas de ruines.

Nous trouvâmes dans l'un des couvens vingt

pères Cordeliers et plusieurs frères lais. Ils nous dirent qu'ils enseignaient la rhétorique, la philosophie et la théologie; mais comme ils sont privés de toute espèce de moyens d'acquérir des connaissances, nous pensons qu'ils tâchent seulement de vivre en paix sans se fatiguer à l'étude.

Les deux couvens de Religieuses attirèrent ensuite notre attention; l'un sous les auspices de S. Jean, contient cinquante Religieuses de l'ordre de Ste. Clair, et autant de domestiques ou sœurs converses. Quatre-vingts ou quatre-vingt-dix nonnes et autant de servantes, habitent l'autre, sous l'invocation de *Nossa Senhora de Conceïçao*. Elles nous reçurent très-poliment à la grille; mais nous ne pûmes converser avec elles, parce que nous n'entendions pas leur langue. Leur prononciation était douce, mais chantante. Nous crûmes d'abord que cela venait d'un peu d'affectation de leur part, mais nous avons dans la suite observé le même défaut parmi les Insulaires de toutes les classes.

Pendant notre relâche, on servit à l'équipage du bœuf frais, et nous remplîmes d'eau douce environ quinze futailles. On se servit pour les transporter sur la *Résolution* des bateaux du pays, et pour cela je payai environ trois schelings par tonneau. Il est à la vérité permis aux vaisseaux de faire de l'eau avec leurs propres

chaloupes, mais des inconvéniens si multipliés accompagnent cette opération, que le plus court est de se servir des gens du pays : aussi est-ce une coutume générale. On peut s'y procurer à un prix raisonnable en provisions fraîches, des végétaux, des fruits, des cochons, des moutons et de la volaille ; mais le vin est le seul article de ces provisions qui se garde long-tems en mer.

Fayal, en grand renom pour ses vins, n'en produit cependant pas une quantité suffisante pour sa consommation : il s'en fait beaucoup plus au Pico ; on l'amène à la baie de Horta et comme de là on l'embarque pour les pays étrangers, surtout pour l'Amérique, il est appelé vin de Fayal.

Nous quittâmes cette baie, le 19 à quatre heures du matin, et je gouvernai sur l'extrémité occidentale de l'île St.-Georges. Lorsque nous l'eûmes dépassée, je dirigeai E. $\frac{1}{2}$ S. sur l'île de Tercère, projetant de ranger la côte jusqu'à la pointe orientale, et de déterminer la longueur de l'île ; mais un tems sombre et brumeux, et l'approche de la nuit me firent abandonner mon projet. Je mis enfin le cap sur l'Angleterre et nous fîmes force de voiles. Le 29, nous vîmes terre près de Plimouth. Le lendemain dès le matin, nous mouillâmes à Spithéad, et le même

jour (30 juillet 1775), je débarquai à Portsmouth. Je partis aussitôt pour Londres accompagné de M. Wales, de M. Hodges et de MM. Forster.

Trois ans et dix-huit jours s'étaient écoulés depuis notre départ d'Angleterre. Dans une navigation aussi longue et sous toutes sortes de climats, je n'avais perdu que quatre hommes et un seul était mort de maladie. Toutes les probabilités annonçaient un résultat beaucoup moins favorable. D'après les registres de mortalité que l'on dresse en Europe, on compte qu'il meurt par année trois hommes sur cent: ce calcul rapporté au nombre de l'équipage, faisait présumer que l'on perdrait au moins dix hommes. Je ne crois pas inutile d'exposer ici les différentes causes auxquelles j'attribue un tel avantage (1), et l'on doit aussi se rappeler avec quel soin l'Amirauté avait fait mettre à bord de la *Résolution* tout ce que l'expérience et les conjectures indiquaient de favorable à la santé des gens de mer.

---

(1) La société royale couronna, en 1776, un Mémoire du capitaine Cook, sur les Moyens qu'il avait employés pour garantir son équipage du scorbut. Cet infatigable navigateur ne jouit pas de ce témoignage d'estime et de reconnaissance de la part de ses compatriotes : il était déjà parti pour son troisième voyage.

La drèche est sans doute un des meilleurs anti-scorbutiques dont on ait jusqu'à présent fait usage. Employée à tems et en observant d'ailleurs le régime convenable, elle arrête les progrès du scorbut, mais je ne pense pas qu'elle le guérisse radicalement. Trois jours de la semaine, je faisais cuire avec des pois des tablettes de bouillon portatives. Chaque homme en recevait une once ou même plus, suivant les circonstances. Lorsque nous relâchions sur des îles où se trouvaient des végétaux, on en servait tous les matins à déjeuner, avec des légumes, du froment et du gruau ; à dîner on en joignait aux pois et aux légumes: ainsi les alimens étaient sains et nourrissans, et les matelots consommaient plus de végétaux qu'ils ne l'eussent fait, si l'on n'eût pas employé ce moyen.

Nous avions assez de sucre pour suppléer à l'huile, et souvent le blé tenait lieu de gruau ; je crois que cet arrangement nous fut très-favorable : le sucre arrête évidemment les progrès du scorbut, tandis que l'huile (au moins celle que donne l'administration de la marine) produit un effet absolument contraire. Au surplus, les alimens les plus salubres seront encore inutiles si l'on n'a soin d'établir une police sage sur le vaisseau. Voici le plan que j'ai constamment suivi et que je m'étais tracé, tant d'après une

longue expérience qui m'est personnelle, que d'après quelques idées que m'avaient suggérées sir Hugues Palliser, les capitaines Cambell, Wallis, et d'autres officiers d'un grand mérite.

Les matelots étaient relevés un quart d'heure plus tôt que selon la coutume: par ce moyen, ils avaient plus de repos et n'étaient jamais si long-tems exposés aux inclémences de l'air. Dès qu'ils étaient mouillés, ils recevaient des habits de rechange. Je prenais toutes les précautions imaginables pour que leur corps, leurs hamacs, leurs lits et leurs vêtemens fussent toujours propres et secs; j'avais également le plus grand soin de faire nettoyer le vaisseau, et de le faire sécher entre les ponts, une ou deux fois par semaine. On en purifiait l'air, soit en allumant des feux; ou, si ce moyen était impraticable, en brûlant de la poudre à canon, humectée avec du vinaigre ou de l'eau. Souvent aussi l'on descendait, au fond de la sentine, du feu dans un pot de fer, afin de purifier l'air des parties basses du bâtiment: on ne peut trop porter d'attention à entretenir la salubrité dans le lieu qui renferme l'eau douce; la moindre négligence occasionne dans la calle une odeur infecte et désagréable, que le feu seul peut dissiper.

Les chaudières du bâtiment étaient souvent écurées. Je n'ai jamais souffert que les matelots

mangeassent la graisse que l'on retire du bœuf et du porc salé en les cuisant; je crois qu'elle hâte le scorbut.

J'ai fait recueillir de l'eau toutes les fois qu'il s'en est rencontré, lors même que je n'en avais pas besoin. L'eau qui sort de l'aiguade, est beaucoup plus saine que celle qui est restée quelque tems à bord d'un vaisseau. Jamais sur cet article, nous n'avons éprouvé de disette : la nature de notre expédition nous a conduits dans de très-hautes latitudes; mais les fatigues et les dangers inséparables de cette situation, étaient un peu compensés par l'eau douce que nous fournissait en abondance un Océan jonché de glaces.

Sur presque toutes les terres où nous avons relâché, l'industrie des hommes, ou la bonté de la nature, avait répandu quelques chose d'utile soit du règne animal, soit du règne végétal; j'ai toujours fait ce qui dépendait de moi pour me procurer beaucoup de rafraîchissemens, et porter les gens de l'équipage à suivre en cela mon exemple. Ce n'est pas à moi à décider si j'ai rempli l'objet de cette expédition. Ma relation offre peu d'événemens remarquables, elle n'en sera peut-être pas moins digne d'intérêt par les soins que nous avons mis à reconnaître l'hémisphère austral. Si nous eussions

découvert un continent, j'aurais plus facilement satisfait la curiosité du lecteur ; mais puisque nous n'en avons pas rencontré, malgré l'exactitude et la multiplicité de nos recherches, il faut espérer qu'à l'avenir les esprits systématiques songeront moins à forger de ces brillantes chimères.

Quel que soit le jugement du public sur nos travaux et sur leur résultat, je finis ce récit, en observant avec une véritable satisfaction, que si l'on s'accorde à ne plus supposer l'existence d'un continent austral, notre voyage laissera du moins à tout homme sensible l'idée consolante qu'en allant reconnaître ces latitudes lointaines et périlleuses, je suis parvenu à conserver la santé d'un nombreux équipage, malgré les peines et les fatigues d'une longue navigation sous des températures opposées. Du reste le lecteur décidera jusqu'à quel point cette expédition a reculé les bornes de la navigation, de l'histoire naturelle, de la physique et en général de toutes les sciences spéculatives. Nous avons fait des découvertes dans tous les genres, il est vrai ; mais qu'elles sont peu de chose si on les compare à celles que ne peut manquer d'opérer dans les siècles à venir, l'activité toujours infatigable de l'esprit humain !

FIN DU SECOND VOYAGE.

VOCABULAIRE.

VOCABULAIRE
DE LA LANGUE DE TAÏTI,
ET
DES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

☞ Le lecteur ne doit point oublier que tous ces mots indiens ayant été recueillis par des Anglais, ils ont nécessairement dû être écrits d'après la prononciation anglaise. Cette observation est commune à tous les vocabulaires qui se trouvent dans le cours de cet ouvrage. Il ne s'agit guère que de changer les diphthongues *ee* en *i* ou *y*; *oo* en *ou* : ainsi O-Too, prononcez *O-Tou*; Terreeoboo, *Terrioboo*; Ooopeeo, *Oupyo*, etc.

A.

Abcès. . . . . *Fefe.*
Abeille, une abeille. . . . . *Erao.*
Adoucir, adoucir une chose. . *Eparoo paroo.*
Adroit, être adroit. . . . . *Paaree.*
Adultère. . . . . *Teeho reeho.*
Agenouiller, (s') à genoux. . . *Tooteoree.*
Agiter, être agité. . . . . *Eooa wai.*
Aiguilles. . . . . *Norreeda.*
Aile d'oiseau. . . . . *Eréou.*
Aimer, aimé. . . . . *Ehenaroo.*
Aine. Avoir mal à l'. . . . . *Tupa.*
Aisselle. . . . . *Ee.*
Alimens, en général. . . . . *Maa.*

Aller, s'en aller. . . . . *Érawa.*
Aller, à un endroit quelconque. *Harre.*
Allumer, allumer du feu. . . . *Emaa.*
Amande, noyau. . . . . *Emoteea.*
Amant, mon amant. . . . . *Ehoonoa.*
Ami, amitié. . . . . *Ehoa, eapatte, tayo.*
Amorce, pour les poissons. . . *Eraeunoo.*
Anneau. . . . . *Maino.*
Appeler, crier. . . . . *Toootooooo.*
Apporter. . . . . *Homy.*
Approbation, approuver. . . . *Madoohowhy.*
Appuyer, appuie. . . . . *Epy.*
Arbre, arbrisseaux. . . . . *Erao.*
Arbre à pain. La feuille de l'. . *Edaooroo.*
— La moëlle de l'. . . . . *Pooorao.*
— La gomme de l'. . . . . *Tappooo roo.*
Arc. . . . . *Efanna.*
— Une corde d'. . . . . *Aroahooa.*
Arc-en-ciel. . . . . *Enooa.*
Arracher. Il arrache. . . . . *Areete.*
Arracher une chose avec précipitation. . . . . *Ehairoo.*
Arracher les poils de la barbe. . *Hoohoota.*
Arrêter. . . . . *Atoo.*
Arrête, arrêtez. . . . . *Area, Aréeeaa.*
Aspérité. . . . . *Tarra, tarra.*
Assassin, tuer un homme. . . *Taata eoa.*

Assassiné. . . . . *Matte roa.*
Assemblée. . . . . *Anoo.*
Asseoir, *ou* s'asseoir. . . . . *Ete*, ou *roa.*
— les jambes croisées. . . . . *Téepy.*
Attendre. . . . . *Areeano.*
Attraper une balle. . . . . *Amawheea.*
Authentique. . . . . *Parou mou.*
Aux, ils, leurs. . . . . *Totaooa.*
Avare, avarice. . . . . *Horomee.*
Avaler. . . . . *Peé peere.*
Aveugle. . . . . *Matta po.*
Avidité. . . . . *Pee, peere.*

B.

Babillard, un bavard. . . . *Taata, émoo.*
Baigneur, baigné. . . . . *Oboo.*
Bâiller. . . . . *Hamamma.*
Baiser, embrasser. . . . . *Ehoee.*
Bouchon. . . . . *Eeneéou.*
Banc, *ou* bas fond. . . . . *Epaa.*
Barbe, de la barbe. . . . . *Oome.*
Barbouiller, salir. . . . . *Parry.*
Bariolé, différentes couleurs. . *Poore, poore.*
Bas, peu élevé. . . . . *Hea, papoo, eeooa.*
Bastonnade, donner du bâton. . *Taprai.*

Bâtard, ne point connaître son père. . . . . *Fanna tooneea.*
Bateau, pirogue. . . . . *Evaa.*
Bâton, canne. . . . . *Tame.*
Bataille, une bataille. . . . . *Emotto.*
Battoir de blanchisseuse. . . . . *Peeréteee.*
— Pour la fabrique des étoffes. *Toaa.*
Battre, se battre. . . . . *Toopy or toobaee.*
— du tambour. . . . . *Errookoo.*
Beaucoup, *ou* quantité. . . . . *Worou, manoo.*
Bécassine, oiseau. . . . . *Teetee,*
Bien, recouvré, *ou* échappé. . *Woura woo, ora.*
Bien, fort bien. . . . . *Poorotoo.*
Blasphémateur, impie. . . . . *Toona, taata.*
Blessure. . . . . *Ootee.*
Boire. . . . . *Aeneoo.*
Bois, en général. . . . . *Erao.*
Bon caractère. . . . . *Mamahoit maroo.*
Bon, cela est bon. . . . . *Myty, myty, tye, maytay.*
Bonite, poisson. . . . . *Peerara.*
Bouche, la bouche. . . . . *Evoha.*
— Ouvrir la bouche. . . . . *Hamamma.*
Bouchon. . . . . *Erahoee.*
Bouchon d'un carquois. . . . . *Ponau.*

Bouillie (de la). . . . . *Mamma.*
Bourgeon (d'un arbre ou d'une plante. . . . . *Te, arréhaoo.*
Bourre, filasse, fibre pareille au chanvre. . . . . *Tamou.*
Bouton. . . . . *Eoo.*
Branche d'arbre *ou* de plante. . *Eama.*
Bras, un bras. . . . . *Beema.*
Briser, casser. . . . . *Owhatte, o owhanne, ofatte.*
Brisé, *ou* coupé. . . . . *Motoo.*
Brouillard. . . . . *Rypoeea.*
Brûler, se brûler. . . . . *Doodoo.*
Brume, brouillard. . . . . *Rypoeea.*
Brun, *ou* couleur brune. . . . . *Auraura.*
Bruyant, incommode. . . . . *Emoo.*

C.

Cacher. . . . . *Ehoona.*
Calcul, calculer. . . . . *Tatou.*
Calme, tranquille. . . . . *Maneeno.*
Calme en mer. . . . . *Eau, ehéa.*
Canard. . . . . *Mora.*
Canne à sucre. . . . . *Etoo, eto, too.*
Carquois, un carquois. . . . . *Peeha.*
Ceinture, une ceinture. . . . . *Tatooa.*
Ceintures. Manufacture de. . . *Tatooy.*
Célérité, promptitude. . . . . *Teeteere, eterre.*

Centre. . . . . *Terapo.*
Cerf-volant. . . . . *Oomo.*
Cerveau, le cerveau. . . . . *Abooba.*
Chair, viande. . . . . *Eeeda.*
Chaleur. . . . . *Mahama, hanna.*
Chanson, une chanson. . . . . *Heeva.*
Chanter. . . . . *Aaoo.*
Chapeau, *ou* turban. . . . . *Tau matta.*
Chasse-mouche. . . . . *Daheéere ereeepa.*
Chat de mer. (poisson.). . . . *Poohe.*
Chatouiller, se chatouiller. . . *Mineena.*
Chaud, il fait chaud. . . . . *Poheea.*
Chauve, tête chauve. . . . . *Oopoboota.*
Chef, principal personnage. . . *Earee.*
Chef subalterne. . . . . *Tooou.*
Chemin. . . . . *Eara.*
Chemise blanche. . . . . *Parooy.*
Chenille, une chenille. . . . . *Etooa.*
Chercher. . . . . *Tapoonee oo paeme.*
Cheveux, de la tête. . . . . *Eroroo o erohooroo.*
— attachés au sommet de la tête. . . . . *Epoote.*
— Bouclés. . . . . *Peepee.*
— Laineux, *ou* frisés. . . . . *Oètaeto.*

Cheveux gris. . . . . *Hina heina.*
— Rouges. . . . . *Ehoo.*
Cheville, de bois. . . . . *Teaoo.*
— du pied. . . . . *Monioa atooa. Ewy.*
Chien, mon chien. . . . . *Ooree.*
Chienne. . . . . *Oore, Eooha.*
Chiquenaude. . . . . *Epatta.*
Choisir. . . . . *Eheee, te, me, my, ty.*
Chuchotter, babiller. . . . . *Ohemoo.*
Ciel, le ciel. . . . . *Eraee.*
Cinq, nombre. . . . . *Rema.*
Circoncision, circoncis. . . . . *Eoore, hahai.*
Ciseau. . . . . *Otoobo, otoboo.*
Citrouilles. . . . . *Ahooa.*
Clair, eau claire. . . . . *Teate.*
Claquet dont on se sert aux funérailles. . . . . *Parhaoo.*
Claquer, faire claquer le poignet en le tirant brusquement avec la main. (Usage des Naturels.) *Etoo.*
Cligner les yeux. . . . . *Eamou, amoo.*
Clou, un clou. . . . . *Eure.*
Cochon, un cochon. . . . . *Boa.*
Coco, feuilles de. . . . . *Enehaoo.*
— La gousse fibreuse d'une noix de coco. . . . . *Pooroo walia pooroo.*

Cocos. Noix de. . . . . *Aree.*
— Huile de cocos. . . . . *Ered, vae.*
Coq. . . . . *Moa, etoa.*
— La crête d'un coq. . . . . *Potte potte.*
— Qui bat des ailes. . . . . *Te moa paee, paee.*
Cœur, d'un animal. . . . . *Ahoatoo.*
— d'une pomme. . . . . *Boe.*
Coin, au coin. . . . . *Epeho.*
Col, le cou. . . . . *Aee.*
Colère, être en colère. . . . . *Warradee reedee.*
Colline, *ou* montagne. . . . . *Maoo, maooa moua.*
— d'argile blanche. . . . . *Emmamatea.*
Combattre, contre l'ennemi. . *Eneatto.*
Concubine, une concubine. . . *Waheine, moebo, etooneea.*
Condescendance, cousentement. *Madoo, howhy.*
Confusion, manque d'ordre. . . *Evaheea.*
Connaissance, compère *ou* commère. . . . . *Teeya.*
Connaître, savoir. . . . . *Eete.*
Content, de bonne humeur. . . *Maroo.*
Conversation, converser. . . . . *Paroce, maro.*
Coquille, une coquille. . . . . *Téo poréhoo.*
Cordage. . . . . *Taura.*
Corde, une corde. . . . . *Taura.*

Corde d'un carquois. . . . . *Éaha.*
Coriace, viande coriace. . . . *Ahoooue.*
Corlieu (oiseau.). . . . . *Torea.*
Corpulence, gros, volumineux. *Oopeea.*
Côte (montagne.). . . . . *Euta.*
Côte, uue côte. . . . . *Awoo.*
Côté, le côté. . . . . *Ereeawo.*
Côté droit. . . . . *Atou Atoou.*
Côté gauche. . . . . *Areode.*
Cou de travers. . . . . *Nana.*
Coucou brun. . . . . *Arawereroa.*
Coucher, se coucher. . . . . *Eteraha, téboo.*
Couché, il est couché. . . . . *Fateeralsa.*
Coudre, coudre son habit. . . . *Etooe.*
Couper les cheveux avec des ciseaux. . . . . *Otée.*
Coupé, *ou* divisé. . . . . *Motoo.*
Courber, plier quelque chose. . *Fa fé fé.*
Courir en avant, en arrière, *ou* voulant s'échapper. . . . . *Ooataponé.*
Court, arrêter court. . . . . *Popotoo.*
Courtiser, faire l'amour. . . . *Tororo.*
Couture, une couture. . . . . *Peeéeya.*
Crabe de mer. . . . . *Pappa.*
Crabe de terre, qui grimpe sur les cocotiers pour en manger le fruit. . . . . *Eoow.*
Cracher, il crache. . . . . *Tootooa.*

Craie, terre blanche. . . . . *Mammatea.*
Cramoisi, couleur. . . . . *Oora, oora.*
Crampe, il a la crampe. . . . *Emotootoo.*
Crâne. . . . . *Toopooe.*
Cresson, herbe. . . . . *Patoa.*
Crevasse, une crevasse. . . . . *Motoo.*
Cri, appeler quelqu'un. . . . . *Tooo.*
Crier, répandre des larmes. . . *Taée.*
Crochu, de travers. . . . . *Ooopeeo.*
Croître, grandir. . . . . *Werooa.*
Croûte, gale. . . . . *Etono.*
Crud, ce qui n'est point cuit. . *Paroure.*
Crue, viande, chair. . . . . *Eotta.*
Cuirasse, faite d'osier. . . . . *Taoome.*
Cuisse, une cuisse. . . . . *Peeha.*
Cuit, apprêté, chose cuite. . . *Eeeoo, eee, wera.*
— au four. . . . . *Etoonoo.*

D.

Dame, une dame. . . . . *Heeva.*
Dartre, des dartres. . . . . *Enooa.*
Dauphin, poisson. . . . . *Aouna.*
Déchirer, fendre. . . . . *Moo, hahy, whatte.*
Déchiré, fendu. . . . . *Ewha.*
Décrépit, vieux, décrépit. . . *Epoo taoa.*
Dégoûtant, malpropre. . . . . *E, wawa.*

Dehors, être dehors. . . . . *Teiwého.*
Delà, au delà. . . . . *No reira.*
De dehors, il vient de dehors. *No wahooo.*
De devant. . . . . *No, mooa.*
Demander. . . . . *Homy, hapy, my.*
Demain, après demain. . . . . *Bobo, a bobo.*
Demeurer, rester. . . . . *Ete ei.*
Dent, une dent. . . . . *Eneeheeo.*
Dépêche-toi, va vite. . . . . *Haro.*
Dérober, enlever une chose. . *Worcedo.*
Derrière, par-derrière. . . . . *Temooree.*
Déshabiller, ôter ses vêtemens. *Taturra.*
Desirer, je desire. . . . . *Eooee.*
Désunir, détacher. . . . . *Eaowai.*
Dessous, au-dessous. . . . . *Oraro.*
— en dessous. . . . . *Oraro.*
Dessus, au-dessus. . . . . *Neea tié neea.*
— par-dessus. . . . . *Teharra.*
Deuil, porter le deuil. . . . . *Eeva.*
— feuilles de deuil, on y emploie celles de cocotier. . . . *Tapao.*
Deux, nombre. . . . . *Rua.*
Devant, par-devant. . . . . *Témoa.*
Dresser les oreilles. . . . . *Eoma te tarrea.*
Diable, esprit malin. . . . . *Etee.*
Diarrhée, cours de ventre. . *Hawa hawa.*
Distant, éloigné. . . . . *Roa.*

Distribuer, diviser, partager. *Atooha.*
District, arrondissement. . . . *Mateina.*
Dix, nombre. . . . . *Alhourou.*
Dodu, gros, gras. . . . . *Oopeea.*
Doigt de la main. . . . . *Ereenoa.*
— du pied. . . . . *Maneeo.*
Domestique, valet. . . . . *Towtow.*
Donner. . . . . *Hoatoo.*
Dorloter, faire l'indolent. . . *Teépy.*
Dormir, sommeiller. . . . . *Moe.*
— Assis. . . . . *Too roore, moe.*
Dos, tourner le dos. . . . . *Tooa.*
Double. . . . . *Tauroora.*
Douleur, peine. . . . . *Mamay.*
Doux au goût. . . . . *Mona.*
Droit, debout. . . . . *Etoo.*
Dureté, une chose dure. . . *Eta, eta.*
Duvet, couché sur le duvet. *Ewaou.*

E.

Eau. . . . . *Avy.*
— profonde. . . . . *Mona.*
Ebranler, agiter. . . . . *Eoa wai.*
Ecaille de poisson. . . . . *Poa.*
Échelle, une échelle. . . . . *Eraa, eora.*
Echo, il y a de l'écho. . . . *Tooo.*
Éclair, il éclaire. . . . . *Oowaira.*

Eclairer, allumer du feu. . . *Atoonoo teewe-ra.*
Ecope, pour vuider l'eau d'une pirogue. . . . . *Etata.*
Ecorce, écorce d'arbre. . . . *Hohore.*
Ecrevisse, une écrevisse. . . *Ooora.*
Egal, mon égal. . . . . *Oohytei.*
Eguiser, épointer. . . . . *Evoee.*
Elever, s'élever. . . . . *Erawai.*
Eloignement, (qui a de l') pour une chose. . . . . *Fata, hoito hoi-to.*
Empan, mesure. . . . . *Ewhae ono.*
Empêcher, *ou* prévenir. . . . *Tapea.*
Empoigner. . . . . *Harawai.*
Empoigner la cuisse de son antagoniste en combattant. . *Tomo.*
Emoussé, instrument émoussé. *Maneea.*
En bas, tomber. . . . . *Teè dirro.*
Enceinte, (femme qui est enceinte). . . . . *Waha poo.*
En dedans. . . . . *Teeroto.*
Enfant, un enfant. . . . . *Mydilde. Hea-manee.*
Enfoncer. . . . . *Atonao.*
Ennemi, mon ennemi. . . . *Taataae.*
Enrouement, enroué. . . . . *Efao.*
Entendre, comprendre. . . . . *Eéte.*

Entier, complet. . . . . *Eta, eta.*
Entre, au milieu, entre deux. *Fero poo.*
Environner, être environné. . *Aboone.*
Envoyer. . . . . *Ehopoe.*
Epais, vaseux. . . . . *Eworeoo ewore-po.*
— comme étoffe. . . . . *Tooe tooe.*
Epaisseur. . . . . *Meoo, meoo.*
Escabeau, pour appuyer sa tête en dormant. . . . . *Popa, papa, rooa.*
Escarpé, comme rocher. . . *Mato.*
Excrémens. . . . . *Tooty.*
Esprit familier. . . . . *Téohe.*
Estomac, mon estomac. . . . *Paracéa.*
Estropié, perclus. . . . . *Tei tei.*
Etendre. . . . . *Hohora.*
Eternuer . . . . . *Machée ai.*
Etoffe de toute espèce, ou plutôt couverture et habit d'. . *Hhoo.*
— La pièce longue, fendue au milieu, où l'on passe sa tête, et qui retombe devant et derrière. . . . . *Teeboota.*
— La ceinture d'étoffe blanche qu'on porte autour des reins, ou qu'on jette sur ses épaules. *Parooy.*
— jaune. . . . . *Heappa oora.*

Étoffe d'un brun foncé. . . . . *Pooheere.*
— d'un brun clair. . . . . *Ooerai.*
— couleur de nankin. . . . . *Aheere, ooa.*
— Gommée. . . . . *Oo air ara.*
Etoile, une étoile. . . . . *Hewttoo.*
Etroit, cela est étroit. . . . . *Peere peere.*
Euphorbium (arbre) . . . . . *Tetooe.*
Eveiller, s'éveiller. . . . . *Arra, arra era.*
Eventail, mon éventail. . . . *Taharée.*

F.

Facétieux, une personne gaie. . . . . *Faatta atta.*
Fâché, être fâché. . . . . *Taee va.*
Faim, avoir faim. . . . . *Pore ree pooea.*
Faire le lit. . . . . *Hohora, te moeya,*
Fait, fini, *ou* c'est assez. . . *Ateera.*
Faux, un faux, être faux. . . *Awarré.*
Femelle d'un animal. . . . . *Eooha.*
Femme, une femme. . . . . *Maheine.*
— jeune. . . . . *Waheine.*
— mariée. . . . . *Waheine mou.*
— qui a pris un second mari. . *Tetra tanne.*
Fendre, ouvrir. . . . . *Ewhaoo whaoo.*
Fenêtre, une fenêtre. . . . . *Malaee* ou *panee.*

Ferler une voile. . . . . *Eponie te rya.*
Fermé. . . . . *Evahee.*
Fertile (terre). . . . . *Fenooa, maa.*
Feu, faire du feu. . . . . *Eahai.*
Fils, un fils. . . . . *Myde.*
— un petit-fils. . . . . *Moboona.*
— un beau-fils. . . . . *Hoonea.*
Fille, une fille. . . . . *Maheine.*
— *ou* jeune femme. . . . . *Tooneea.*
Filet de pêche. . . . . *Oopeia.*
Finir, finir une chose. . . . . *Eiote.*
Fleur, des fleurs. . . . . *Pooa.*
Fleurs ouvertes. . . . . *Teearre oowa.*
— Blanches odoriférantes, dont les Naturels parent leurs oreilles. . . . . *Teearre terreea.*
Flotter sur l'eau. . . . . *Panoo.*
Flûte, jouer de la flûte. . . . *Weewo.*
Faiblesse, être faible. . . . . *Toororee.*
Fort, je suis fort. . . . . *Oomara.*
Fossé, sauter un fossé. . . . . *Eohoo.*
Fondre, dissoudre une chose, comme graisse, etc. . . . . *Tootooe.*
Fougère, (arbre de). . . . . *Mamooo.*
Fouler aux pieds. . . . . *Totahe, tatahy.*
Fouir en terre. . . . . *Eoo moo.*
Frais, non salé. . . . . *Eanna, anna.*
Frapper avec le pied. . . . . *Tahee.*

Frapper un but. . . . . *Eléba* ou *wapoota.*
— *ou* battre la viande. . . . . *Eparoo.*
Frappé. . . . . *Aboola.*
Frayeur, *ou* crainte. . . . . *Mattou.*
Frégate, oiseau. . . . . *Ottaha.*
Frère, un frère. . . . . *Etama.*
Friction, faire des frictions. . *Eoo ee.*
Frissonner de froid. . . . . *Atete.*
Froid, avoir froid. . . . . *Mareede.*
Front, le front. . . . . *Ery.*
Frotter une chose, se laver les mains, le visage. . . . . *Horoee.*
Fruit, du fruit. . . . . *Hooere.*
— parfumé, de Tethuroa, petite île. . . . . *Hooere te manoo.*
— à pain. . . . . *Ooroo.*
Fui, il s'est enfui. . . . . *Mahouta.*
Fumée, de la fumée. . . . . *Eoera.*
Furoncle, *ou* petit clou. . . . *Apoo.*
Fusil, pistolet, arme à feu. . *Poo, poo, poo.*

G.

Gai, plaisant. . . . . *Fa, atta, atta.*
Gaieté. . . . . *Wara.*
Gale de toute espèce. . . . . *Myro.*

Gambader, sauter. . . . . *Ehanne.*
Garçon, une personne non mariée. . . . . *Eévee, taata.*
— Un petit garçon. . . . . *Mydidde.*
Garder ou nourrir des cochons.. *Ewaee te boah.*
Gardez-le pour vous. . . . . *Waiheeo.*
Gémir, se plaindre. . . . . *Eroo, whe.*
Générosité, bienveillance. . . *Horoa.*
Généreux, être généreux. . . *Taata horoa oe.*
Genou, un genou. . . . . *Etooree.*
Glaise, terre glaise. . . . . *Ewhou, arra.*
Glouton, grand mangeur. . . *Taata ree érapoonooo.*
Gorgé, rempli. . . . . *Ooa, peeape ehotte.*
— être trop plein de nourriture. *Epooneine, erooy.*
Gosier, le gosier. . . . . *Etapoa.*
Goût, avoir du goût. . . . . *Tamata.*
Goutte d'un liquide. . . . . *Oo, attahai.*
Gouttes de pluie. . . . . *Tapotta.*
Gouvernail d'une pirogue. . . *Hoe, fa herre.*
Gros, être gros. . . . . *Peea.*
Graine de la graine. . . . . *Hooatootoo hoerre.*
Graisse de porc. . . . . *Maee.*
Grand, être grand. . . . . *Arahai.*
Gratter, se gratter. . . . . *Ooaoo.*

Gratter avec les doigts. . . . . *Eraraoo.*
Gratté, un métal gratté. . . . *Pahoore hoore.*
Griffe, ses griffes. . . . . *Aeeoo.*
Grillé, *ou* rôti. . . . . *Ooaweara.*
Grogner. . . . . *Etée toowhe.*
Grossesse, femme grosse. . . . *Fanou evaha.*
Grosseur, gros. . . . . *Arahai.*
Guerrier, soldat. . . . . *Taatatoa.*
Gueux, coquin, etc. . . . . *Taouma.*
Guirlande de fleurs. . . . . *Etha, apai.*

H.

Habiller, s'habiller. . . . . *Eu hauhooo tahoo.*
Habitation, une habitation. . . *Nohora.*
Hache, une hache. . . . . *Toe.*
— de bataille. . . . . *O morre.*
Hacher, couper. . . . . *Epoota.*
Hameçon. . . . . *Matau weete.*
Hanches, les hanches. . . . . *Etohe.*
Hanches, la partie qui est tatouée. . . . . *Tomorou.*
Harangue, discours. . . . . *Oraro.*
Hardiesse, de la hardiesse. . . *Eawoa.*
Haut, *ou* escarpé. . . . . *Mato.*
Havre, mouillage. . . . . *Tootou.*
Herbe qu'on met sur le plancher des maisons. . . . . *Anonoho.*

Hérisson de mer. . . . . *Heawy.*
Héron bleu. . . . . *Otoo.*
— blanc. . . . . *Trapappa.*
Hier au matin. . . . . *Ninnahai.*
— au soir. . . . . *Erépo.*
Hirondelle noire, à tête blanche. *Oo.*
Hoquet, avoir le hoquet. . . . *Etoo eo wha.*
Homme. . . . . *Taata, taane.*
— peu sincère, mal disposé. . *Taata hamamaneeno.*
Honnêteté. . . . . *Eea oure.*
Honteux, confus. . . . . *Ama aéama.*
Horizon. . . . . *Epaee no teraee.*
Houle de la mer. . . . . *Eroo.*
Huile parfumée qu'ils mettent dans leurs cheveux. . . . . *Monoe.*
Huit, nombre. . . . . *Warou.*
Huître. . . . . *Teea, pahooa.*
Humide, humidité. . . . . *Wararee.*
Hurler, crier. . . . . *Teimotoro.*

I.

Ignorance, stupidité. . . . *Weeata.*
Immédiatement, à l'instant. . *Tohyto.*
Immense, grand, vaste. . . . *Roa.*
Inceste, *ou* incestueux. . . . . *Tawytte.*
Indigent, pauvre. . . . . *Tee, tee.*
Indolence, être indolent. . . . *Leépy.*

Industrieux, être industrieux. *Taeea.*
Inhospitalier, avare. . . . . *Peé peé peere.*
Instruire, instruit. . . . . *Ewhae.*
Intérieur d'une chose. . . . . *Oo ee.*
Ilot, etc. . . . . *Motoo.*

J.

Jalousie d'amour. . . . . *Taboone, fatee no hoohy.*
Jambe, une jambe. . . . . *Awy.*
Jambes, mes jambes. . . . . *Ahooa.*
Jaune, être jaune. . . . . *Heappe.*
Jeter une pierre. . . . . *Harrewai, orno.*
— une lance. . . . . *Evara towha.*
— une balle. . . . . *Ama hooa.*
— (se) en dansant. . . . . *Hoéaire.*
Jetterai-je. . . . . *Taureaa.*
Jeune, être jeune. . . . . *Peenaia.*
Joignant *ou* contigu. . . . . *Epeeiho.*
Jointure des doigts. . . . . *Teepoo.*
Joue, la joue. . . . . *Tapparéea.*
Jour, lumière du jour. . . . . *Mara, marama aou aou.*
— aube du jour. . . . . *Mara marama.*
— fin du jour. . . . . *Aoonai.*
Ce, aujourd'hui. . . . . *Aoonai.*
Jumeaux, enfans jumeaux. . . . *Mehea.*
Jupon de feuilles de banane. *Aroumaieea.*

L.

LAGUNE.	*Ewha eaouna.*
Laisser, laisser une chose. . .	*Ewheeoo.*
Laissez-le derrière, qu'il reste.	*Vaiheo.*
Lamenter, (se) en criant. . .	*Etatee.*
Lance, pique.	*Tao.*
Langage, le langage.	*Paraou.*
Langage, qui accompagne la danse.	*Timorodee, te timorodee.*
Langue, la langue.	*Erero.*
Large, grand.	*Arahai whatta.*
Largeur, appliquée à un pays.	*Nooe.*
Las, fatigué.	*Eheieu, faea.*
Laver, se laver.	*Mare.*
Léger, être léger.	*Mama.*
Lever, se lever.	*Atoo.*
Lèvres, les lèvres.	*Ootoo.*
Lézard, un lézard.	*Moo.*
Liseron.	*Ohooe.*
Lit, un lit.	*Erooe moia.*
Locataire.	*Afeeéhau.*
Louche, regarder de travers. .	*Mattaareva.*
Lui, il, lui.	*Nana.*
Lumière, feu des grands personnages.	*Toutoi, papa.*

Lumière, feu du bas peuple. . *Neeao papa.*
Lune (la). . . . . *Marama.*
Lutteur, un lutteur. . . . . *Mouna.*

M.

Mâcher, *ou* manger. . . . . *Ey.*
Mâchoire inférieure. . . . . *Eta.*
Mâchurer (se) le visage avec des charbons, pour les cérémonies funèbres.. . . . . *Bapara.*
Maigre, être maigre. . . . . *Aéo.*
Main, la main. . . . . *Ereema.*
Main, mouvement de main en dansant. . . . . *Oneone.*
Maison, une maison. . . . . *Efarreewharre.*
— publique. . . . . *Eha moote.*
— grande. . . . . *Efarrepota.*
— sur les pilliers de la). . . . *Awhatta.*
Maladie, une maladie. . . . . *Matamy, mamy.*
— dans laquelle on ne peut pas se tenir la tête droite, la paralysie. . . . . *Epee.*
Mâle, des animaux. . . . . *Etoa.*
Malhonnête, être malhonnête. *Eeea.*
Manivelle, une manivelle. . . *Eoo.*
Manquer au but, ne point le frapper. . . . . *Oohappa.*

Marcher. . . . . *Avouoia.*
Marcher en avant, en arrière. *Hooa peepe.*
Marcher vite. . . . . *Harré neina.*
Marcher sur les mains et sur les pieds. . . . . *Eneai.*
Marée, la marée. . . . . *Aow.*
Marié, homme marié. . . . . *Fanounou.*
Mariée, personne non mariée. *Arreoy.*
Marmotter, *ou* bégayer. . . . *Ewhoou.*
Marque noire sur la peau. . . . *Eeeree.*
Marsouin, poisson. . . . . *Eona.*
Marteau, un marteau. . . . . *Eteete.*
Martin-Pêcheur, oiseau . . . . *Eroore.*
Mât, (de vaisseau *ou* de bateau). *Teera.*
Matin, le matin. . . . . *Oopoeepoee.*
Mauvais, être mauvais. . . . . *Eeno.*
Mécontentement. . . . . *Faoooue.*
Médecin, un médecin. . . . . *Taata no eropaoo.*
Mêler les choses ensemble. . . *Apooe, pooe.*
Ménagère, une ménagère. . . *Maheine, amanhattoi.*
Mendiant, demander l'aumône. *Taparoo.*
Menteur, un menteur. . . . . *Taata, hawarre.*
Menton (le) et la mâchoire inférieure. . . . . *Etaa.*
Mépris, nom de mépris donné à

une vierge, ou à une fille non mariée. . . . . *Waheinepooha.*
Mer, la mer. . . . . *Iaee, meede.*
Mère, une mère. . . . . *Madooa, waheine.*
— terme qu'emploient les enfans. . . . . *Ewheiarre and opatea.*
— femme qui est mère. . . . . *Patea.*
Mesure, une mesure. . . . . *Ea.*
Mesurer une chose. . . . . *Faeete.*
Midi, il est midi. . . . . *Wewatea.*
Mien, cela est à moi, ou m'appartient. . . . . *Nooo.*
Milieu, le milieu. . . . . *Teropoo.*
Minuit, il est minuit. . . . . *Otoora, heipo.*
Miroir, glace. . . . . *Heeveeotta, heeoeeota,*
Modestie, modeste. . . . . *Mamma, haoo.*
Moi, je. . . . . *Wou, mee.*
Mois, un mois lunaire. . . . . *Malama.*
Moitié d'une chose. . . . . *Faeete.*
Mol, une chose molle. . . . . *Moroo.*
Montagne, *ou* colline du premier rang. . . . . *Mouha.*
— du second rang. . . . . *Mouhaha,*
— du troisième rang. . . . . *Pereraou.*
Montrez-le moi. . . . . *Enara.*

Monument pour les morts. . . *Whatta rau.*
Moquer (se) de quelqu'un. . . *Teehe, etoohee.*
Mordre, se mordre. . . . . *Aahoo.*
Mort, un mort. . . . . *Matte eoa.*
— naturelle. . . . . *Matte noe.*
Morve, morveux. . . . . *Hoope.*
Mouche, une mouche. . . . . *Pepe poorehooa.*
Moule, coquillage. . . . . *Nou, ou.*
Mouvement. . . . . *Ooata.*
Mouvoir l'avant d'une pirogue à droite. . . . . *Whatea.*
Mouvoir l'avant d'une pirogue à gauche. . . . . *Wemma.*
Muet, silencieux. . . . . *Fatebooa.*
Muette, état d'une personne muette. . . . . *Efao.*
Multitude, grand nombre. . . *Worou, worou.*
Mûr, fruit mûr. . . . . *Para, pe.*
— qui n'est pas mûr. . . . . *Poo.*

N.

Nageoire, d'un poisson. . . *Tirra.*
Narines, les narines. . . . . *Popoheo.*
Natte, une natte. . . . . *Eranne. Moea.*
— espèce grossière qui a un trou au milieu par où l'on passe la tête. . . . . *Poorou.*

Naturel, un naturel. . . . . *Taata tooboo.*
— Mauvais, contrariant. . . . *Eore, eeeore.*
Naufrage, faire naufrage. . . . *Arawha.*
Nettoyer, se nettoyer. . . . . *Horooe.*
Neuf, nombre. . . . . *Heva.*
Nœud, un nœud. . . . . *Tpona.*
— faire un nœud. . . . . *Ty.*
— double. . . . . *Vahodoo.*
— qu'on forme sur la partie supérieure du vêtement. . . . *Teebona.*
Noir, couleur noire. . . . . *Ere, ere.*
Noix de cocos. . . . . *Arée.*
— (grosse) de cocos, qui a le goût de châtaigne quand elle est grillée. . . . . *Eeehee.*
Nom, un nom. . . . . *Eeeoa.*
Non, négation. . . . . *Ayma, yaiha, aoure, aee, yehaeea.*
Nous. . . . . *Taooa, aroorooa.*
Noyé, un noyé. . . . . *Parremo.*
Nuage. . . . . *Eao, eaoo.*
Nu, être nu. . . . . *Taturra.*
Nuit, il fait nuit. . . . . *Po, eaoo.*
— ténèbres de la nuit. . . . . *Oporo.*
— ce soir, cette nuit. . . . . *Aoone le po.*

O.

Océan, les flots de l'Océan. . *Ty, meede.*
Odorat, sentir. . . . . *Fatatoo, ootoo too, too.*
Odoriférant. . . . . *Nonoa.*
Œil, un œil. . . . . *Matta.*
Œuf, d'oiseau. . . . . *Ehovero te manoo.*
— blanc d'oiseau. . . . . *Peery.*
Oiseau. . . . . *Manoo.*
— du Tropique. . . . . *Manooroa.*
Ombre, mon ombre. . . . . *Maroo, maroo.*
Onction, emplâtre, toute chose qui guérit, ou qui a rapport à la médecine. . . . . *Erapoo.*
Ongles, les ongles. . . . . *Aeeoo.*
Opposé à, vis-à-vis. . . . . *Watoowheitte.*
Ordre, bon ordre, régulier, sans confusion. . . . . *Warawara.*
Oreille, une oreille. . . . . *Tareea.*
— intérieur de l'oreille. . . . . *Tatooree.*
Ornement, toute espèce de chose qui orne l'oreille. . . . *Tooee tareea.*
— funéraire. . . . . *Maray wharre.*
Orphelin, un orphelin. . . . . *Oohoppe, pooaia.*

Os, ossement. . . . . *Eevee.*
Oter, détacher. . . . . *Evevette.*
Où cela est-il. . . . . *Tehea.*
Oublié. . . . . *Ooaro.*
Oui, (affirmation). . . . . *Ay, ai.*
Ouie, (le sens de l') . . . . . *Faro.*
Oursin, de mer. . . . . *Heawy.*
Ouvert, être ouvert, porte ouverte. . . . . *Ferei.*
Ouvrier. . . . . *Tehaddoo.*

P.

Pagaie, d'une pirogue, *ou* pagayer. . . . . *Ehoe.*
Paire, une chose double. . . . *Anoho.*
Palais, le palais. . . . . *Etanea.*
Panier, un panier. . . . . *Papamaieea.*
— petit panier de feuilles de cocos. . . . . *Vaihee.*
— Long de feuilles de cocos. . *Apoaira.*
— grand panier rond d'osier. . *Hena.*
— rond de feuilles de cocos. . *Moene.*
— de pêcheur. . . . . *Errevy.*
Panteler, avoir la respiration embarrassée. . . . . *Teaho.*
Paquet, un paquet. . . . . *Eta.*
Parent, un parent. . . . . *Medooa.*

Paresseux, être paresseux.. . . *Tepy.*
Parler, converser. . . . . *Paraou.*
— il ne parle pas du cœur, mais du bout des lèvres. . . *Neeate ootoo te parou no nona.*
Parure, de tête, qu'on met aux funérailles. . . . . *Paraee.*
Passe, une passe, un détroit. . *Eareeea.*
Patates douces. . . . . *Oomarra.*
Pâte, fermentée de fruit à pain. . . . . *Mahie.*
Paulme de la main . . . . . *Apooreema.*
Pauvre, indigent. . . . . *Teetee.*
Pavé, le pavé. . . . . *Pye, pye.*
Peau, la peau. . . . . *Eeree.*
Pêche, long bambou de pêche avec lequel on prend des bonites. . . . . *Makeera.*
Pêcheur. . . . . *Ehootee.*
Peigne, un peigne. . . . . *Pahoro, paherre.*
Peine, faire de la peine. . . . *Mamy.*
Peler, enlever l'écorce d'une noix de cocos. . . . . *Atee, eatee.*
Pelé, ceci est pelé. . . . . *Meatee.*
Pendans d'oreilles. . . . . *Poe note tareea.*
Pensée, une pensée. . . . . *Opoo.*

Pensif, avoir l'air pensif. . . . *Fatebooa.*
Percer un trou. . . . . *Ehooee ehooo.*
Perclus de ses membres, estropié. . . . . *Teitei.*
Père, un père. . . . . *Medooa-tanne.*
— terme qu'emploient les enfans. . . . . *Opueenoo.*
— un grand-père. . . . . *Tooboono.*
— un arrière grand-père. . . *Tooboonataheo. too.*
— un trisaïeul. . . . . *Ouroo.*
— un beau-père . . . . . *Tanne te hoa.*
Perle, une perle. . . . . *Poe.*
Perroquet, un petit perroquet bleu. . . . . *Eveenee.*
— un perroquet vert, avec un front rouge. . . . . *Ea.*
Pesant, lourd. . . . . *Teimaha.*
Personnages distingués. . . . . *Patoonehe.*
Petit, être petit. . . . . *Eete.*
— être de peu de conséquence. *Ree.*
Peu, un peu. . . . . *Eote.*
Peut-être. . . . . *Epaha.*
Pied, la plante du pied. . . . . *Topooy.*
Pierre, *ou* caillou. . . . . .
Pierre polie, dont on se sert pour réduire les fruits en pâte. . . . . *Owhay.*

Pierres, dressées debout devant les huttes. . . . . *Painoo. Tootoore.*
Pigeon, un gros pigeon. . . . *Eroope.*
— un petit pigeon vert et blanc. *Oooopa.*
— un petit pigeon noir et blanc avec des ailes pourprées. . . *Oooowy deroo.*
Pincer avec les doigts. . . . . *Ooma.*
Pique, lance. . . . . *Tao.*
Plain, *ou* plat. . . . . *Epeeho.*
Planches sculptées d'un Moraï. *Era.*
Plantain de cheval. . . . . *Faiee.*
Plantain, fruit. . . . . *Maieea, maya.*
Plante de toute espèce. . . . . *Omo.*
— petite plante. . . . . *Erabo,*
— Plante du pied. . . . . *Tapooy.*
Plat, plateforme, uni. . . . . *Papa.*
Plateforme de combat sur une pirogne. . . . . *Etootee.*
Plein, quelque chose qui est rempli. . . . . *Paeea.*
Plein, rassasié, ventre plein. . *Pya, oopya, paya.*
Pleurer, crier, se désoler. . . . *Ha, noa, ataea.*
Plier une étoffe. . . . . *Hefetoo.*
Plonger quelque chose dans l'eau. . . . . *Eoowhee.*
— sous l'eau. . . . . *Ehopoo.*
Plume, une plume. . . . . *Hooroo, hooroo te manoo.*

Plumes rouges. . . . . *Ora, hooroo te manoo.*
Pluie, de la pluie. . . . . *Eooa.*
Poignet, un poignet. . . . . *Momoa.*
Poing, ouvrir le poing. . . . . *Mahora.*
Poing, frapper avec le poing en dansant. . . . . *Amoto.*
Pointe, d'un dard. . . . . *Oë, oe, or, oi, oï.*
Pointu. . . . . *Ooëe.*
Poison, un poison. . . . . *Awa, awa.*
Poisson, un poisson. . . . . *Eya.*
— plat, jaune. . . . . *Oomorehe.*
— plat, vert. . . . . *Eeume.*
— plat, vert et rouge. . . . . *Paiou.*
— volant. . . . . *Marara.*
— un plat de poissons. . . . . *Ewha.*
Poitrine, la poitrine. . . . . *Oma.*
Poitrine, *ou* le corps d'un homme. . . . . *Opoo.*
Poivre, racine de poivre dont se compose la liqueur enivrante. . . . . *Ava.*
Porte, une porte. . . . . *Ooboota.*
Porter une chose. . . . . *Eamo.*
Porter une personne sur le dos. *Evaha.*
Porter, comment vous portez-vous? . . . . . *Tehanooe.*
Pou, un pou. . . . . *Oboo.*

Pouce de la main. . . . . *Ereema erahaï.*
Poulet, volaille. . . . . *Moa peeriaia.*
Poumons, les poumons. . . . *Teeto, arapoa.*
Poupée, jouet d'enfant. . . . *Adooa.*
Pourri, fruit pourri. . . . . *Roope.*
Poursuivre quelqu'un. . . . . *Eroo, eharoo.*
Pousser. . . . . *Tooraee.*
Prendre un ami par la main. . *Etooyaoo.*
Prendre du poisson avec la ligne. . . . . *Ehoote.*
Presser, exprimer. . . . . *Ne, neee.*
Presser, doucement avec la main, serrer. . . . . *Roromee.*
Presser, *ou* frotter les jambes avec les mains quand on est fatigué ou malade. . . . . *Roromeè.*
Proche, être proche. . . . . *Poto, whatlata.*
Propre, non sale. . . . . *Ooama, eooee.*
Propriétaire. . . . . *Ewhattoo.*
Puant, un puant. . . . . *Nomooa, neeneeo.*
Puer, mauvaise odeur. . . . . *Fou, fou.*
Puddings, (espèce de) fait de fruits et d'huile de citrouilles. *Popoee.*
Pur, clair. . . . . *Eooee.*
Pustule, une pustule. . . . . *Hooahoua.*

Q.

QUAND, dans quel tems. . . . *Wheea.*
Quatre, nombre. . . . . *Hea.*
Quérir, aller. . . . . *Atee.*
Quérir, va le quérir. . . . . *Atec.*
Questionner, faire des questions. . . . . *Faeete.*
Queue d'oiseau. . . . . *Ehoppe.*
Qui est-ce? comment l'appelle-t-on? . . . . . *Owy, tanna, owy, nana.*
Quoi? qu'est-ce? . . . . . *Ehara? eharya? yehaeea?*

R.

RABOTEUX. . . . . *Tarra, tarra.*
Racine, une racine. . . . . *Apoo, ea.*
Radeau, un radeau de bambou. *Maitoe.*
Rafraîchir avec un éventail. . *Taharee.*
Râle, petit râle noir *ou* tacheté de noir. . . . . *Pooanee.*
Râle, petit râle noir aux yeux rouges. . . . . *Maiho.*
Ramer, naviguer. . . . . *Eoome, ehoe.*
Râpe, *ou* lime. . . . . *Ooee.*
Râper la chair de la noix de

coco . . . . . *Eannotehearee.*
Raser, faire la barbe. . . . . *Evaro, ewhanne whanne.*
Rat, un rat. . . . . *Voree, cyore.*
Raie, poisson. . . . . *Ewhaee.*
Refus, faire un refus. . . . . *Ehoonoa.*
Relâché, une chose lâche. . . *Aooweewa.*
Relâchement, cours de ventre. *Hawa, hawa.*
Rencontrer une personne. . . *Ewharidde.*
Renverser, culbuter. . . . . *Ehapaoo.*
Renverser, tourner une chose dessus dessous. . . . . *Ehoora, telawhi.*
Répandre, verser. . . . . *Eniare.*
Réponse, faire une réponse. . . *Ooaia.*
Repos, silence. . . . . *Fallebooa.*
Représentation d'une figure humaine. . . . . *Etee.*
Réserve, montrer de la réserve près d'une femme. . . . . *Nonoa.*
Respirer. . . . . *Watte weete wee teaho.*
Respiration, reprendre haleine. *Tooe, tooe.*
Résider, habiter. . . . . *Enoho.*
Reste, de quelque chose. . . . *Tewahei.*
Retenir fortement. . . . . *Mou.*
Retenez votre langue, taisez-vous, silence. . . . . *Mamoo.*
Rhume, être enrhumé. . . . . *Mare.*

Riche, être riche. . . . . *Epotoo.*
Ridé, avoir le visage ridé. . . *Meeo, mee.*
Rire, rire de bon cœur. . . . . *Atta.*
Rocher, un rocher. . . . . *Paoo.*
Rochers, des rochers. . . . . *Eaou.*
Rognons, des rognons. . . . . *Fooahooa.*
Roi, souverain. . . . . *Earee, dahai.*
Rosée, de la rosée. . . . . *Aheaoo.*
Roter. . . . . *Erooy.*
Rôti, une chose rôtie, grillée. *Ooa waira.*
Rouge, couleur. . . . . *Oora, oora, matde.*
Roulis, roulis d'un vaisseau. . *Tooroore.*
Rousseurs, avoir des rousseurs. *Taina.*

S.

Sable, poussière. . . . . *Eone.*
Sac de paille. . . . . *Eteoe, eate.*
Saisir, empoigner brusquement une chose avec la main. . . *Popoee, peere.*
Sale, être malpropre. . . . . *Erepe, erepo.*
Salée, une chose salée. . . . . *Tyty, meede.*
Saluer, incliner la tête. . . . *Etooo.*
Sang, voir du sang. . . . . *Toto ehooei.*
Saturne, planète. . . . . *Whatihea.*
Sauter, faire des gambades. . . *Mahouta araire.*

Scie, une scie. . . . . *Eeeeoo.*
Sec, quelque chose de sec. . . *Oomaro.*
Secret, tenir quelque chose de secret, être secret. . . . . *Ohemoo.*
Seine, tirer la seine. . . . . *Etoroo te paia.*
Selle, aller à la selle, garde-robe. . . . . *Teeteeo.*
Semblable, être pareil. . . . . *Oowhyada.*
Sens de la vue. . . . . *Eheoo.*
Sentier, un chemin. . . . . *Eara.*
Sentir, flairer une chose. . . . *Ahevi tearro.*
Sentir légèrement. . . . . *Peero, peero.*
Sentez cela. . . . . *Hoina.*
Serpent de mer, ovipare qui a des anneaux blancs et noirs. *Pooheearoo.*
Sept, nombre. . . . . *Hetu.*
Sépulcre, cimetière. . . . . *Maray.*
Seul, être seul. . . . . *Otahoi.*
Siége, pour s'asseoir. . . . . *Papa.*
Sifflement, siffler, appeler le monde au tems des repas. . *Epou, maa.*
Siffler un air. . . . . *Mapoo.*
Signe, faire signe à quelqu'un avec la main. . . . . *Tarappe.*
Silence, faire silence. . . . . *Fatteebooa.*
Six, nombre. . . . . *Ono.*
Sobriété, être sobre, ne pas être ivrogne. . . . . *Teereida.*

Sœur, une sœur. . . . . *Tooheine.*
Sœur, ma sœur . . . . . *Tetooa.*
Soif, avoir soif. . . . . *Waheey.*
Soin, prendre soin des alimens, *ou* d'une chose quelconque. *Ewhaapoo te maa.*
Soir, ce soir. . . . . *Oohoohoi.*
Soleil, le soleil. . . . . *Mahananna, era.*
Soleil, à midi. . . . . *Teineeate mahanna.*
Sommeil, le grand sommeil *ou* la mort. . . . . *Moe eoa.*
Sommeiller. . . . . *Atouou.*
Son, toute chose qui frappe l'oreille, bruit. . . . . *Paeena.*
Son, musique qui dirige la danse. . . . . *Apee.*
Souffle, respiration. . . . . *Tahora.*
Souffler par le nez. . . . . *Fatte.*
Souhait qu'on fait à celui qui éternue. . . . . *Evarouaeatooa.*
Soupir, soupirer. . . . . *Faea.*
Sourcil, le sourcil et les paupières. . . . . *Tooa, matta.*
Stérile, une terre stérile. . . . *Fenooa maoure.*
Stupidité, ignorance. . . . . *Weeala.*
Sueur, la sueur du corps. . . . *Ehou, ehouhou.*

Suicide, un suicide. . . . . *Euhaaou.*
Suinter, faire de l'eau. . . . . *Etotooroo, etoo-roo.*
Surdité, être sourd.. . . . . *Tareea, toorea.*
Surmonter, *ou* conquérir. . . *Emaooma.*
Surprise, signe de, *ou* d'admiration.. . . . . *Evahenee ai.*

T.

Tache, avoir la peau tachée, une tache. . . . . *Atoonoa.*
Tailler avec une hache.. . . . *Teraee.*
Tambour, un tambour. . . . . *Tahoo.*
Tâter. . . . . *Ote, ote.*
Teigne, avoir la teigne. . . . *Epepe.*
Tempête, tonnerre, pluie. . . *Tarooa.*
Tems, être long-tems, de six heures du matin à dix du soir. *Atooe teepo.*
— long-tems. . . . . *Tama.*
— un peu de tems, petit espace. . . . . *Topoeunoo.*
Tendre, être tendre, quelque chose de tendre. . . . . *Oopeere.*
Tenir, se tenir droit. . . . . *Atearenona.*
— se tenir chez soi. . . . . *Ate ei te efarre.*
Terre, être à terre. . . . . *Te euta.*

Terre, la terre en général, pays. . . . . *Fenoaa whenooa*
Tête, la tête. . . . . *Oopo.*
— mal de tête, suite de l'ivrognerie. . . . . *Eananeea.*
Tiens, cela est à toi. . . . . *No oe.*
Tige d'une plante. . . . . *Aniaa eatta.*
Tirer, *ou* traîner quelque chose avec force. . . . . *Aniaa eatta.*
Tirer la langue. . . . . *Ewhatorootarere.*
Tirer un arc. . . . . *Etea.*
Tombe, une tombe. . . . . *Too, pappou.*
Tomber, cheoir. . . . . *Topa poutaheite.*
— faire tomber quelqu'un en luttant. . . . . *Mehae.*
— en défaillance. . . . . *Moe, momy.*
Tonner, le tonnerre. . . . . *Pateere.*
Tordre les membres, le corps, les lèvres. . . . . *Faeeta.*
Tordre une corde. . . . . *Paweeree.*
Tors, être de travers. . . . . *Nana.*
Tortue, poisson. . . . . *Ehonoo.*
Toton, jouet d'enfant. . . . . *Epiroa.*
Toucher, toucher une chose. . *Fafa.*
Tourner autour, marcher de-

vant et derrière. . . . . *Hoodeepeepe.*
Tourner, tourné. . . . . *Ooahoe.*
Tout, le tout. . . . . *Etaetea, amaoo.*
Trait, un trait. . . . . *Eoome.*
— le roseau d'un trait. . . . . *Owha.*
— la pointe d'un trait. . . . . *Toai, omoa.*
Travailler. . . . . *Ehea.*
Trembler, avoir froid. . . . . *Ooatitte, eta.*
Tremblant, qui s'ébranle. . . . *Aoudou.*
Tremper sa viande dans l'eau salée, en place de sel, coutume du pays. . . . . *Faweewo.*
Tressaillir, de peur, *ou* autrement. . . . . *Wahee, te dirre.*
Trier, choisir. . . . . *Ehee te mai my ty.*
Trois, nombre trois. . . . . *Torou.*
Tropique, le Tropique. . . . . *Rou.*
Trou, fait avec une vrille, dans du bois. . . . . *Erooa, pata.*
Tué, mort. . . . . *Matte.*
Turban, espèce de bonnet. . . *Etae.*

U.

Ulcère, plaie. . . . . *Apai, fefe.*
Un, nombre. . . . . *Tahai.*
Uni. . . . . *Paya.*

V.

VAISSEAU, un vaisseau. . . . *Pahe.*
Vapeur lumineuse. . . . . *Epao.*
Vase, tout vase creux, comme coupe, noix de cocos, etc. . *Aiboo.*
Vase, dans lequel ils préparent la liqueur enivrante. . . . . *Oomutte.*
Vassal, sujet. . . . . *Manna houna.*
Veiller, guetter. . . . . *Eteae.*
Veines, les veines. . . . . *Ewoua.*
Vent, le vent. . . . . *Mattay.*
Vent du sud est. . . . . *Mattaee.*
Vent, lâcher un vent. . . . . *Ehoo.*
Vénus, une Vénus. . . . . *Tourooa.*
Vérité, la vérité. . . . . *Paraou, mou.*
Verre, grain de verre. . . . . *Poe.*
Verrue. . . . . *Toria.*
Vers, petits vers. . . . . *Ehoohoo.*
Verser, un liquide. . . . . *Manee.*
Vert, couleur. . . . . *Poore, poore.*
Vessie, une vessie. . . . . *Toameeme.*
Veux, je ne veux pas faire cela. . . . . *Aeepo.*
Veuve, une veuve. . . . . *Watooneea.*
Vide. . . . . *Ooataao, tatooa.*

Vieil, être vieux . . . . . *Orawheva.*
Ville, une ville. . . . . *Efarra pooloo pooloa.*
Visage, le visage. . . . . *Emotee.*
— le visage en terre. . . . . *Teeopa.*
— se cacher le visage, *ou* le tourner de côté, comme lorsqu'on rougit. . . . . *Fareewai.*
Vivacité, promptitude. . . . . *Etirre.*
— être prompt. . . . . *Teeteere.*
Vivant. . . . . *Waura.*
Voile d'une pirogue *ou* d'un vaisseau. . . . . *Eeeai.*
— sous voile. . . . . *Poupouee.*
Voguer, être sous voile. . . . *Ewhano.*
Volaille, de la volaille. . . . . *Maa.*
Voler, comme un oiseau. . . . *Eraire.*
Voleur, larron. . . . . *Eea taata.*
Vomir, rendre son dîner. . . . *Eawa, erooy.*
Vous. . . . . *Oe.*

FIN DU VOCABULAIRE ET DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XVII. Forces navales de Taïti. — Costumes et pirogues de guerre —O-Too. — L'amiral. — Valeur extraordinaire attachée aux plumes rouges. — Récits d'Œdidée. Son mariage. — Voleur puni. — Expressions d'amitié adressées à M. de Bougainville. — Notice sur les événemens politiques survenus à Taïti et sur la famille de ses princes. — Vol nouveau qui jette l'alarme, *Page* 1.

CHAPITRE XVIII. Visite d'Obéréa. — Œdidée en bonnes fortunes. — Adieux de l'amiral. Ses sentimens héroïques. — Exercice d'une partie des troupes navales. — Propositions d'O-Too à deux Anglais. — Passage à Huaheine, et arrivée à cette île. — Attachement d'Œdidée. — Drame improvisé. — Querelle et ses suites. — Départ de Huaheine, *Page* 25.

CHAPITRE XIX. Arrivée à Uliétéa. — Autre spectacle dramatique. — Fiction ingénieuse du vieux O-Réo. — Faux renseignemens sur la marche du capitaine Furneaux. — Détails sur les idées religieuses des habitans de toutes ces différentes îles. — Adieux touchans d'O-Réo. — Douleur d'Œdidée, *Page* 45.

CHAPITRE XX. Traversée d'Uliétéa aux îles des Amis. — Découverte de plusieurs îles. Habitans de l'île Sauvage. — Divers incidens qui surviennent à Annamooka. — Détails sur les habitans de cette île, *Page* 60.

CHAPITRE XXI. Passage aux Nouvelles-Hébrides. — Relâche dans le port Sandwich à l'île Mallicollo. — Babil et intelligence de ces peuples. — Hostilités. Différentes alarmes. Paix rétablie. — Détails sur ces Indiens. — Description du pays et des îles voisines, *Page* 75.

CHAPITRE XXII. Deux accidens survenus dans le vaisseau. — Dangers courus dans l'île des Traîtres. — Relâche dans l'île de Tanna. — Difficulté du débarquement. Diverses escarmouches. Traits de courage. Bonne intelligence. Plusieurs excursions. — Remarques sur le pays et sur les habitans. — Antropophages, *Page* 91.

CHAPITRE XXIII. Suite de la Relâche à l'île de Tanna. — Visite au vaisseau. Nouvelle excursion dans le pays. Réunion joyeuse. Chansons des Naturels. Diverses observations. — Incident funeste. Départ. — Détails généraux sur les habitans de Tanna. — Recherches et relèvement de toutes les îles que M. de Bougainville a nommées les Grandes Cyclades. Nouvelle dénomination, *Page* 110.

CHAPITRE XXIV. Découverte de la Nouvelle-Calédonie. — Débarquement. Discours des chefs. Détails sur les Naturels. Diverses excursions dans l'île. — Habitations, alimens. Femmes du pays. — Incident survenu à bord, *Page* 128.

CHAPITRE XXV. Suite du séjour à la Nouvelle-Calédonie. — Présent qui étonne un chef. — Indiens prêts à se fâcher. Manière dont les femmes sont traitées. — Ruse ingénieuse d'un Insulaire. — Les Anglais passent pour Antropophages. Cook introduit chez le roi avec deux cochons — Départ. — Nouveaux détails sur le pays et ses habitans. — Relèvement d'une partie des côtes. — Ile des Pins, *Page* 142.

CHAPITRE XXVI. Troisième relâche à la Nouvelle-Zélande. — Indices alarmans sur le passage du capitaine Furneaux. — Malheurs éprouvés sur cette côte par différens navigateurs. — Excursions et divers détails — Passage à la Terre-de-Feu. — Séjour dans le canal de Noël. — Indiens que M. de Bougainville a nommés Pécherais, *Page* 162.

CHAPITRE XXVII. Navigation à travers le détroit de Lemaire. — Arrivée à la baie de Bon-Succès. — Description de plusieurs îles près de la Terre des États. Chasse amusante. — Découverte de la Géorgie et de la terre de Sandwich. — Existence probable d'un continent près le pôle austral, et conjectures sur la formation des îles de glaces. — Obstacles à de plus longues recherches, *Page* 187.

CHAPITRE XXVIII. Nouvelles du désastre survenu à l'*Aventure*. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Lettre du capitaine Furneaux. — RELATION DE SON VOYAGE. Comment il est séparé de la *Résolution*. L'équipage de sa chaloupe est massacré et mangé par les Zélandais Détails sur cet horrible événement; scène de désolation et de carnage; tristes restes ensevelis dans les flots; noms des victimes. Il double le cap Horn et cherche à reconnaître le cap de la Circoncision. Il relâche au cap de Bonne-Espérance. Son retour en Angleterre, *Page* 203.

CHAPITRE XXIX. Séjour au cap de Bonne-Espérance. — Divers détails donnés par le capitaine Crozet. — Description du pays. Départ. — Homme qui s'était caché dans la calle du vaisseau — Arrivée à Sainte-Hélène. — Diverses excursions. — Différens détails sur cette colonie, et sur les productions du pays, *Page* 220.

CHAPITRE XXX. Traversée de Sainte-Hélène aux îles de l'Ouest. — Description de l'île de l'Ascension. — Manière de prendre les tortues. — Ile de Fernando de Noronha, *Page* 243.

CHAPITRE XXXI *et dernier.* Relâche à l'île de Fayal, l'une des Açores. Description générale de ces îles. — Retour de la *Résolution* en Angleterre. — Précis des moyens employés par le capitaine Cook pour conserver la santé de l'équipage, *Page* 257.

VOCABULAIRE de la langue de Taïti et des îles de la Société. *Page* 284.

FIN DE LA TABLE.

10660
[4]